This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

THÉATRE

DES

BOULEVARDS

De Malval. sc. Imp. Cadart. Paris

UNE PARADE AU XVIIIe SIÈCLE.

Ed. Rouveyre. Edit.

[illegible]
[illegible]

THÉATRE

DES

Boulevards

Réimprimé pour la première fois et précédé d'une Notice

PAR

GEORGES D'HEYLLI

PREMIÈRE PARTIE

PARIS
ÉDOUARD ROUVEYRE
1, Rue des Saints-Pères, 1
1881

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 JUN. 193
OF OXFORD

LE VÉRITABLE AUTEUR

DU

THÉATRE

DES BOULEVARDS

Nous sommes ici en pleine farce, cette farce grasse et salée qui plaisait tant à nos pères, cette farce de la rue qui émerveillait le bas peuple, à qui on la servait gratis et qui constituait ce genre spécial qu'on a appelé les parades. C'est sur les tréteaux de la baraque même, à l'intérieur de laquelle devait être donné le spectacle plus sérieux, et pour y attirer le public, que se débitaient ces plai-

santeries au gros sel, populacières, grossières, ordurières souvent, plus souvent encore graveleuses, et dont les deux présents volumes reproduisent les plus amusantes et les plus célèbres. L'origine de la farce remonte, d'ailleurs, à l'origine même du théâtre ; car de tout temps il a été nécessaire de signaler une exploitation théâtrale quelconque par cette réclame publique et bruyante, à laquelle on a donné de nos jours le nom vulgaire de « boniment ».

Bien qu'elles fussent très vite entrées dans les mœurs publiques, adoptées par la foule, suivies par elle avec persistance et qu'elles se soient naturellement perfectionnées de siècle en siècle, les parades n'étaient pas sans affliger les esprits graves et moroses aux yeux desquels elles ne paraissaient être qu'une contrefaçon malsaine de la véritable comédie. Sous Louis XIII, un médecin célèbre, Louis Guyon, qui fut aussi un écrivain distingué, avait fulminé contre le genre des spectacles, auquel le nom de farce est absolument réservé, et qui date plus particulièrement

des XVe et XVIe siècles, comptant dans ses annales, et en tête de la liste de ses plus célèbres pièces les deux éternelles farces de *Maître Pathelin* et des *Enfants sans souci*, cette dernière, prisée plus encore du bas populaire parce qu'elle mettait surtout en scène les allusions les plus libres à ses goûts, à ses passions et à ses plaisirs ordinaires *.

« Les farces, dit Louis Guyon dans ses *Leçons diverses*.**, ne diffèrent en rien des comédies sinon qu'on y introduit des interlocuteurs qui représentent gens de peu et qui, par leurs gestes, apprennent à rire au peuple et, entre autres on y a

* Voici encore quelques titres de farces célèbres du même temps : *Farce très nouvelle, très bonne et fort joyeuse des femmes qui demandent des arrérages à leurs maris* (quatre personnages.) *Farce des femmes qui font escurer leurs chaudrons et défendent qu'on mette la pièce auprès du trou* (trois personnages) ; *Farce de Jeniot qui fit un roi de son chat par faute d'autres compagnons, en criant le roi boit, et monta sur sa maîtresse pour la mener à la messe* (trois personnages), etc., etc.

** Lyon, Ant. Chard, 1623, 3 vol. in-8°.

introduit un ou deux qui contrefont les fols qu'on appelle zanis et pantalons, ayant de faux visages fort contrefaits et ridicules : en France on les appelle badins revestus de mêmes habits. Et communément il ne se traicte sinon des bons tours que font des frippons, pour la mangèaille à de pauvres idiots et maladvisez qui se laissent légèrement tromper et persuader ; ou on y introduit des personnages luxurieux, voluptueux, qui déçoivent quelques maris sots et idiots, pour abuser de leurs femmes, ou bien souvent des femmes qui inventent des moyens de jouyr du jeu d'amour finement, sans qu'on s'en aperçoive... quant aux farces d'autant que volontiers elles sont pleines de toutes impudicitez, vilenies et gourmandises, et gestes peu honnestes, enseignans au peuple comment on peut tromper la femme d'aultruy, et les serviteurs et servantes, leurs maistres et autres semblables choses, sont réprouvées de gens sages et ne sont trouvées bonnes. * »

* Nous trouvons encore dans le *Dictionnaire des Théâtres* de Léris l'appréciation

Plus tard, lorsque le goût public se fut façonné et relevé à l'école de Corneille, de Racine et de Molière, la parade s'est encore popularisée, nous dirions même aujourd'hui démocratisée davantage. Elle est bien demeurée alors, et exclusivement, l'apanage et le spectacle du peuple qui, d'ailleurs, n'en avait pas d'autres, n'ayant pas le moyen de s'en offrir de plus noble, obligé qu'il était le plus souvent de se contenter de la comédie extérieure qui se débitait sur les tréteaux et qui suffisait à ses plaisirs.

Les parades du dernier siècle n'étaient pas, comme celles que nous entendons aujourd'hui à la porte de nos spectacles forains, composées soit par les farceurs qui les disent, soit par quelque auteur aussi besogneux qu'ignoré. Des écrivains

critique suivante du genre qui nous occupe :

« On entend par ce terme de parade des farces ou petites comédies sans aucune règle, d'un style affecté et ridicule, remplies de pointes et de jeux grossiers, très libres et très satiriques, que les bâteleurs donnent sur l'échafaud à la porte de leurs jeux pour attirer le public. »

connus et distingués n'ont pas dédaigné d'y mettre la main, et l'on a même recueilli, dans la collection de leurs œuvres, certaines des pièces données par eux aux baladins de la foire. D'ailleurs, il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, la parade qui se jouait devant la porte, sur les tréteaux, avec la pièce qui se représentait à l'intérieur de la baraque même. La première n'était que la réclame faite en vue d'attirer le public et de l'amener à payer ensuite pour assister à la représentation de la seconde, qui composait le spectacle véritable. On a réuni depuis, en volumes, sous le titre de *Théâtre de la foire* *, ces pièces dont Fuzelier, d'Orneval et surtout Le Sage ont écrit le livret ou arrangé la musique. Plusieurs d'entre elles, véritables comédies-bouffes, pourraient même encore, avec quelques modifications, fournir aujourd'hui d'intéressants livrets aux musi-

* Le *Théâtre de la foire,* que Le Sage publia lui-même avec le concours de d'Orneval se compose de dix volumes in-12, qui ont paru à Paris de 1721 à 1737.

ciens des opérettes si fort à la mode de nos jours.

Quant à la parade même, nous venons de dire qu'elle a eu aussi ses auteurs : Fagan, Moncrif, Fuzelier qui cumulait la composition de la pièce du dedans avec celle du dehors, Sallé, Piron, Collé, etc... Vient ensuite Thomas-Simon Gueullette, à qui on n'a rendu, que tout récemment, pleine et entière justice, comme auteur de parades amusantes et qui, par le fait, se trouve avoir composé presque toutes celles qui remplissent les volumes que nous réimprimons aujourd'hui.

Un singulier hasard a permis de remettre tout-à-fait en lumière, en ces dernières années, le nom de Gueullette et de lui restituer, à coup sûr, la paternité des principales parades publiées dans le *Théâtre des Boulevards*. Notre regretté confrère Henri Nicolle, l'auteur de cette jolie comédie toujours demeurée au répertoire du Théâtre français : *Les projets de ma tante*, ayant été chargé par le petit fils de Favart de mettre à profit, en vue d'une réédition de ses *Mémoires*, divers

papiers provenant de l'auteur de *la Chercheuse d'esprit*, trouva, dans la quantité des documents qui lui furent alors confiés, un gros in-quarto relié qui portait pour titre : *Parades de M. Gueullette*. En tête du volume figurait une lettre d'envoi de l'auteur à Favart, lettre qu'il est indispensable de reproduire ici :

Gueullette à Favart.

Je vous envoie, Monsieur, ainsi que je vous l'ai promis, le recueil de mes parades que je puis bien appeler *Delicta juventutis meæ*. Comme je ne les ai arrangées qu'en espèce de canevas, je me serais bien gardé de les laisser voir au public. Mais n'ayant pu les refuser à M. de Paulmy (qui même en avait joué avec nous) sous condition qu'elles ne sortiraient pas de ses mains, un infidèle copiste comme vous le savez, Monsieur, en a mésusé. M. Fanier en ayant eu besoin en Saxe pour procurer quelques divertissements dans un genre nouveau au roi de Pologne et à la famille royale, me les demanda il y a environ dix ans; je les lui envoyai par la voie de l'ambassadeur, ne croyant pas, en faveur de notre très ancienne amitié, devoir le priver d'une satisfaction qui pouvait lui être utile. Elles lui procurèrent beaucoup de compliments de toute la Cour

par la façon dont il fit exécuter et dont il exécuta lui-même les scènes qu'il choisit et qu'il travailla d'après les canevas. Il me tint très religieusement la parole qu'il m'avait donnée de n'en tirer aucune copie, et au premier voyage qu'il fit en France quelque temps après, il me remit le recueil que je vous envoie.

Vous pouvez, Monsieur, aujourd'hui en faire tel usage qu'il vous plaira aux conditions de me remettre mon manuscrit le plutôt qu'il vous sera possible, de le faire copier chez vous....

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GUEULLETTE.

Or, le volume manuscrit en question contenait les pièces dont les titres suivent :

Léandre fiacre. — La confiance des Cocus. — La chaste Isabelle. — Isabelle double. — Le marchand de m..... — Léandre magicien. — Les deux doubles. — Blanc et noir. — La vache et le veau. — Le Courrier de Milan. — La pomme de Turquie. — Le mauvais exemple. — Le Bonhomme Cassandre aux Indes. — Le remède à la mode. — Isabelle grosse par vertu. — Ah ! que voilà qui est beau !

— *L'amant Cauchemar.* — *Léandre, ambassadeur.*

A ces pièces, il convient d'ajouter, d'après le catalogue Soleinne, qui fait absolument foi en ces sortes de matières, *Caracataca* et *Caracataqué*, ainsi que *le Muet aveugle, sourd et manchot.*

Jusqu'alors la paternité du *Théâtre des Boulevards* avait été attribuée un peu à tous les auteurs qui ont écrit pour ce genre de spectacles. Cette paternité était donc demeurée, en quelque sorte, indivise parce qu'il était bien difficile d'en faire bénéficier l'un plutôt que l'autre des quelques écrivains dont nous avons, ci-dessus, cité les noms. C'est d'ailleurs à Thomas-Simon Gueullette qu'on eût pensé en dernier lieu pour le rendre responsable même de quelqu'une de ces nombreuses parades. En effet, Gueullette était un grave et sévère magistrat, fils du doyen des Procureurs au Chatelet, lui-même avocat au parlement, puis substitut du procureur du roi, et qui ne semblait guère devoir être soupçonné d'avoir écrit de semblables œuvres, si peu compatibles,

par le fonds comme par la forme, avec la dignité et la haute tenue de ses fonctions judiciaires.

Comment, nous dit Henri Nicolle, * l'idée vint-elle au magistrat Gueullette de composer des parades ? Lorsqu'au sortir des bancs, Gueullette entra dans le monde, la mode était aux théâtres de Société ; elle dura fort avant dans le XVIIIe siècle ; à la Cour comme à la ville, c'était un divertissement général. Gueullette se mit dans le courant; très gai de caractère, très en train, avec le tour facile pour le dialogue et les couplets, il ne pouvait manquer de se signaler en ces jeux dramatiques. De sa propre main il nous apprend qu'il y fut impresario, acteur et auteur.

Ce ne furent d'abord point des parades que l'on joua sur les théâtres privés, comme la lettre de Gueullette à Favart nous fait connaître qu'on en représentait jusque chez le roi de Saxe ; le hasard qui

* Il faut lire tout entier l'intéressant article de Nicolle, paru dans la *Revue de France*, (nos de Juin et Juillet 1874).

les introduisit appartient à l'histoire de la parade ; il date de 1711. Un monsieur Chevalier, très illustre avocat, alors retiré du barreau, désirant revivre au palais dans son fils, avait, pour le préparer au métier, établi chez lui deux fois par semaine une conférence, à laquelle il présidait entre cinq ou six jeunes gens, tous amis de son fils. La conférence terminée, cette jeunesse studieuse passait dans l'appartement de Mad. et Mlle Chevalier ; on s'y délassait en se livrant aux amusements de son âge, au gage touché, aux proverbes, au roman. Or, il advint qu'un jour la petite société alla de compagnie à la foire St-Laurent, et que le lendemain, pour varier ses amusements, elle s'essaya à exécuter la parade à laquelle elle avait assisté. Le scenario ayant été bien retenu, et chacun s'étant tiré comme il faut de l'improvisation, la représentation réussit au-delà de ce qu'on pouvait attendre.

C'en fut fait ; préparer des costumes, se déguiser, imiter les acteurs dans leurs lazzis, rien de plus charmant ; les autres récréations se virent abandonnées. Les

jours qui n'étaient pas ceux de la conférence, on courait à la foire, on y écoutait trois ou quatre farces qu'on jouait le lendemain à l'impromptu. Ce théâtre avait son public d'intimes ; le bruit se répandit au dehors du nouveau genre qui faisait son originalité ; il eut bientôt des imitateurs, et c'est ainsi que les parades prirent rang dans le répertoire des théâtres de société.

Ainsi, ces parades, en somme, grossières, malgré leur esprit et leur originalité, servirent d'abord à l'amusement des gens du monde et même des gens de Cour, puisque leur vogue se manifesta jusqu'au-delà de la frontière, sur le théâtre particulier du roi de Saxe. Gueullette les joua d'abord lui-même avec ses amis sur un petit théâtre de société, soit à Choisy, soit à Auteuil. Le bruit de leur succès se répandit bientôt de telle sorte que tout le monde voulut assister à ces représentations intimes et que, par suite, la mode s'en propagea partout. Des théâtres de société s'ouvrirent de toutes parts où les parades que composa alors Gueullette, à

l'imitation de celles qu'il avait vu jouer à la foire, et beaucoup d'autres pièces plus ou moins sérieuses furent représentées par un public d'amateurs qui s'adjoignit bientôt quelques-uns des comédiens les plus célèbres du temps pour lui servir de répétiteurs et de maîtres. Enfin le succès de ces amusantes parades, sur les théâtres de société, devint en peu de temps si publiquement connu que les comédiens de la foire demandèrent à leur auteur l'autorisation de les représenter à leur tour.

« Gueullette consentit, nous dit encore Henri Nicolle, et nous n'avons pas besoin de rechercher à quelles conditions ; il en fit certainement don à titre gracieux, comme ce fut la coutume pour ses véritables pièces dont il abandonna toujours les droits d'auteur aux comédiens. »

Il est assez curieux d'ailleurs de constater que Gueullette défendit et réprouva lui-même tour à tour le genre de pièces auxquelles il doit d'avoir survécu encore de nos jours comme auteur des parades du *Théâtre des Boulevards*. Voici d'abord

en quels termes éloquents il plaide leur cause :

« Il y a des personnes d'une sagesse un peu trop austère qui ne peuvent comprendre que des gens de notre âge et de notre état s'amusent encore à de pareilles folies. Outre l'exemple de ce qu'il y a de plus grand à la Cour, qui n'ont cependant pensé que, d'après nous, à se procurer ce genre de plaisirs, où donc est le mal que l'on y peut trouver ? La gaieté ne peut-elle être de tous les âges ? Et parce que l'on vieillit tous les jours, faut-il devenir triste, morose et ennuyer les autres ? Notre joyeuse société pense tout le contraire, et suivant les principes que Cicéron admet dans son *Traité de la Vieillesse*, les hommes qui commencent à entrer dans un âge, qui naturellement les rend incommodes dans la société et oblige les jeunes gens à s'éloigner d'eux, ne peuvent employer trop de moyens pour être encore agréables à leurs yeux. Nous avons l'expérience qu'en usant ainsi que nous le faisons dans nos moments de loisir, et ne cherchant (surtout à la cam-

pagne) qu'à procurer à nos amis et à nous-mêmes des plaisirs simples et innocents, cette aimable jeunesse, loin de nous fuir, nous fait pour ainsi dire la cour et du moins nous recherche avec empressement. C'est donc avec cette juste raison que nous avons pris pour notre devise : *Dulce est decipere in loco.* ».

Voici maintenant comment il critique également lui-même les parades, « ce genre nouveau de comédies, dit-il, que notre goût léger et inconstant mit à la mode. Après nous être élevé peut-être par delà Sophocle, Euripide et Aristophane, continue-t-il, nous tombons à ce qu'il y a de plus bas, à ce que les bateleurs joueront dans le préau de la foire pour divertir la populace. Ces pièces doivent être obscènes, déguisant mal la plus vile prostitution, en ne mettant aucune sorte de raison dans les incidents ; le ton de la plus mauvaise compagnie en fait ses délices, et la bonne s'étudie à ce jargon. Il court manuscrits de gros recueils de *Parades*, on les met en vers et en musique. »

Quoi qu'il en soit de cette apparente contradiction, la vogue des parades de Gueullette, représentées par les comédiens de la foire, fut considérable. Mais elles étaient jouées anonymement, ce qui explique que le nom de leur auteur, connu du public, qui fréquentait son théâtre privé, n'ait pas recueilli la renommée populaire à laquelle, mieux que beaucoup d'autres, il avait droit.

Il est donc bien certain aujourd'hui, et cela grâce à l'heureuse découverte d'Henri Nicolle, que la plupart des parades qui composent le présent recueil — sinon toutes — ont Thomas-Simon Gueullette pour auteur. Gueullette ne s'était pas borné d'ailleurs à donner des parades au théâtre de la foire ; il avait composé aussi pour la Comédie italienne quelques pièces, dont plusieurs ont eu un certain succès. Voici la nomenclature de ces diverses pièces :

1717. — *La Vie est un Songe*, tragi-comédie ;

— *Adamire, ou la Statue de l'honneur*, tragi-comédie en 5 actes ;

1718. — *Les Comédiens par hasard*, en 3 actes, en prose ;

1719. — *Arlequin Pluton*, comédie en 3 actes;

1720. — *Le Trésor supposé*, en 3 actes ;

1726. — *L'amour précepteur*, en 3 actes ;

1727. — *L'Horoscope accompli.*

C'est dans l'*Amour précepteur* que se trouvent les jolis couplets suivants, si souvent cités :

Rendrai-je un époux
Tout doux?
Ce meuble est-il bon ?
C'est selon.
Si c'est un mari
Jeune et joly
Doux et poly,
Oui.
Si c'est un dragon,
Un vieux barbon,
Un harpagon,
Non !

Il y a aussi des vers très piquants dans le vaudeville final de *l'Horoscope accompli*, témoins les suivants :

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procès,
Eut recours à l'astrologie
Pour en apprendre le succès.
On lui prédit victoire entière
Si Madame suivait l'affaire;
Il le permit, en bon mari
Et vit l'horoscope accompli !...

Sur le point de faire un voyage,
Damon voulut être éclairci
Si l'objet de son tendre hommage
Ne le mettrait pas en oubli.
On lui prédit qne sa Climène
L'oublierait avant la quinzaine;
Il part dimanche, et le lundi
L'horoscope était accompli.

En dehors du théâtre, Thomas-Simon Gueullette avait aussi composé des romans, au nombre desquels on peut citer, encore aujourd'hui : *Les Soirées bretonnes*, (2 vol. 1712) ; *Les divertissements de la princesse Aurélie* (1722) ; *Les Mémoires de Mlle Bontemps*, 2 vol. (1733 à 1738). Il avait en outre donné des traductions d'auteurs étrangers * ou des éditions nouvelles,

* Entre autres une traduction du *Roland furieux* de l'Arioste (1720).

avec notes et éclaircissements d'écrivains français*. Il avait aussi écrit des *Contes*** qui figurent avec honneur dans le grand recueil, connu sous le nom de *Cabinet des fées.* ***

Il nous reste, pour être complet, à citer la collection fort importante d'arrêts et de sentences de juridictions criminelles, commencée par Gueullette et poursuivie par lui jusqu'à sa mort. Ici, c'est le magistrat qui reparaît tout entier. Rien de plus sérieux, de plus méthodique et de plus utile que cette volumineuse nomenclature qui remonte jusqu'aux premiers arrêts judiciaires en 1191. Ajoutons que

* *L'Histoire du petit Jehan de Saintré* (1724), édition toujours recherchée; Les *Essais* de Montaigne (1725); *L'Histoire de Gérard de Nevers* (1728); les *Œuvres de Rabelais* (1732); le *Nouveau Pathelin* (1748) etc...

** *Les mille et un quarts d'heure,* contes tartares (1723-52); *Les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam,* conte chinois (1723); *Les Sultanes de Guzarate,* contes mogols (1732), etc....

*** Voir les Tomes 19, de 21 à 23 et le Tome 30.

chaque pièce de cet immense recueil est annotée de la main même de Gueullette, et que, souvent, l'affaire dont l'arrêt n'est que la conclusion, est détaillée par lui, comme annexe, et avec les plus grands développements. Cette admirable collection se trouve actuellement conservée aux archives nationales, où elle fournit aux travailleurs spéciaux une source de renseignements à la fois authentiques et complets.

Thomas-Simon Gueullette mourut le 22 décembre 1766, dans le cours de sa 83e année, laissant un nom doublement estimé comme littérateur et comme magistrat. Mais c'est seulement le littérateur qui nous importe ici. Il avait excellé dans un genre, où peu d'écrivains ont marqué d'une manière plus complète et surtout plus féconde. Il méritait ainsi d'être replacé très vivement dans la situation littéraire, à laquelle lui donne droit sa paternité, maintenant certaine, comme auteur des parades qui composent le *Théâtre des Boulevards*. Ce n'est pas que le genre en soit bien relevé, ni bien grandiose,

mais il occupe une place spéciale dans notre littérature dramatique, et ce n'est pas un mince honneur, pour un écrivain, que d'y avoir tenu l'un des premiers rangs, peut-être même le premier. Il était donc intéressant de conserver le spécimen le plus estimé, le plus connu, et cependant le moins réimprimé — puisqu'il l'est aujourd'hui pour la première fois, plus de cent ans après son apparition originaire — de ce genre de littérature qui fut jadis si populaire et qui, bien que singulièrement rapetissé, rabaissé, avili même de nos jours, est encore cultivé dans les fêtes publiques, comme une vieille tradition du passé, par les pitres et les jocrisses des baraques de saltimbanques.

Thomas-Simon Gueullette n'a pas laissé d'enfants ; mais deux héritiers de son nom, issus d'une branche collatérale, sont encore aujourd'hui vivants et connus. L'un est Mgr François-Nicolas Gueullette, ancien évêque de Valence, devenu depuis chanoine du 1er ordre au chapitre de St-Denis ; l'autre est notre aimable confrère en littérature Charles Gueullette, qui pu-

blie, en ce moment, chez Jouaust, d'intéressantes biographies de comédiens illustres du dernier siècle, et qui a enrichi de notices fort curieuses la publication, qu'il a récemment faite chez le même éditeur, de deux parades inédites de son ascendant, *Les fausses envies* et *Arlequin Pluton*.

THÉATRE
DES
BOULEVARDS,
OU
RECUEIL
DE
PARADES.

*

A MAHON,
De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS,
à l'Enseigne de l'Etrille.

M. DCC. LVI.

LETTRE

A MADAME***

SUR

LES PARADES.

Vous avez été surprise, Madame, et c'est avec raison, de ce qui fut dit devant vous il y a deux jours au sujet des Parades. Une personne du monde que son goût naturel porte aux choses agréables, doit nécessairement ignorer ce qui n'est connu que de ceux qui blazés pour ainsi dire sur les Ouvrages du Théâtre, s'amusent du ridicule de malheureux farceurs, tels qu'ont été les Acteurs de cette espece de

piece. Cependant pour vous mettre au fait de cette plaisanterie, il me vient en tête de vous en entretenir et de vous instruire, comme si la chose en valoit la peine, d'autant plus que je suis peut-être le seul dans Paris qui s'occupe sérieusement de choses aussi frivoles, et de ce qu'on appelle dans le monde des miseres.

Tout est recommandable dans la République des Lettres, et quoi qu'à plusieurs égards on pousse ce principe trop loin, l'histoire de l'esprit est tout autant recherchée qu'aucune autre. Ce principe joint à votre étonnement, m'engage à vous faire part, Madame, de quelques réflexions très-sérieuses sur les Parades; car enfin c'est un genre de piece; je sçais bien que l'on me dira qu'elles ne méritent pas ce nom; mais pardonnez-moi ce titre, non-seulement pour avoir plutôt fait, mais encore parce que je ne sçais pas les batiser autrement. Quoiqu'il en soit, je vais remonter au déluge.

L'on songe avec plaisir à la premiere

invention de la Comédie chez les Grecs, l'on se fait une idée riante de ces premiers chariots des Anciens, sur lesquels le plaisir pur qu'inspiroit la récolte, faisoit inventer des plaisanteries trouvées très-bonnes par ceux qui les regardoient, et l'on n'en peut douter quand on imagine que les Spectateurs et les Acteurs étoient également occupés de la même idée d'abondance et de... Après une image aussi simple, on suit avec plaisir ce théâtre informe, on entre avec lui dans les Villes qui lui donnerent azyle, l'on voit les Acteurs se débarbouiller de la lie pour prendre un caractere plus moral, plus fin, et par conséquent plus amusant.

On se représente aisément les Citoyens embrasser avec avidité un délassement autant agréable qu'instructif, les gens d'esprit en prendre la direction, et flatter leur amour propre par le succès rapide qui les a rendus tout à la fois les inventeurs et les modeles d'un art aussi composé : pourquoi donc l'esprit charmé du détail de

cette histoire, ne seroit-il pas instruit de l'enfance et des progrès d'un théâtre aussi recommandable et aussi nombreux que l'est aujourd'hui le Théâtre François ? Il est à présumer que jamais les Gaules non plus que l'Italie, n'ont perdu les idées des Spectacles et des Scenes, soit par un principe naturel, soit par une tradition qu'ils n'avoient pas conservée sur des choses plus importantes. Si je voulois me donner les airs de l'érudition, je pourrois vous indiquer, Madame, des passages de plusieurs anciennes Chroniques, qui prouvent que jamais les farces et les mommeries n'ont été interrompues, et que dans le tems de la premiere race, on en représentoit aux repas des grands Seigneurs, et cela de la même façon que depuis un tems immémorial, cet usage est établi chez les Chinois.

Mais en laissant ces éclaircissements aux compilateurs aussi bien qu'aux véritables Sçavans, vous me permettrez sans peine de suivre mon objet dans des tems

moins obscurs, et de ne vous entretenir que de ceux dont l'Imprimerie, cet Art à qui nous avons tant d'autres obligations, nous a conservé les productions de l'esprit en ce genre, et vous serez peut-être persuadée, Madame, comme je le suis moi-même, que les François auroient eux-mêmes inventé, s'ils n'avoient pas été précédés ; mais si je ne remplis pas cette idée, je vous représenterai du moins les rapports qui se trouvent dans l'enfance de l'un et de l'autre Théâtre ; ils ont commencé par des farces, et tous deux se sont établis par le secours de la Religion. Il est vrai que les tems barbares et l'ignorance nous ont long-tems aveuglés nous autres François, il est encore vrai que nous n'avons commencé à bien faire en ce genré avec ordre, précision et convenance que lorsque les pieces des Anciens devenues plus familieres ont fait sentir la nécessité des regles qu'ils s'étoient imposées à eux-mêmes. Cependant que n'avoient point fait Corneille et Rotrou, sans avoir trop

de connoissance ? Le premier n'eût-il pas inventé ce grand Art ? Car enfin quelles ont été les ressources de son génie ? Mais avant le tems auquel il a formé notre Théâtre, n'avons-nous pas des farces de la plus grande beauté, et du naturel le plus exquis. Le Pathelin, la Cornette, prouvent seules ce que peut faire l'esprit quoique dénué d'instructions et de secours.

Voilà donc des farces perpétuées depuis des siecles, nous en avons les preuves authentiques depuis les deux derniers, et c'est de ce dernier article, purement le fonds de mon sujet, que je dois vous entretenir.

Toutes nos plus anciennes pieces, *la Mere sotte*, *etc.*, sont terminées par une farce. Gringalet, Guillot Gorjus, Jean-Farine, Bruscambille, et même tous les fameux Acteurs de la passion et des misteres, ont été recommandables par des farces, à un, deux, ou plusieurs personnages, elles sont presque toutes imprimées, et les bibliotheques en sont remplies.

Le Théâtre par la suite un peu plus

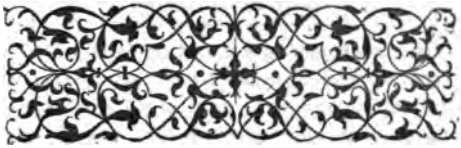
civilisé, bannit les farces pendant un tems, et par parenthese, ce fut Moliere qui rétablit l'usage des farces en petites pieces apres les grandes, dont les Grecs nous avoient donné l'exemple; mais ce même Théâtre avoit conservé un Acteur, qui prenant si l'on veut son idée du prologue des Anciens, car on leur attribue tout, venoit seul haranguer l'assemblée, et par toutes sortes de turlupinades, il faisoit rire pour disposer favorablement les Spectateurs en faveur de la piece qu'on alloit représenter, il n'avoit aucun autre dessein; car presque jamais il ne parloit de l'ouvrage, ni du sujet, et finissoit toujours par demander silence. Tant il est vrai que notre nation a toujours été bruyante au Spectacle, comme nous le voyons aujourd'hui. Chaque troupe avoit donc alors son Harangueur, qui pour l'ordinaire parloit de tête et d'impromptu. Nous en avons la preuve dans la piece du Baron de la Crasse, où cet Acteur est lui-même tourné en ridicule.

Cette espece de farce ou de prologue ayant été bannie avec raison des Théâtres de Paris, les Acteurs Forains l'ont conservée, mais d'une autre façon; car pour attirer le peuple dans leurs tripots, ils paroissoient sur un balcon très-étroit et le plus long qu'il leur étoit possible, et c'est là qu'ils jouoient des farces de tête sur des plans qu'ils en avoient conservés par tradition, ou qu'ils avoient eux-mêmes composées.

Voilà, Madame, ce qui véritablement porte le nom de Parade; mais aujourd'hui ce grand Spectacle ne subsiste plus à Paris. Les bâtimens que l'on a faits dans la cour de la Foire Saint Germain, et que l'on appelloit le préau, ont occupé le terrein des loges de ces baladins, et par conséquent il n'en reste aujourd'hui que le souvenir dans la tête de ceux qui, capables de saisir le ridicule et d'en profiter par tout où ils se trouvent, ont sçû jouir du mauvais langage de la fausse prononciation, et cependant affectée des carac-

teres d'amoureux, et de la confiance de ces malheureux Acteurs, aussi-bien que de la sécurité avec laquelle ils débitoient des choses éloignées de toute sorte de vraisemblance. Voilà, Madame, dans la plus exacte vérité, ce que c'est qu'une Parade, et ce qui a donné lieu à la plaisanterie dont vous avez entendu parler avec un si grand étonnement.

J'ai l'honneur d'être, etc.



LETTRE

DE M. GILLES,

SUR

LES PARADES

Je me crois fondé, q'en qualité de Gilles, à devenir q'Auteur ; je me donne assez de casse cul dans un courant de l'année, pour me placer parmi nos Poëtes de prose, et même j'ai q'un avantage dessur eux ; c'est que chacune de leurs Piéces ne tombe qu'une fois, et que moi je tombe tous les jours. Le Sesque conviendra q'avec moi que c'est un agrément. Il y a d'aucunes femmes de vertu qui me confient qu'elles ne sont jamais plus aises que quand elles tombent ; et quand ç'a leur arrive, elles ne manquent pas de me dire : à toi, Gilles.

Voilà pour quoi on voit tant de Dames s'être fait des façons de beaux esprits, parce qu'elles en ont les manieres; et c'est ʒ'à propos des talens dont elles font parade, que je vais essayer un bout de dissertation sur les Parades.

Parade ʒ'est ʒ'une chose et ʒ'un mot; c'est ʒ'en quoi ç'a vous a son mérite, parce qu'il y a bien des mots qui ne sont pas des choses, et qu'en fait de ce qui s'appelle commerce du monde, ce sont les choses qui font les liaisons.

Une Parade ʒ'est donc ʒ'un mot moral, en ce que ç'a annonce ʒ'une bonne Piéce, pour engager à ʒ'entrer dedans, et puis qu'après ç'a on vous en coule : voilà ce qui arrive tous les jours dans les meilleures maisons, où ʒ'on ne voit que des parades, surtout lorsque la femme est jolie. Ç'a n'a pas honte de vous avancer à tous ceux qui y viennent, qu'elle est leur servante; c'est ʒ'une parade qu'un pareil propos, car elle n'est la servante de personne, et queuque fois elle est la maîtresse de tout le monde. Quant à l'égard des maris, leur honneur ʒ'est le Gilles de la maison; c'est lui qui reçoit les soufflets. Il n'est pas nécessaire d'être vêtu de blanc pour être mon camarade; si c'étoit-là l'uniforme, le noir seroit ʒ'à trop

bon marché : il n'y auroit que Messieurs les Abbés qui le porteroient ç'avec raison ; premierement, c'est parce que tous la plûpart le portent bien ; et puis secondement, c'est que sans s'en vanter ils font bien des Gilles sur le pavé de Paris. A propos de ç'a, c'est ç'encore des parades que les gens d'Eglise : qui dit ç'un homme d'Eglise, dit ç'un homme qui y va ; et l'on m'avouera que c'est là des gouailles aussi risibles, que si ç'on voyoit ç'un Mahomet dédié ç'à ç'un Cardinal.

Je crois avoir démontré que la Parade est ç'un mot moral : il s'agit ç'à présent d'entrer dans la nature, et ce n'est pas là ce qui m'embarrasse.

La nature de la Parade, de même que le Misantrope, suit la nature de celui qui la traite, et c'est ç'en quoi elle l'emporte sur celle des Auteurs modernes, parce que ces derniers en sortent presque toujours, et que ce n'est pas là comme on fait faire du chemin à ses Piéces. Tout ç'a vient de la mauvaise éducation des enfans ; ce qui ne leur arriveroit pas, s'ils avoient lû le Traité des Culbutes de M. Drolin : je me souviens que c'étoit ç'un bien joli ç'Arlequin que ce M. Drolin ; j'apprenois à écrire

pour sçavoir lire, lorsqu'il composoit son Traité des Culbutes avec Mamselle z'Izabelle : elle étoit bien légere, cette z'Isabelle là, et cependant je remarquois qu'elle avoit toujours le dessous. Voilà pourquoi je ne fus pas surpris, lorsque j'entendis dire par le beau monde dans le préau, que M. Drolin avoit fait un Traité des Culbutes.

On peut z'aisément conclure de tout ceci combien les Parades sont z'utiles à la jeunesse. Premierement, elles se jouent toujours en dehors, comme j'ai z'eu l'honneur de le faire entendre plus haut, ce qui fait qu'on y entre pour rien; et ç'a ne laisse pas que de faire plaisir à bien du monde, ce qui me donne occasion de répéter qu'il y a z'une quantité d'honnêtes femmes qui sont comme les Parades; je l'ai éprouvé moi-même. Une Beauté de près de six pieds, nommée Fanchon l'Oseille, nous fit l'honneur de suivre notre Spectacle pendant toute la Foire derniere; je fis de d'même, je la suiva, et vous allez entendre ce qui en arrivit. Elle voulut z'aller voir le fameux Joueur de Gobelets; et comme elle avoit de l'esprit, elle lui tint ce discours : On dit que Monsieur sçait z'escamoter z'un

âne? A votre service, Mademoiselle : ç'a n'est pas de refus, Monsieur; mais je veux sçavoir l'escamotage, parce que je me donnerai le plaisir de jouer le rôle du Gobelet. Ç'a ne manqua pas, elle apprit l'escamotage : elle devint le gobelet, il n'auroit tenu qu'à elle de se faire queuque chose de mieux. Elle me fit l'honneur de me prendre pour sa muscade; ç'a a donné sujet ç'à ç'une Parade intitulée : Fanchon Gobelet, et Gilles Muscade. *Le grand mérite de cette Piéce, c'est que ç'on voit d'abord le lieu de la Scène, ce qui nous est fort recommandé dans la pratique de Christophe. On ne peut pas disconvenir que le Sesque a plus d'entente de ce Théâtre que les hommes, je n'en excepte pas Plaute, qui étoit pourtant contemporain de Rabelais. C'est pour ç'a que tous les matins je vais montrer ç'en ville à jouer des Gobelets aux Dames : le goût des Sciences gagne tous les jours. Tous les talens agréables ont des droits dessur elles : il n'y a qu'à voir comme elles apprennent à frotter les chambres, à trotter, à galopper, et même ç'à ruer, quand la gentillesse le demande. C'est ce qui me determine à leur offrir ce petit Recueil de Parades, dont l'objet ç'est mieux rempli que celui*

de la Comédie; car qu'est-ce que la Comédie? C'est la peinture des mœurs : on dit qu'elles ne sont pas bonnes pour le présent, et je demande qui est-ce qui a de plus mauvaises mœurs qu'une Parade? par conséquent elle est la peinture du siécle. Cela me fait s'espérer que les Beautés protégeront mon Essai : si elles le trouvent trop court, il sera aisé de l'allonger; ç'a ne dépaysera pas le Gilles du grand Jeu.

LEANDRE

FIACRE;

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Villebrequin.

CASSANDRE, Amoureux d'Isabelle.

VILLEBREQUIN, Père d'Isabelle.

GILLES, Valet de Cassandre.

LEANDRE

FIACRE;

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Quoi ! charmante z'Isabelle, j'apprens que vous allez t'épouser Monsieur Cassandre. Où est la foi que vous m'avez promise ? Où est l'amour, où est le bien que vous me portiez ?

ISABELLE.

Taisez-vous donc, mon cher Liandre, si vous ne voulez t'empêcher mon établissement ; car enfin je vous aime plus que lui, mais il a plus de moyen que vous.

LEANDRE.

Mamselle, tout cela z'est bel et bon, mais enfin il vaut mieux faire plaisir d'un pied à une honnête personne, que d'un doigt à un sot et à un vieux comme il est.

ISABELLE.

Mais vraiment, mon cher Liandre, je sens bien ce qu'en vaut l'aune. Aussi ce n'est point la badinerie qui me fait prendre le parti, c'est l'envie d'avoir de quoi, je compte bien toujours vous voir.

LEANDRE.

Non, Mamselle, je ne veux point que vous soyez Madame Cassandre. Je veux moi même faire votre fortune, et il ne sera pas dit que l'on m'aura passé le bec par la plume.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, charmant Liandre, que dira-t-il ?

LEANDRE.

J'aurai toujours pour sa personne beaucoup de considération, mais je lui donnerai vingt coups de pieds dans le ventre, s'il ne fait pas ce je veux.

ISABELLE.

Vous êtes assurément bien le maître de faire ce qu'il vous plaira, si vous croyez que ce soit pour le mieux.

LEANDRE.

Je sçais que Monsieur Cassandre va venir pour vous épouser, faites comme si de rien n'étoit et laissez-moi faire.

ISABELLE.

Oui, mon cher z'Amant, vous ferez toujours comme vous voudrez et tant qu'il vous plaira.

SCENE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

ENFIN je viens ici pour épouser.

GILLES.

Oui, mais non pas pour épousseter.

CASSANDRE.

Veux-tu bien m'écouter ? Je veux faire une fin.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, elle est toute faite et vous voulez stapendant épouser Mamselle z'Isabelle.

CASSANDRE.

Oui bien assurément.

GILLES

Je ne parle pas pour elle, mais les filles de ce pays sont quelquefois si sçavantes, qu'elles n'apprennent rien de nouveau la premiere nuit de leurs nôces.

CASSANDRE.

Oh nous sçavons cela, mais il y a fille et fille.

GILLES.

Oui, Monsieur, il y en a de la grande et petite espéce : mais, Monsieur, voulez-vous sçavoir ce qui vient par-tout ?

CASSANDRE.

Oui dea, je suis toujours bien aise de m'instruire.

GILLES.

Monsieur, ce sont des cornes ; car il n'y a point de terre qui ne produise des cocus.

CASSANDRE.

C'est vraiment bien le tems de me tenir ces propos.

GILLES.

Si vous voulez j'imposerai silence à mes paroles, mais aussi voulez-vous que j'attende que vous ayez voyagé en Cornouailles, et que l'on vous appelle Monsieur Corneille.

CASSANDRE.

Ce malheur ne peut m'arriver, z'Isabelle

est belle, elle est sage, elle est fille de mon bon ami Villebrequin.

GILLES.

Oui elle est belle, mais un homme qui a une belle femme, tout le monde est son cousin.

CASSANDRE.

Hé bien tant mieux, on me fera plus d'honneur.

GILLES.

Mais pardienne, ne sçavez-vous donc pas qu'une bonne chevre, une bonne mule, et une bonne femme, font trois mauvaises bêtes.

CASSANDRE.

Enfin, je te demande conseil, mais ce n'est pas pour me contredire.

GILLES.

Monsieur, puisque vous le prenez par-là, je vous baise bien les mains; baisez-moi les fesses.

CASSANDRE.

Tout cela est bon; va t'en dire à mon compere Villebrequin que je l'attens ici pour lui faire visite comme l'honneteté le désire.

GILLES.

J'y vesse, mais pardienne, par les mamelles de mon cul, vous faites là une grande folie. (*appercevant Villebrequin.*) Taye, taye, taye, Monsieur Villebrequin.

SCENE III.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE, GILLES.

GILLES *à Villebrequin.*

VOILA Monsieur Cassandre qui vient pour vous trousser son compliment, et pour trousser Mamselle z'Isabelle.

VILLEBREQUIN.

Ah ! bon jour mon Compere et mon bon ami.

CASSANDRE.

Vous me voyez frais, gaillard, et dispôt, et je viens pour terminer la petite affaire dont nous avons parlé.

VILLEBREQUIN.

Et quand la voulez-vous faire ?

CASSANDRE.

Tout à l'heure.

VILLEBREQUIN.

J'y consens. Isabelle, hola ; ho, Isabelle.

SCENE IV.

VILLEBREQUIN, ISABELLE, CASSANDRE, GILLES.

ISABELLE.

PLAIT-IL mon Pere ? Qu'est-ce que vos commandemens m'ordonnent ?

CASSANDRE.

Qu'elle est bien élevée ! Quelle modestie !

VILLEBREQUIN.

Saluez mon bon ami Monsieur Cassandre, il vient pour vous prendre à femme.

ISABELLE.

Ah ! mon cher Papa, je ne pourrai jamais.

GILLES.

Pardienne, c'est lui bien plutôt qui ne le pourra pas.

CASSANDRE.

Mademoiselle, vous voyez un homme qui voudroit avoir tout l'or d'un pays pour le soumettre à vos pieds, et pour mériter votre consentement.

ISABELLE.

Monsieur, tout ce que mon cher Papa ordonne, je le fais toujours.

CASSANDRE.

Vous me charmez; (*à Villebrequin*) allons donc mon beau pere.

GILLES.

Monsieur Villebrequin n'est donc plus votre Compere, vous verrez que c'est Mamselle.

CASSANDRE.

Oui, je t'assure, qu'elle m'est tout ce qu'on peut être pour moi.

VILLEBREQUIN.

Tenez, ma fille, voilà mon bourson, allez acheter tout ce qu'il vous faudra, prenez un fiacre pour avoir plutôt fait, (*à Cassandre.*) vous verrez tout ce qu'elle achetera.

CASSANDRE.

Si vous voulez prendre ma bourse aussi ?

VILLEBREQUIN.

Non, laissez, vous vous mocquez de moi. Elle a suffisamment de quoi, je lui donne plus de quinze francs. Vous verrez, vous verrez, vous dis-je, laissez la faire.

ISABELLE.

Oui, mon cher Papa, je m'y en vais, ne vous impatientez pas.

SCENE V.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

En vérité votre Isabelle est une charmante personne.

VILLEBREQUIN.

Il est vrai, c'est une créature qui est fort bonne ; toutes nos voisines la montrent pour exemple.

GILLES.

Et tous nos voisins la montent.

VILLEBREQUIN.

Jamais de bruit avec elle, c'est la complaisance même.

GILLES.

Oui, quand on fait ce qu'elle veut.

CASSANDRE.

Que je vais vivre une vie agréable et joyeuse !

GILLES.

Et cornue.

CASSANDRE.

Te tairas-tu z'insolent. Par mon âme, si j'entendois ce que tu dis, je crois que je te battrois.

VILLEBREQUIN *à Gilles.*

Va t'en, mon ami, voir quand le fiacre sera de retour, et viens nous avertir.

CASSANDRE.

Va, je te prie, car je brûle d'impatience de la revoir.

GILLES, *en s'en allant et faisant les cornes.*

Je vous prens toujours à témoin que ce n'est pas ma faute, si vous en faites la folie.

CASSANDRE.

Très-assurement je te battrai, si tu ne m'obéis pas, et si tu parles encore.

SCENE VI.

CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

CASSANDRE.

Je vous demande excuse pour ce mien serviteur, il a de l'esprit, mais il ne sçait pas toujours ce qu'il dit.

VILLEBREQUIN.

Oh! vous vous mocquez, ces sortes de gens ne peuvent z'avoir autant de bien disance, ni tant d'esprit que nous en avons..... Enfin vous êtes donc content de ma charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

On ne peut z'avoir plus de joie t'au cœur que vous m'en donnez, mon cher beau-pere.

SCENE VII.

CASSANDRE, VILLEBREQUIN, GILLES.

GILLES.

MONSIEUR, Monsieur.

CASSANDRE.

He bien ?

GILLES.

Le fiacre est à la porte.

VILLEBREQUIN.

Allons donc au-devant de ma fille.

GILLES.

Monsieur, je ne crois pas que cela vous soit nécessaire, non plus qu'à elle.

VILLEBREQUIN.

Eh pourquoi donc ?

GILLES.

Ecoutez-moi bien.

CASSANDRE.

Que nous va-t-il dire ?

GILLES.

Le carrosse est bien à la porte comme je viens de vous le dire ; les glaces de bois sont bien fermées, le fiacre va bien, mais les chevaux ne marchent point.

VILLEBREQUIN.

Comment ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

CASSANDRE.

Cela me paroit incompréhensible.

GILLES.

Oh pardienne, je le comprens bien moi.

VILLEBREQUIN.

Expliques-toi donc.

CASSANDRE.

Parle donc promptement.

GILLES.

Par le masque de mon derriere, je crois qu'ils faisoient le manége dans le carrosse.

CASSANDRE.

Comment ?

GILLES.

Pardienne oui. Le manége se fait là sans éperons, et les écuiers n'ont besoin que d'une baguette de six ou sept pouces de long.

VILLEBREQUIN.

Je commence à me douter de ce qu'il veut dire, mais je ne puis le croire. Je m'en vais voir qu'est-ce que c'est. Attendez-moi ici.

SCENE VIII.

CASSANDRE *seul.*

TOUT ceci commence à me mettre z'un tant soit peu en cervelle à me donner du souci. Gilles auroit-il raison ? Mais non, une personne t'aussi-bien élevée, aussi modeste comme Mamselle z'Isabelle, et la fille du Compère Villebrequin..... Oh non, cela n'est pas possible.

SCENE IX.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LEANDRE *en Fiacre.*

VILLEBREQUIN.

LA voici que je vous ramene.

GILLES.

Pardienne il les a fait sortir tous deux du carrosse.

CASSANDRE.

Qui ?

GILLES.

Pardienne, le Fiacre et vot' Maîtresse.

ISABELLE.

Je causois avec lui, je faisois mon marché.

VILLEBREQUIN.

Cela est vrai, ils étoient tous deux dans le carrosse. (*Au Fiacre.*) Mais mon ami que voulez-vous de plus ? Est-ce que vous n'êtes pas content ?

LEANDRE *en Fiacre.*

Non mordi, je ne le suis pas, j'en veux encore, je veux avoir mon reste.

(Il fait claquer son fouet. Lazi de peur de Gilles et des autres.)

Et le premier qui branche ici, je lui casse mon fouet sur le corps.

GILLES.

Sainte merde !

CASSANDRE.

Jerusalem.

VILLEBREQUIN.

Ma fille donne-lui tout ce qu'il demandera, et qu'il nous laisse en repos.

ISABELLE.

Mon cher papa, je lui en ai donné tant qu'il a voulu ; ce n'est pas ma faute, je vous en assure, s'il en veut encore.

LEANDRE

Non, Monsieur, je n'en ai point z'assez. Je ne suis point tel que je parois figuré à vos yeux. J'ai emprunté le carrosse d'un de mes amis, pour témoigner à la charmante z'Isabelle combien j'ai de passion pour elle. Je suis Monsieur Leandre.

VILLEBREQUIN.

Monsieur, vous en êtes bien le maître.

CASSANDRE.

Monsieur, je vous laisse tout mon droit.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, vous ne laissez pas grand chose.

LEANDRE.

Allons profiter d'un déguisement, qui m'a fait vous obtenir de Messieurs vos parens.

VILLEBREQUIN.

Allons faire la nôce. Voulez-vous venir avec nous, mon Compere ?

CASSANDRE.

Pour le présent, je vous suis bien obligé.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

PARDIENNE, Monsieur, j'avois bien raison, ce n'étoit pas ma faute.

CASSANDRE.

Tais-toi, tu me sens le vieux battu.

GILLES.

Et vous le vieux cocu.

CASSANDRE.

Oh pour le coup, si je n'avois peur de casser mon bâton.....

GILLES.

Donnez, donnez, je ne crains que les coups de votre tête, car elle est trop bien armée.

CASSANDRE *voulant battre Gilles.*

Voilà pour toi. (*Gilles s'enfuit, et Cassandre court après.*)

LA CONFIANCE

DES COCUS

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

CASSECROUTE.

PICOTIN.

GILLES.

LA CONFIANCE DES COCUS

PARADE.

SCENE PREMIERE

GILLES *seul.*

PARDIENNE, je suis tombé cheux un bon maître, ou plutôt cheux une bonne maîtresse; car Mamselle z'Isabelle porte les culottes : il est vrai qu'elle n'en use pas pour une paire, mais que m'importe à moi ? Monsieur Cassandre, son bon homme de mari, z'est plus que content. Elle est génereuse, elle m'a donné avant hier une vieille écritoire, l'autre jour un vieux chauffe-pied pour mettre mes sabots, hier un peigne, et aujourd'hui six paires de ses vieux souliers, du pain d'épice, un sifflet de bouys, une cuillere de bois, et plus de trente chansons nouvelles du Pont-Neuf, et j'ai toujours ma

soupe toute pleine de choux. Pardienne tout cela z'est bien joli, et pourquoi faire? Pour dire à Monsieur le Chanoine que Mamselle n'y est pas quand elle est avec Monsieur Liandre; pour dire à Monsieur Liandre qu'elle est sortie quand Monsieur le Chanoine est dedans, et puis pour ne rien dire de tout cela à Monsieur Cassandre. Oh Dame! cela n'est pas bien difficile, ça ne me fatigue pas beaucoup, aussi je suis plus gras que notre défunt cochon. Mais notre Demoiselle m'a dit de tout écouter, et de lui tout dire. Voilà deux parens de notre vieux maître; écoutons sans faire semblant de rien leur conversation.

SCENE II.

CASSECROUTE, PICOTIN, GILLES *caché*

PICOTIN, *bredouillant.*

En vérité, Monsieur Cassecroute, je n'y puis plus tenir.

CASSECROUTE.

Comment donc? Qu'est-ce que c'est donc que vous avez?

PICOTIN.

Et je viens pour avertir Monsieur Cassandre qu'il est un sot, et qu'il se laisse mener par le nez par sa femme.

CASSECROUTE.

Dame, c'est peut-être qu'elle ne peut pas le mener par autre chose; je viens aussi lui parler sur sa coeffure.

PICOTIN.

Vous voulez sans doute lui parler de Monsieur Liandre.

CASSECROUTE.

Oh que nenni : je viens l'avertir que Monsieur le Chanoine est son aide-de-camp.

PICOTIN.

Oui-da, voyez-vous, nous ne sommes que deux, et j'en connoissons deux.

CASSECROUTE.

Si j'étions quatre, vous verriez, j'en connoîtrions quatre.

PICOTIN.

Mais sçavez-vous qu'il faut mettre ordre à ça, et que nous n'avons jamais eu de Cocus dans notre famille.

CASSECROUTE.

Pour moi je suis bien résolu de l'avertir de tout ce qui se passe.

PICOTIN.

Mais comme ceci t'est un conseil de famille, et qu'il ne faut rien faire à la légere,

allons boire chopine ici près chez le cousin du coin.

CASSECROUTE.

J'y consens, ça nous donnera toujours du courage ; il faudroit y mener le cousin Cassandre, car on dit qu'un verre de vin avise son homme.

PICOTIN.

Oh, mordié ! il ne boit donc que de l'eau, car il n'est guéres avisé.

SCENE III.

ISABELLE, GILLES.

GILLES.

PARDIENNE, venez donc vite notre Demoiselle.

ISABELLE.

Quoi donc ? Qu'y a-t-il de si pressé ? Est-ce que le feu est à la chiminée ?

GILLES.

Non.

ISABELLE.

Est-ce que le vin s'enfuit ?

GILLES.

Oh que nenni.

ISABELLE.

Mais dis donc si tu veux, car tu m'impatientes.

GILLES.

Vous connoissez bien Monsieur chose ?

ISABELLE.

Qui ?

GILLES.

Et là, Monsieur chose, le chose, parent de votre chose.

ISABELLE.

Hé, mon Dieu ! que de choses.

GILLES.

Monsieur Picotin.

ISABELLE.

Qui le Savetier ?

GILLES.

Oui lui-même. Et Monsieur chose, Monsieur Cassecroute, le chose.

ISABELLE.

L'Ecureux de puits ?

GILLES.

Oui les cousins de votre chose.

ISABELLE.

Allons après, les cousins de mon mari ?

GILLES.

Hé bien ils savont tout.

ISABELLE.

Comment tout ?

GILLES.

Oui. L'un a parlé du Chanoine, l'autre de Monsieur chose, de Monsieur Liandre.

ISABELLE.

Ils n'ont parlé que de Liandre et du Chanoine?

GILLES.

Est-ce qu'il n'y en a pas t'assez ?

ISABELLE.

Ce n'est pas ça, quoique ça pourroit bien être. Mais les as-tu bien entendus?

GILLES.

Comment il est vrai que vous l'avez fait.

ISABELLE.

Hé bien que disoient-ils encore ?

GILLES.

Dame, ils voulont avertir Monsieur Cassandre que vous le menez par le nez, ne pouvant le mener par ailleurs, qu'ils n'ont jamais eu de choses dans leur famille ; enfin finale sur cela, ils sont allez boire chopine.

ISABELLE.

Est-ce là tout z'encore une fois ?

GILLES.

Est-ce que n'en vla pas t'assez? Hé bien qu'allez-vous faire ?

ISABELLE.

Moi ! Je m'en vas le dire à Monsieur Cassandre.

GILLES.

Pardienne prenez garde à vous, il ne faut pas parler de chose dans la maison d'un chose.

ISABELLE.

Ne vois-tu pas que quand je l'aurai instruit, ils ne lui apprendront rien.

GILLES.

Cela z'est encore vrai.

ISABELLE.

Mais je te suis bien obligée. Va-t'en boire un reste de bouteille que tu trouveras dans l'armoire, et que je gardois pour mon souper.

GILLES.

Pardienne, j'y vais. Il y a toujours quelque chose à gagner avec les femmes.

ISABELLE.

Va-t'en, te dis-je, car voilà Monsieur Cas-

sandre qui vient par ici, et je lui veux parler.

GILLES.

Ce n'est pas là le bon chose.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Bon jour ma pouponne; qu'avez-vous donc? Vous me paroissez toute triste.

ISABELLE.

Je n'ai rien.

CASSANDRE.

Vous me pardonnerez, mignonne, la mélancolie vous afflige; avez-vous quelque chose de caché pour votre petit mari?

ISABELLE.

Je crains que vous n'ayez pas assez d'amitié pour moi.

CASSANDRE.

Mon Dieu je n'ai de bonheur bien heureux que depuis nos épousailles.

ISABELLE.

Vous sçavez si l'on peut z'être plus contente que moi, depuis que l'hymenée nous réunit.

CASSANDRE.

Cela z'est vrai, ma charmante, mais pourquoi donc me paroissez-vous t'en inquiétude ?

ISABELLE.

C'est qu'il y a des mâtins dans le monde qui voulont nous brouiller.

CASSANDRE.

Qui sont-ils ces chiens-là, ces Infidèles, ces Turcs ?

ISABELLE.

Oh ! je ne veux pas vous les nommer.

CASSANDRE.

Nommez, nommez toujours, mon adorable.

ISABELLE.

Non ferai, car je ne veux pas vous fâcher.

CASSANDRE.

Hé bien je ne me fâcherai pas.

ISABELLE.

Vous leur direz peut-être, et puis je vous aurois brouillé avec vos parens, et puis l'on se gourme, l'on se chamaille, et l'on s'en prend à sa femme que l'on traite de causeuse.

CASSANDRE.

Hé bien, foi de Cassandre, je ne ferai rien de tout ça.

ISABELLE.

Hé bien, car je ne puis rien avoir de secret pour mon cher z'époux, hé bien donc, Monsieur Picotin et Monsieur Cassecroute sont fâchés que je le porte plus beau que leurs femmes, car vous voyez toujours comme je suis mise; ils ont dit à par t'eux, comment ferons-nous pour lui faire tort? Il faut la brouiller avec son mari, ont-ils dit tous deux.

CASSANDRE.

Hé bien?

ISABELLE.

Hé bien se font-ils, il faut dire à Monsieur Cassandre que sa femme l'a rendu sot; voyez, mon cher mari, si je n'ai pas raison d'avoir le visage triste.

CASSANDRE.

Ah les méchans! attaquer ainsi l'honneur d'une femme si pleine de modestie et d'honnêteté.

ISABELLE.

Hélas vous sçavez comme je me comporte; il est bien dur de se refuser tout comme je le fais, et d'être traitée de vergogne.

CASSANDRE.

Hé, la, la, consolez-vous, mon incomparable, je vous connois si bien.

ISABELLE.

Non, je n'en puis rien faire, ce n'est pas encore tout, ils ne s'en sont pas tenus là.

CASSANDRE.

Quoi donc! Qu'ont-ils fait?

ISABELLE.

Ils avons dit que ce n'est pas tout que de dire comme ça; il faut nommer queuxques-uns.

CASSANDRE.

Hé bien qu'ont-ils nommé ?

ISABELLE.

Il faut chercher, se font-ils entr'eux, ceux qui habitent le plus chez elle; le Chanoine par exemple.

CASSANDRE.

Ah, ah, le Chanoine! Ils sont ma foi bien avisés.

ISABELLE.

Vous sçavez s'il sçait troubler l'eau qu'il boit; de plus sans vous je ne le connoîtrois pas, c'est vous qui l'avez mené à la maison.

CASSANDRE.

Cela est tout vrai, mais puisqu'ils le prennent par-là, si je ne l'avois pas amené, j'irois le chercher tout-à-l'heure, et j'y vas.

ISABELLE.

Non, il n'est pas nécessaire, mon cher époux, et je ne veux plus le voir.

CASSANDRE.

Parbleu vous le verrez, c'est la joie de notre maison, il est tout-à-fait jovial.

ISABELLE.

Il faut bien qu'une honnête femme obéisse à son mari.

CASSANDRE.

Sans doute, pardi, voilà de droles de gens ; et qu'ont-ils dit encore ?

ISABELLE.

Il en faut encore un, avons-t-ils continué, afin de les brouiller plus fort. Nommons, avont-ils dit, Monsieur Liandre.

CASSANDRE.

Ah ! celui-là n'est pas mauvais, le meilleur de tous mes amis. Mais sçais-tu bien, ma mignonne, que si je ne te voyois pas triste, je rirois comme un fou, car ça est trop plaisant, Monsieur Liandre. Hé bien ?

ISABELLE.

Voilà ce qu'ils ont arrêté de vous dire, et qu'ils vous ont peut-être déjà dit.

CASSANDRE.

Non fait, ma foi. Mais qu'ils y viennent,

ils verront beau jeu. Va, si ce n'est que ça qui t'afflige.....

ISABELLE.

Mais qu'est-ce qu'une femme a de plus cher que son cher honneur? Sçavez-vous bien que j'aimerois mieux l'avoir fait, et qu'on ne le dît point?

CASSANDRE.

Allez, ma mignonne, consolez-vous. Je suis le plus avantagé mari par la fortune qui m'a donné une femme si sage. Donne-moi, Isabelle, un petit baiser d'amour.

ISABELLE.

Tenez. Mais je les vois venir ces méchans dont je vous parle. Je rentre, car leurs regards me suffoquent.

CASSANDRE.

Vous faites bien, ma mignonne, je vais bientôt vous retrouver.

SCENE V.

CASSANDRE, CASSECROUTE, PICOTIN.

CASSECROUTE *nazillant.*

Bon jour notre bon parent Cassandre.

CASSECROUTE.

Bon jour, bon jour, Monsieur Picotin.

PICOTIN *bredouillant.*

Nous étions gros de vous voir.

CASSANDRE.

Cette grossesse ne vous durera pas longtems.

CASSECROUTE.

Nous avons bien des choses à vous dire, car nous vous aimons beaucoup.

PICOTIN.

Nous n'avons bu rien que chopine chacun, pour vous le prouver plus promptement.

CASSANDRE.

Messieurs mes bons parens, je ne doute pas de vos bonnes intentions ; mais de quoi s'agit-il ?

PICOTIN.

Il s'agit de vous assurer que vous n'avez pas de meilleurs amis que nous deux.

CASSECROUTE.

Oui nous deux nous sommes vos bons parens.

CASSANDRE.

Enfin finale, de quoi s'agit-il ?

PICOTIN.

Nous n'avons rien de plus cher que l'honneur voyez-vous.

CASSANDRE.

Il faut qu'il soit bien cher, car il est bien rare, n'est-ce pas ?

CASSECROUTE.

Pour ça oui, et nous venons vous avertir de prendre garde au vôtre.

PICOTIN.

Oui, c'est ce qui nous amene.

CASSANDRE.

Voyons donc où il est mon honneur.

PICOTIN.

Il est mal placé.

CASSANDRE.

Cela n'est pas vrai, il est fort bien placé.

CASSECROUTE.

Puisque l'on ne peut pas se faire entendre, apprenez que vous êtes cocu.

CASSANDRE.

Cela est bientôt dit.

PICOTIN.

Et tout aussitôt fait.

CASSANDRE.

Enfin je suis donc cocu. Comment cela je vous prie, et par où?

CASSECROUTE.

Par où ! Pardi celui-là est bon, demandez-le à votre charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Je voulois demander par qui, et la langue m'a fourché.

PICOTIN.

Je voudrois qu'il n'y eut que cela qui fourchât chez vous, car enfin je ne sommes pas accoutumés à ça dans la famille.

CASSANDRE.

Mais pour vous mettre à votre aise, Messieurs mes bons parens et amis, je m'en vas vous le dire moi. Un certain Chanoine, un certain Monsieur Liandre.

PICOTIN.

Vous y voilà.

CASSECROUTE.

Vous pensez juste.

CASSANDRE.

Oui vous croyez cela ?

PICOTIN.

Nous n'en doutons point.

CASSECROUTE.

Je venons exprès pour vous le dire.

CASSANDRE.

Eh bien le Chanoine est ma consolation, et Monsieur Liandre est mon bon ami.

PICOTIN.

Elle ne diroit pas mieux au moins, vela comme elle parle.

CASSANDRE.

Non, Dieu me damne, je parle au nom de Monsieur Cassandre ; mais comme mes bons amis ne sont pas ici, je vais vous entretenir pour eux, et je les prierai d'en faire autant.

(Il prend un bâton et les chasse.)

SCENE VI.

CASSANDRE *seul.*

Les voilà donc partis ces insolens, ces méchans, qui veulent faire tort à un honneur comme celui-là d'Isabelle. Hola Gilles.

SCENE VII.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

MONSIEUR.

CASSANDRE.

Appelles un peu ma charmante z'Isabelle, et puis va-t'en prier mes amis le Chanoine et Monsieur Liandre, de me faire la consolation et le plaisir de souper ce soir avec moi.

GILLES.

Vous n'avez que l'ordinaire pour eux, n'est-ce pas deux grands gigots avec une grande entrée ?

CASSANDRE.

Non, je n'ai que ça, mais ils s'en accommodent assez souvent.

GILLES.

J'y vais. Taye notre maîtresse, voilà nôte maître qui vous le demande.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon cher époux ?

CASSANDRE.

Vous conter comment j'ai épousseté ces bons coquins de parens.

ISABELLE.

N'en prenez pas la peine, j'ai tout vu par le trou de l'évier.

CASSANDRE.

N'êtes-vous pas contente de moi ?

ISABELLE.

Je suis charmée de la douceur, et de l'assurance de mon cher époux.

CASSANDRE.

Sans doute, j'ai peut-être la femme de Paris la plus sage et la plus réservée.

ISABELLE.

Comptez, mon cher époux, que je la serai toujours de même.

CASSANDRE.

Allons tout préparer pour recevoir nos amis. Messieurs, croyez-moi, faites-en tout autant ce soir cheux vous.

LA CHASTE

ISABELLE.

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE.

ISABELLE.

CASSANDRE.

VILLEBREQUIN.

GILLES.

LA CHASTE ISABELLE.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

Il me paroît nôt' maître qu'il y a bien du train dans votre quartier, le Vielleux a joué toute la nuit ; hier au soir on a montré la curiosité.

LEANDRE.

Toutes ces magnificences me causerent une douleur douloureuse ; car enfin Monsieur Cassandre, et Monsieur Villebrequin sont deux personnes qui ont du moyen.

GILLES.

Pardienne je le crois qu'ils ont du moyen.

LEANDRE.

Enfin ils sont tous deux amoureux de ma charmante z'Isabelle.

GILLES.

Oui, ma foi, il leur en faut à ces vieux fous de la viande fraîche, on leur en souhaite.

LEANDRE.

Si tu ne me soulages pas dans mon infortune, tu peux compter que tu n'as plus Monsieur Leandre pour ton maître.

GILLES.

Hé bien, que faut-il faire ?

LEANDRE.

Il faut leur donner la venette, les faire changer de résolution.

GILLES.

Oui, leur ôter cette colique vénérienne qui les tourmente.

LEANDRE.

Tu mets précisément le nez dessus, voilà où est l'enclouoeure.

GILLES.

Je sçais bien aussi où est l'enclouoeure.

LEANDRE.

Tais-toi, il ne faut jamais qu'un honête homme parle de sa maîtresse.

GILLES.

Ce que j'en dis n'est pas pour en parler; mais enfin à gorge coupée et à fille dépucelée, il n'y a point de remede.

LEANDRE.

Cela z'est vrai ; mais ne sçais-tu pas qu'il y a toujours à refaire après une fille, et que ces vieux roquetins m'empêchent d'entrer.

GILLES.

Pardienne elle a moins peur pour l'entrée que pour la sortie, celle fille-là, elle voudroit que vous fussiez toujours dedans.

LEANDRE.

Tu vois donc bien qu'il faut empêcher ces Messieurs de roder toujours autour d'elle.

GILLES.

Oh ! ça nôt' maître, fermez le cul et ouvrez les oreilles.

LEANDRE.

J'y consens, eh bien ?

GILLES.

Il faut vous défaire de Monsieur Cassandre et de Monsieur Villebrequin. N'est-ce pas ?

LEANDRE.

Sans doute. Mais comment feras-tu ?

GILLES.

Pardienne, je leur persuaderois, s'il le falloit, qu'un âne est un perroquet. Allez, laissez-moi faire, mais je vois venir Mamselle z'Isabelle.

LEANDRE

Il ne faut pas lui rien dire de notre bourde, elle est tant modeste et naturelle.

GILLES.

Je vous laisse tous deux ensemble, vous n'avez pardienne pas besoin de moi pour vous ajuster, je vais prendre pendant ce tems-là un bon lavement de panse.

SCENE II.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

Ah! bon jour donc Liandre, pourquoi n'êtes-vous pas venu z'hier cheux nous comme à l'accoutumée?

LEANDRE.

Charmante z'Isabelle, vous étiez embarrassée, vous avez eu la vielle, la curiosité...

ISABELLE.

Vous sçavez bien qu'il y a toujours place pour vous. Vous me paroissez tout chose?

LEANDRE.

Plût à Dieu.

ISABELLE *riant.*

Ah, ah ! et moi aussi.

LEANDRE.

Charmante z'Isabelle, vous n'avez pas beaucoup à désirer. Mais Monsieur Cassandre et Monsieur Villebrequin me causent du chagrin, ils vous rélucquent ; z'encore si vous en tiriez queuque chose.

ISABELLE.

C'est à quoi je songeois à part moi mon cher z'amant.

LEANDRE.

Gilles travaille une bourde.

ISABELLE.

Je travaillerai mieux que lui. Mon cher Liandre, laissez-moi faire. J'en vois venir un. Allez-vous-en, retirez-vous.

LEANDRE.

Je l'ai toujours fait quand vous l'avez voulu. Que je suis heureux d'aimer une si honête personne comme vous l'êtes, et qui entend si bien le jar.

ISABELLE.

Adieu, mon cher z'amant.

SCENE III.

ISABELLE, VILLEBREQUIN.

VILLEBREQUIN.

Je crois que la voilà, cette adorable z'Isabelle. Bon jour mon bel Angelet du Paradis.

ISABELLE *le prenant sous le menton.*

Votre servante, Monsieur Villebrequin.

VILLEBREQUIN.

Cette fille me ravit, c'est la modestie elle-même.

ISABELLE.

Ah ! point du tout, Monsieur.

VILLEBREQUIN.

Mais, la belle enfant, je voudrois bien que vous vinssiez un jour dans ma maison, ma femme est à la campagne des champs.

ISABELLE.

Monsieur, je ne vais jamais t'en ville.

VILLEBREQUIN.

C'est que j'ai tant de peur de m'enrhumer ; les rhumes sont mauvais cette année.

ISABELLE.

Si vous voulez ce soir venir souper dans ma chambre, j'aurai une salourde.

VILLEBREQUIN.

J'en demeure d'accord, ma mignonne.

ISABELLE.

Cela ne vaut-il pas mieux que de dépenser votre argent comme vous avez fait hier ?

VILLEBREQUIN.

Je vous ai fait voir hier la curiosité, vous me montrerez la marmotte.

ISABELLE.

Vous n'avez qu'à parler, mais si vous voulez me prêter dix écus pour vous donnez à souper.

VILLEBREQUIN.

Par S. Jean, je n'y pensois pas; mais dix écus, c'est beaucoup.

ISABELLE.

C'est que je veux que vous fassiez bonne chere, et qu'après la panse vienne la danse ; de plus il faut que je paye mon terme.

VILLEBREQUIN.

Tenez, ma mignonne, j'en mangerai au moins une partie.

ISABELLE.

Je vous attens ce soir z'à huit heures précises, frappez seulement à la porte.

VILLEBREQUIN.

Oui, ma charmante, laissez faire à mon impatience.

SCENE IV.

ISABELLE *seule.*

En voilà déjà un de rebouisé, et je veux mériter l'estime de mon cher Liandre en venant à bout de l'autre. Bon, je le vois qui vient ici.

SCENE V.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

Bon jour mon mignon, mon tout, je parie que vous pensiez en moi.

CASSANDRE.

Vous l'avez deviné, ma charmante. A propos sçavez-vous bien que j'aurois fort voulu danser moi-même hier, car il m'en couta six blancs pour le vielleux.

ISABELLE.

Je le crois bien vraiment : mais mon cher Cassandre, je n'aime point à vous voir comme ça dépenser votre argent.

CASSANDRE.

Je ne l'aime pas trop non plus ; mais vous m'enchantez en discourant ce discours, adorable mignonnette, aussi je n'y retournerai plus, mais je voulois vous divertir.

ISABELLE.

Ce n'est pas l'aveugle que j'aime le mieux.

CASSANDRE.

Je le crois ; montons cheux vous.

ISABELLE.

Oh pour le présent je ne puis, mais si vous voulez venir ce soir à huit heures, je vous donnerai à souper.

CASSANDRE.

Vous me donnerez à souper ? Vous êtes adorable, jamais je n'ai connu rien de si charmant que vous.

ISABELLE.

Ah ! pour moi je vous aime, quoique je n'aye jamais rien aimé, et que je ne sçache pas comme cela s'est fait.

CASSANDRE.

Tant mieux, ma mignonne, je vous le montrerai. Que je suis plein de bonheur!

ISABELLE.

Je puis donc vous attendre ce soir à huit heures précises. Quand elles sonneront au petit Couvent, frappez seulement à la porte.

CASSANDRE.

Je manquerai plutôt ma vie, que de perdre un bonheur si heureux.

ISABELLE.

Vous m'aimez donc bien ?

CASSANDRE.

Je creve d'amour, voyez comme je tousse.

ISABELLE.

Aussi que ne fais-je point ? Car enfin si vous venez cheux nous, ce ne sera pas pour des prunes.

CASSANDRE.

Je le compte bien ainsi.

ISABELLE.

Je puis donc cela z'étant ainsi, vous prier de me faire un plaisir.

CASSANDRE.

Parlez, mignonne, que puis-je faire ?

ISABELLE.

Mon bon ami, vous pouvez me prêter dix écus.

CASSANDRE.

Mais sçavez-vous bien que ce sont trente livres ?

ISABELLE.

Oui, mon cher z'amant, c'est à cause que je le sçais que je vous prie de me les prêter, je n'ai point z'assez de quoi vous donner à souper.

CASSANDRE.

Je ne me soucie pas de faire bonne chere, moi ; la sobriété donne la santé, et la santé est le plus grand de tous les biens. Une salade, et ce qu'on aime, me suffisent à merveille.

ISABELLE.

Mais ce n'est pas encore tant pour souper, c'est pour avoir deux chaises et une table.

CASSANDRE.

Nous nous en passerons, nous souperons sur le lit.

ISABELLE.

J'ai trop d'honneur pour vous recevoir comme ça ; je croyois que vous m'aimiez, mais vous ne m'aimez point. Je suis bien malheureuse.

CASSANDRE.

Hé bien, ma chere, je n'y puis plus tenir. Voulez-vous quinze francs ?

ISABELLE.

Non vous ne m'aimez pas, je me suis bien trompée.

CASSANDRE.

En bonne foi, je ne puis donner davantage, pensez-y bien.

ISABELLE *pleurant.*

Non. Hi, hi.....

CASSANDRE.

Je m'en vas, je ne puis vous voir ainsi dans l'affliction.

ISABELLE.

Hi, hi, hi.....

CASSANDRE *revenant.*

En voulez-vous dix-huit ?

ISABELLE.

Non. Je suis bien malheureuse!

CASSANDRE.

Allons il faut être raisonnable aussi, et diminuer quelque chose de votre côté, je mettrai les vingt francs, et c'est tout ce que je puis faire.

ISABELLE.

Et moi je ne le puis en conscience. On aime, et voilà ce qui vous arrive.

CASSANDRE.

Mais aussi trente francs!

ISABELLE.

Je ne les vaux pas, n'est-ce pas? Hi, hi.....

CASSANDRE.

Vous valez tout ce qu'on peut valoir. Mais trente francs?

ISABELLE.

Il n'y a qu'un mot qui serve; le voulez-vous, ne le voulez-vous pas?

CASSANDRE.

Jugez par-là de l'excès de mon amour. Tenez.

ISABELLE.

Mais il n'y en a que quinze?

CASSANDRE.

Je donnerai le reste après souper.

ISABELLE.

Cela étant, il n'y a rien de fait. Quoi! vous avez de l'estime pour moi, et vous ne vous fiez pas à votre Isabelle?

CASSANDRE.

Voilà donc les quinze autres.

ISABELLE *riant.*

A ce soir donc à huit heures sonnantes. Je vous attens. Frappez à la porte, et prenez bien garde d'être apperçu. Que je suis heureuse d'avoir z'un amant comme Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

A ce soir, ma mignonne, je n'ai garde d'y manquer. Trente francs ! Ce que l'amour fait faire ! Trente francs ! Dix écus !

SCENE VI.

ISABELLE *seule.*

Et de deux ; mon cher amant ne me reprochera plus que je ne sçais pas mon pain manger : car nous avons de quoi faire. Mais n'est-ce pas lui qui s'avance ?

SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

He bien, ma charmante, qu'avez-vous fait ?

ISABELLE.

J'ai gagné vingt écus.

LEANDRE.

Voilà ce qui s'appelle sçavoir vivre.

ISABELLE.

C'est pour nous deux souper.

LEANDRE.

Il faut un peu de régle à tout ce qu'on fait, et vous allez toujours trop vite dans la besogne, je vous l'ai toujours dit.

ISABELLE.

Cela z'est vrai, je m'emporte t'un peu, mais je me corrigerai, je le faisois pour le mieux.

LEANDRE.

Vous êtes un peu trop connue dans le quartier, il faut déloger.

ISABELLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon cher z'amant ; j'aurai bientôt démenagé, vous le sçavez.

LEANDRE.

Je me charge de tout, puisque vous avez du comptant.

ISABELLE.

Volontiers. Je sortirai du quartier drès tout à l'heure, si vous l'avez pour agriable ; car j'ai donné rendez-vous à huit heures précises à ces deux vieillards, et j'aimerois tout autant qu'ils me trouvassent denichée.

LEANDRE.

Cela ne seroit pas honête, il faut les attendre cheux vous, mais n'ouvrez pas.

ISABELLE.

Ah ! mon cher z'amant, je crois bien qu'ils ne pourront jamais ouvrir ; n'ayez point d'inquiétude, car vous êtes un peu jaloux, et bien assurement vous avez grand tort.

LEANDRE.

Je vais me déguiser, laissez-moi faire, et nous verrons beau jeu.

ISABELLE.

Ah ! mon cher z'amant, ne les tuez pas.

LEANDRE.

Moi, je ne tue personne ; mais je veux me venger de l'insolence qu'ils ont de vous faire des propositions deshonêtes.

ISABELLE.

Je rentre cheux nous, et je vous attens d'une attente admirable.

SCENE VIII.

CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

VILLEBREQUIN.

Voici l'heure, ou je me trompe fort.

CASSANDRE.

Quand il seroit un peu plutôt, l'impatience fait toujours plaisir aux belles personnes. Frappons.

Tous deux en même tems.

Qui va là ?..... C'est moi charmante Isabelle.... Qui vous ?.....

CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

Vous? Vous ? Oui moi..... moi.

CASSANDRE.

Allez vous êtes un vieux fou.

VILLEBREQUIN.

C'est un bel amoureux qu'un galant de soixante-dix ans.

CASSANDRE.

Cela n'est pas vrai, je n'en aurai que soixante-huit, viennent les prunes. N'en avez-vous pas davantage ?

VILLEBREQUIN.

J'ai ce que j'ai, ce ne sont pas vos affaires.

CASSANDRE.

Mais que demandez-vous à cette porte?

VILLEBREQUIN.

Qu'y demandez-vous, vous-même ?

CASSANDRE.

Je veux que vous vous en alliez.

VILLEBREQUIN.

Je ne m'en irai pas, et je vous chasserai.

CASSANDRE.

Tu me chasseras, vieux fou ?

VILLEBREQUIN.

Voyons donc cela, vieille patraque.

SCENE IX.

LEANDRE et GILLES *en archers du guet*, CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

LEANDRE.

QUEL bruit est-ce que j'entens donc là ?

CASSANDRE, VILLEBREQUIN *en même temps.*

Ce n'est pas moi, c'est ce vieux fou..... Monsieur c'est lui qui a tort....: Monsieur je vous donnerai.....

LEANDRE.

Donnez toujours.

(*Après avoir pris, il dit à Gilles :*)

Monsieur faites votre devoir.

(*Gilles les emmene.*)

SCENE X.

LEANDRE *à Isabelle qui est dans sa maison.*

ALLONS, mademoiselle, descendez. Nous pouvons à présent trimer à loisir, et jouir du doux fruit de nos chastes amours.

SCENE DERNIERE.

GILLES, CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

GILLES *les lâchant de la Coulisse.*

ALLEZ, Messieurs, faites la paix, croyez-moi, je vais boire à votre santé. Voilà ce que c'est que de vouloir souper dehors.

Cassandre et Villebrequin sont attachés et liés en face, ils se demenent, tombent par terre, et se battent, tantôt dessus, tantôt dessous, et s'en vont en roulant.

LE DOIGT

MOUILLÉ.

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, Père d'Isabelle.

ISABELLE, } Filles de Cassandre.
COLOMBINE, }

LEANDRE, Amoureux d'Isabelle.

M. BROQUENTIN, Amant d'Isabelle.

M. DIAPAZON, Maître à chanter.

La Scene est à Paris.

LE DOIGT MOUILLÉ.

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Oui, ma fille, comme il y a dix-huit ans que ta mere est morte, et que tu entres dans ta seiziéme année, j'ai résolu de te marier; il y a cinquante-deux Amans qui veulent te posséder, c'est pourquoi ils t'ont demandée en mariage, et je suis trop raisonnable pour te conseiller de les prendre tous; cependant je ne veux point te gêner, et j'en passerai par tout ce qui te fera plaisir.

ISABELLE.

Mon cher pere, vous avez trop de bonté pour moi, par z'ainsi je vous dirai que j'au-

rois très-fort souhaité votre mort avant de m'unir dans le mariage, parce que je sens bien que z'un homme comme vous qui ne peut plus rien retenir za besoin de queuque z'un t'auprès de lui continuellement qui en z'ait soin.

CASSANDRE.

Ah! c'est la nature qui agit et le sang qui parle; goute le plaisir d'être embrassée par ton pere en attendant mieux.

ISABELLE.

Ah! mon pere, je vous assure que vos caresses sont plus capables de me dégouter des hommes que de m'y faire penser.

CASSANDRE.

Je te jure que ta modestie me charme, cependant je te supplie par tout le respect que j'ai pour toi de me donner un gendre.

ISABELLE.

Mais, mon père, si ce n'est qu'un gendre que vous désirez, ma sœur Colombine n'est-elle pas t'en état de vous en donner z'un; pourquoi voulez-vous que ce fardeau me tombe plutôt sur le corps qu'à z'elle qui z'est mon aînée.

CASSANDRE.

Ah, fi, fi, ta sœur est une étourdie, une folle entre nous, elle a été gatée, et je crois qu'un homme n'en seroit pas content.

ISABELLE.

Je vous assure, mon pere, que cette raison z'est foible, z'est-elle d'une nature plus malpropre que moi z'au mariage?

CASSANDRE.

Pour te dire la vérité, je ne m'y connois pas parfaitement; mais si j'étois d'âge à me marier, je te donnerois la préférence, et je crois que tout le monde pense tout comme moi à ton sujet.

ISABELLE.

Mais, mon pere.

CASSANDRE.

Allons, ma fille, prens quelqu'un de ces Messieurs, fais cela pour l'amour de moi; je crois que je suis ton pere, et que j'ai par cette raison quelque autorité sur toi.

ISABELLE.

Eh bien, mon pere, puisque vous croyez l'être, z'il faut donc vous obéir; mais la grace que je vous demande, c'est de me laisser choisir celui qui sera z'en meilleure odeur.

CASSANDRE.

C'est bien dit, je vais les avertir tous de se faire parfumer pour te mieux plaire.

ISABELLE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela que je voulois

dire, mais cela me donne z'une idée que j'espére que vous approuverez sans doute.

CASSANDRE.

Et quelle est-elle ?

ISABELLE.

C'est que chacun de ces Messieurs se parfume de l'odeur qu'il lui plaira choisir, le doigt du milieu seulement.

CASSANDRE.

Fort bien.

ISABELLE.

Z'ensuite vous les ferez passer dans notre grande sale, z'où vous les placerez l'un à côté de l'autre sans distinction, tous le doigt en l'air.

CASSANDRE.

Sans doute.

ISABELLE.

Z'alors j'entrerai dans la sale les yeux bandés, ou sans lumiere, je taterai de tous les doigts, et celui dont l'odeur me plaira le plus sera mon époux.

CASSANDRE.

Oh parbleu l'idée est charmante, ils ne pourront point se plaindre de la préference, ce sera le pur hazard qui en décidera. Je

vais aller leur communiquer ton idée, et les disposer à jouer au doigt mouillé. Certes l'intention de ma fille est adorable.

SCENE II.

ISABELLE *seule.*

Me voilà toute déterminée z'à prendre z'un mari; dans cet état je dois t'en bonne Chrétienne avant implorer la Puissance Céleste. Ah, Mahomet! secondez mes vœux, et accordez-moi z'un époux de qui j'aye sujet d'être contente depuis les pieds jusqu'à la tête : ce n'est point une queue traînante que je desire, j'ai assez de grandeur..... Mais voici ma sœur accompagnée de son Maître à Chanter.

SCENE III.

ISABELLE, COLOMBINE, DIAPAZON.

COLOMBINE *chantant déjà.*

Ma chere sœur que je vous embrasse, c'est donc aujourd'hui que l'on vous marie?

DIAPAZON.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

ISABELLE.

Ma sœur, il faut bien t'obéir z'à mon pere.

DIAPAZON.

Obéissons sans balancer, lorsque le ciel commande.

COLOMBINE.

Pour moi, quand il m'a tourmentée sur ce sujet, j'ai bien sçu lui répondre que ma liberté m'étoit trop chere pour me déterminer à la sacrifier à z'un mari.

DIAPAZON.

J'aimé la liberté, rien ne peut me contraindre à m'engager jusqu'à ce jour.

ISABELLE.

Mais, ma sœur, n'est-il pas notre maître, et ne sommes-nous pas ses enfans ?

DIAPAZON.

Votre père le dit, est-ce assez pour le croire?

ISABELLE.

Eh, Monsieur ! que vos citations sont mal placées, croyez-moi laissez-nous en repos.

DIAPAZON.

Le repos me fait violence,
La seule gloire.....

ISABELLE.

Le sot homme.

COLOMBINE.

Ne prenez pas garde à ce qu'il vous dit. Allez..... poursuivons.

DIAPAZON.

Poursuivons jusqu'au trepas.

ISABELLE.

Monsieur, voulez-vous m'obliger ?

DIAPAZON.

Mon cœur pour vous servir ne voit rien d'impossible.

ISABELLE.

Si vous avez quelque amitié pour moi.

DIAPAZON.

On doit offenser tous les Dieux,
On doit aimer toutes les Belles.

COLOMBINE.

Voilà du galant ma sœur.

ISABELLE.

Quel tourment !

DIAPAZON.

Ah quel tourment !
De garder en aimant,
Un éternel silence.

ISABELLE.

En vérité j'entre en colere.

DIAPAZON.

Non, ce n'est que pour la colere
Que les cœurs malheureux sont faits.

ISABELLE.

Voyons un peu par où tout cela se terminera.

DIAPAZON.

Terminez mes tourmens puissant maître du monde.

ISABELLE.

Ma sœur, voulez-vous bien me faire un plaisir ?

DIAPAZON.

Le seul plaisir nous rend fidèle.

COLOMBINE.

Parlez.

ISABELLE.

Chassons cet impertinent mortel.

DIAPAZON.

Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'éleve,
Il est beau même d'en tomber.

ISABELLE et COLOMBINE
prennent chacune un bâton.

Frappons.

DIAPAZON *sans remuer.*

Frappez, frappez, ne vous laissez jamais,
etc.

COLOMBINE.

Cela commence à devenir réjouissant.

DIAPAZON *sans remuer.*

Que les mortels se réjouissent,
Que les craintes finissent, etc.

ISABELLE.

Je n'y puis plus tenir, fuyons.

DIAPAZON *la suivant.*

Ah dans son désespoir ne l'abandonnons pas.

SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

COMME le Roi sçait que j'adore la charmante z'Isabelle, je n'ai pas t'eu de peine à z'obtenir z'un congé de mon Capitaine, pour partir de mon Regiment déguisé s'en P*** de l'O***; car z'afin que tout le

monde le sçache, ce n'est pas mon habit d'ordinaire, puisque c'est l'uniforme militaire, dont même je le porte sous celui-là seul; j'aurois bien pris celui de C***, z'à cause de ce que vous sçavez, mais le pere de la charmante z'Isabelle qui sçait que je suis t'un.... vous m'entendez bien; se seroit certainement douté de queuque chose, quoique sous toutes sortes de déguisemens on puisse faire..... vous comprenez bien; c'est pourquoi sous celui-ci je veux la sonder pour sçavoir la vérité de tous ses véritables sentimens à mon égard.

SCENE V.

BROQUENTIN, LEANDRE.

BROQUENTIN.

NON je n'ai jamais été plus content puisque Monsieur Cassandre vient de m'accorder sa fille en mariage.

LEANDRE.

Ah sacredié qu'entens-je?

BROQUENTIN.

Monsieur, à vos discours je vois bien que vous êtes P***, c'est pourquoi je vous prie, en payant, de vouloir bien m'épouser.

LEANDRE.

Vous épouser, allez, Monsieur, vous me prenez pour un J***, mais apprenez que je suis P. de l'O***.

BROQUENTIN.

Monsieur, je suis bien fâché de n'avoir pas connue Mademoiselle l'O*** votre fille, certainement je lui aurois donné sans balancer la préference.

LEANDRE.

Allez, mon ami, vous êtes un vieux fou, sçachez que Mademoiselle Isabelle z'est trop espirituelle pour z'épouser z'un original comme vous.

(Il lui donne un coup de poing.)

BROQUENTIN, *lui donnant un coup de canne.*

Vous êtes un impertinent, apprenez que son pere, qui est depuis long-tems mon véritable ami, m'en a donné sa parole.

LEANDRE *continuant de lui donner des coups de poing.*

Z'et moi, je vous donne la mienne qu'elle n'épousera que moi.

BROQUENTIN *continuant de la canne.*

Et moi je vous ferai mourir sous le bâton, plutôt que de vous la céder.

LEANDRE.

Voilà un maraut qui pourroit me manquer de respect, z'il vaut mieux que j'aille chercher mon épée; z'et que je vienne z'ici tuer le pere, la fille, mon rival, et moi-même aussi, z'après j'irai réjoindre le Regiment pour z'éviter les poursuites que l'on pourroit faire contre z'une action si barbare.

SCENE VI.

COLOMBINE *seule.*

Il est vrai que je suis la plus plaisante de toutes les filles, puisqu'en me divertissant je viens de me réjouir du tour que j'ai fait à ma sœur, en l'empêchant de joindre mon pere, et en même tems faire tous mes efforts pour lui enlever t'un amant qui fera son bonheur, et qui me le feroit aussi sans..... mais je l'apperçois; qu'il a l'air agité!

SCENE VII.

LEANDRE, COLOMBINE.

LEANDRE.

C'est z'elle je ne puis t'en douter, puisque je la reconnoît t'à sa chemise blanche, parlons-lui comme il faut. Parbleu, Made-

moiselle, z'il faut que vous soyez t'une grande.....

COLOMBINE.

N'achevez pas, Monsieur, et prenez garde à qui vous parlez.

LEANDRE.

Comment, Mamselle, que je prenne garde z'à qui je parle, après t'avoir triomphé de moi, croyez-vous que je reste court, pour qu'un doigt z'aye la préférence sur z'un homme de ma sorte.

COLOMBINE.

Mais envisagez-moi.

LEANDRE.

Mais quand je vous dévisagerois, Mamselle, je verrois sur votre phisionomie toute la noirceur de votre cœur.

COLOMBINE.

Vous n'y pensez pas, et je suis forcée.....

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Comment forcée! Quel est le téméraire qui z'ose prendre ces libertés là devant moi ? Z'ah ! certainement z'il ne mourra que de ma main.

COLOMBINE.

Quelle extravagance! assurément, mon pauvre Leandre, vous êtes fou.

LEANDRE.

Je suis fou, tu z'oses me traiter z'ainsi cruelle; z'est-ce là la récompense de l'ouvrage que j'ai fait sur toi? Tu me trouvois bien spirituel, lorsque mes vers chantoient tes louanges, z'et ta main devoit z'en être le prix; mais j'ai de quoi me venger de ton inconstance, z'et je vais de ce pas porter mon cœur z'et mes vœux z'à la charmante Colombine, qui est Mamselle votre sœur.

COLOMBINE.

Profitons de son erreur, z'arrêtez Leandre, z'et souffrez que je vous dise que je n'ai jamais aimé que vous, et si les sentimens que vous me faites paroître sont sinceres dans ce moment, je vous donne ma main.

LEANDRE.

Z'ah, quel heureux retour! souffrez que je me jette z'à un genoux, et que j'embrasse mille fois cette main qui fait aujourd'hui par cet avœu tout mon bonheur.

SCENE VIII.

CASSANDRE, LEANDRE, COLOMBINE.

CASSANDRE.

Ah, ah, voici du nouveau ! comment Liandre que j'aurois cru le plus fidele de tous les amans de ma fille z'Isabelle, vous en contez à Colombine !

LEANDRE.

Qu'entens-je !

CASSANDRE.

Et quoi ! Lorsque tous vos rivaux vont s'assembler aujourd'hui pour un concours qu'Isabelle a demandé, vous n'êtes pas des premiers, certainement j'en suis surpris.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, pardon ! je reconnois mon erreur ! j'ai cru que c'étoit la charmante z'Isabelle déguisée en Mamselle sa sœur, c'est pourquoi j'ai même dit quelque chose d'assez désobligeant à Mamselle, dont z'elle étoit si fort attendrie qu'elle m'offroit sa main, mais je cours où l'honneur et l'amour m'appellent.

SCENE IX.

CASSANDRE, COLOMBINE.

CASSANDRE.

COMMENT petite étourdie, vous qui ne vous plaisiez qu'avec des femmes, vous avez l'effronterie de vouloir enlever z'un amant à votre sœur ?

COLOMBINE.

Ah, mon pere ! si vous avez queuque tendresse pour moi, je vous prie de m'accorder Liandre pour époux.

CASSANDRE.

Mais tu n'y penses pas, si tu avois lu l'histoire tu sçaurois que de tous tems les Liandres ont épousé les z'Isabelles, et certainement je ne donnerai jamais un camouflet aux régles.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse !

CASSANDRE.

Mais écoute, puisque tu te sens besoin d'homme, que ne prens-tu Monsieur Broquentin qui a du goût pour toi ?

COLOMBINE.

Mais, mon pere, vous sçavez qu'il pue, et que son premier mariage a été cassé, parce qu'il n'a jamais pû le consommer.

CASSANDRE.

Bon, j'étois bien pis que tout cela quand j'épousai ta mere, crois-moi ne le laisse point z'échapper.

COLOMBINE.

En vérité, mon pere, j'aime autant rester fille que d'être la femme d'un pareil morceau.

CASSANDRE.

Qu'est-ce à dire morceau, ne fais poins tant la petite bouche, je ne suis point la dupe de toutes ces simagrées, et je gagerois que tu voudrois déjà l'avoir dans le ventre.

COLOMBINE.

Je vous jure, mon pere, que vous vous trompez, et que si quelque appetit me tourmente de ce côté-là, il n'y a que Liandre seul qui puisse le satisfaire.

CASSANDRE.

Tasta, ta, ta, Leandre, Leandre, et si ta sœur le choisit, il faudra bien que tu prenne Broquentin ; le voici, prends garde à toi.

SCENE X.

BROQUENTIN, CASSANDRE, COLOMBINE.

BROQUENTIN.

Ah Seigneur Cassandre, vous me voyez furieusement furieux, votre fille vient de vous choisir pour époux.

CASSANDRE.

Moi.

BROQUENTIN.

Non, je veux dire Leandre, moi qui avois résolu de l'épouser.

CASSANDRE.

Comment vous deviez épouser Leandre?

BROQUENTIN.

Oui.... non, je veux dire votre fille, helas, elle m'avoit tant promis qu'elle ne seroit jamais à moi.

CASSANDRE.

Eh bien, elle vous tient parole.

BROQUENTIN.

C'est bien dit, mais je m'en vengerai ; et si Madame votre épouse veut recevoir ma main.

CASSANDRE.

Ma femme? elle est morte.

BROQUENTIN.

N'importe, pourvu que je vous appartienne je suis content : car puisqu'il faut vous le dire, ma passion pour vous est trop forte, pour que je puisse la vaincre.

CASSANDRE.

Entendons-nous donc, Seigneur Broquentin, si vous parliez de ma seconde fille, passe, cela pourroit s'arranger.

BROQUENTIN.

L'épouser en secondes nôces, n'est-ce pas, j'y consens, mais croyez-vous que Leandre meure bien-tôt.

CASSANDRE.

Eh non ! c'est ma fille Colombine dont je vous parle.

BROQUENTIN.

Ah oui cela est clair, elle épouse Leandre, et moi Isabelle; mais je suis fâché de vous voir pour rien dans tout ceci ; et si ma sœur aînée pouvoit vous convenir, je serois charmé de cette double alliance ; qu'en dites-vous, Monsieur Cassandre ?

CASSANDRE.

Oh ma foi il n'y a pas moyen de vous parler raison, et compliment à part je vous crois totalement fou.

COLOMBINE.

Mon pere je suis fille, puisqu'il est fou, permettez-moi de me dédire des pensées que j'avois sur son compte, oui sa situation me touche; et dans ce moment si vous y consentez, je lui donnerai ma main.

BROQUENTIN.

Eh bien oui. Voilà ce que je voulois dire, et maintenant de tous les mortels je suis le plus joyeux.

CASSANDRE.

J'en suis charmé; ah j'entends les tambours et les trompettes qui nous annoncent le choix de ma fille.

SCENE XI.

TOUS LES ACTEURS.

LEANDRE.

MONSIEUR, permettez-moi de me jetter à vos pieds, pour vous supplier d'approuver le choix que Mamselle vient de faire.

CASSANDRE.

De tout mon cœur mon cher Leandre; mais que je sçache de quel parfum vous vous êtes servi pour la décider en votre faveur.

LEANDRE *lui présentant un mouchoir.*

Il est tout simple, Monsieur, flairez.

CASSANDRE.

J'ai quelque idée de cette odeur, mais elle m'est si éloignée, que je ne m'en souviens plus; et vous Monsieur Broquentin.

BROQUENTIN.

Je ne la connois pas.

CASSANDRE.

Et toi Colombine.

COLOMBINE.

Ah mon pere c'est de la fleur de Chataigner.

CASSANDRE.

La fleur de Chataigner, mais cela sent, cela sent.

ISABELLE.

Oui, mon pere, c'est ce qui me détermine à prendre Leandre plutôt qu'un autre, parce que j'espere vous en donner le fruit.

CASSANDRE.

Il est un peu venteux, mais n'importe ; et puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjouir, et vive la fleur de Chataigner ?

CARACATACA

ET

CARACATAQUÉ.

PARADE.

ACTEURS.

LE MAISTRE.
DIVERTISSANT.
SANS QUARTIER.
GILLES.
GILLETTE.
UN MAGICIEN.
M. SUC, Juif.
M. CORNIBUS, Bégue.

CARACATACA

ET

CARACATAQUÉ

PARADE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE MAISTRE, DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER, GILLES.

LE MAISTRE.

APPROCHEZ-vous enfans, il n'est pas aussi naturel qu'ayant gagné le gros lot, je vive comme un gredin, et que je mange mon pain dans ma poche, je viens d'acheter la Principauté de Baslevent, à laquelle est

joint le Marquisat de Feramongul, or je prétens dorénavant que vous ne m'appelliez plus que mon Prince, ou bien, Monseigneur, entendez-vous?

GILLES.

Il ne falloit pas vous mettre en dépense pour ce Marquisat, je vous en aurois fait présent, sans qu'il vous en eût rien coûté.

LE MAISTRE.

Toi, Gilles, et comment donc cela mon ami ?

GILLES.

Et parguienne, fleurez à mon cul, Monsieur, et dans mes chausses, fort à vot' service.

LE MAISTRE.

O l'impertinent, je te dis Feramongul....

GILLES.

Oh, c'est une autre affaire, et Monsieur, avez-vous acheté bien cher cette Principauté et ce Marquisat?

LE MAISTRE.

Pas mal, mon ami, pas mal, la Principauté me coute trois mille neuf cens livres.

GILLES.

Et le Marquisat put, n'est-il pas vrai not' Maître?

LE MAISTRE.

Oh l'insolent, tu ne diras aujourd'hui que des sottises, le marquisat m'a été donné par-dessus le marché; mais je suis bien bon de répondre ainsi à de pareilles sottises. Or ça je veux aller voir cette acquisition, et me fouetter des airs de qualité, comme j'ai acheté aussi tous les domestiques qui sont dans ces terres, je n'en veux point mener la queue d'un, ainsi je vous laisse tous ici, et je vous recommande toute ma maison; toi, Gilles, de mon petit Laquais, je te fais mon portier, te voilà haussé d'un degré; toi, Divertissant, mon grand Laquais, tu seras mon Valet de Chambre; et toi, Sans-Quartier, de mon Valet de Chambre, je veux que tu deviennes mon Intendant. Adieu donc mes enfans, je vais prendre la poste.

DIVERTISSANT.

Mon Prince, peut-on vous demander si vous serez long-tems à faire ce voyage?

SANS-QUARTIER.

Et puis-je sçavoir aussi, Monseigneur, ce que vous me laissez d'argent, pour faire votre intendance?

LE MAISTRE.

Voici un pouvoir pour en aller chercher chez mes débiteurs pendant mon absence,

qui ne durera que quinze jours au plus; pendant tout ce tems je ne veux point que Gilles quitte sa porte un seul moment.

GILLES.

Si cela est ainsi, Monsieur, j'ai une grace à vous demander, c'est que comme vous sçavez que je suis tout nouvellement marié, et que l'amour me trotte encore dans le ventre, comme les souris dans votre grenier, je veux vous prier de trouver bon, que Madame Gillette ma femme, vienne demeurer ici, sans cela ma foi, la porte pourroit bien demeurer ouverte.

LE MAISTRE.

Eh bien mon ami j'y consens.

SANS-QUARTIER *à part.*

Bon, tant mieux, voici bien mon affaire, *(haut)* mon Prince, vous sçavez qu'étant votre Intendant, je dois être le Maître, il est bon que vous le disiez devant Divertissant et Gilles.

LE MAISTRE.

Tu as raison, je leur ordonne de t'obéir dans tout ce que tu jugeras à propos; et te laisse le Maître absolu de leur sort.

DIVERTISSANT.

Et qu'aurai-je à faire moi pendant votre absence?

LE MAISTRE.

Tout ce que t'ordonnera mon nouvel Intendant, pour lequel Gilles, sa femme et toi, vous aurez le même respect que vous avez pour moi.

GILLES.

Oh ! volontiers, ce n'est pas beaucoup dire ; mais, Monsieur, où allez-vous, vous embarquer, à Montmartre ?

LE MAISTRE.

Non, mon ami, le terme d'embarquer est ici mal-à-propos, Montmartre n'est point un port de mer, si tu sçavois la Géographie, tu ne parlerois pas ainsi incivilement, il n'y a que les ânes comme toi qui vont dans ce Pays.

GILLES.

Grand merci, not' Maître.

LE MAISTRE.

Notre Maître, notre Maître ! ne t'ai-je pas dit, imbécille, qu'il falloit à présent m'appeller mon Prince ?

GILLES.

Cela z'est vrai, mais je veux t'être pendu comme une andouille à la cheminée, si je puis jamais me pouvoir accoutumer à ce drôle de nom-là.

LE MAISTRE.

Il le faut pourtant, si-non notre Intendant te l'apprendra à grands coups de bâton.

SANS-QUARTIER.

Ce sera quand il vous plaira, car Gilles a la tête bien dure.

GILLES.

Oh n'en prenez pas la peine, je tâcherai de m'en souvenir. Adieu donc not' Maî.... not' Prince, dis-je, puisque vous partez absolument.

LE MAISTRE.

Adieu mes enfans, je vais prendre la poste, je vais monter à cheval rue des poulies.

GILLES.

Il va monter à cheval sur une poulie; qu'eu chienne de monture, tenez bien la corde au moins, si vous ne voulez vous casser le col.

LE MAISTRE.

Oh l'animal!

DIVERTISSANT.

Monseigneur, peut-on demander à votre Eminence, dans quel Pays sont situées vos terres ?

LE MAISTRE.

Oh par ma foi, voilà qui est en vérité plaisant, il faut que je passe chez mon Notaire pour le sçavoir; sans ta demande je partois comme un sot, sans sçavoir où j'allois, il me semble cependant que c'est en Champagne vers le Chesnepouilleux, je m'imagine l'avoir entendu lire dans le Contrat.

GILLES.

Je crois plutôt que c'est en Brie.

LE MAISTRE.

En Brie ?

GILLES.

Oui, Monseigneur, n'est-ce pas en Brie qu'est Chauxconnin ?

LE MAISTRE.

Oui, mon ami.

GILLES.

Eh bien, Monsieur not' Prince, m'est avis que la Principauté de Baslevent et de Fleure-à-mon-cul, est dans le voisinage.

LE MAISTRE.

Tu feras toujours le mauvais plaisant, mais l'heure se passe, il faut que je parte au plutôt, adieu, ayez bien soin de ma maison.

SCENE II.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER, GILLES.

DIVERTISSANT.

Or ça, Monsieur l'Intendant, pendant l'absence du Prince nous ferez vous faire bonne chere?

SANS-QUARTIER.

Sans doute, mon ami, je veux que tout aille par écuelle, principalement Madame Gillette, venant pour demeurer avec nous; mais comme il est juste de la regaler à son arrivée, cours à la Rotisserie, apporte-nous un cochon de lait, et quatre pintes de bon vin, il faut nous fouetter le sang aujourd'hui, sur tout n'oublie pas d'amener avec toi Madame Gillette.

DIVERTISSANT.

Laissez-moi faire.

GILLES.

Morguenne, Monsieur l'Intendant, vous êtes un brave homme, les honneurs ne vous changent point les mœurs, mais si vous m'en croyez, n'y faites pas tant de façons, tenez du rognon, du boudin, du cervelat,

de l'andouille, cela suffit pour not' Maîtresse, parguienne je ne puis la rassasier de cela, et si j'en suis mieux fourni qu'un autre.

SANS-QUARTIER.

Va, va, mon ami, elle en aura sa suffisance avec moi.

GILLES.

Nous allons avoir cent fois plus de plaisir qu'un galeux qu'on étrille.

SANS-QUARTIER.

Vous êtes bien-heureux, mon ami Gilles, d'avoir une femme si gentille et si sage.

GILLES.

Oh! point du tout, il est vrai qu'elle a les joues rebondies comme les fesses d'un Suisse, et les dents affilées comme les rasoirs d'un Chaudronnier; mais Monsieur l'Intendant, belle ou non, je l'aime voyez-vous.

SANS-QUARTIER.

Je le crois bien, et moi aussi.

GILLES.

Comment, et vous aussi, cela ne m'accommode point.

SANS-QUARTIER.

Tu ne me comprends pas, on aime ce qui est aimable, voilà ce que je veux dire.

GILLES.

Oh pour cela passe, vous m'aviez déjà donné martel en tête.

SANS-QUARTIER.

Comment nigaud, tu serois assez sot pour être jaloux ?

GILLES.

Non pas tout-à-fait, mais je ne voudrois pas que l'on grouinât ma femme, cela les accoutume à mal faire voyez-vous, et j'ai oui dire à ma grand'mère, qui par révérence, s'appelloit Madame Gratte-cul, que les huîtres trop maniées s'ouvroient d'elles-mêmes.

SANS-QUARTIER.

Madame Gratte-cul avoit raison, elle sçavoit la manigance; mais mon ami l'on a beau garder sa femme, quand elle le veut l'on est bien-tôt cocu.

GILLES.

Cela est vrai, mais ma femme ne le veut pas voyez-vous; je sens bien qu'il n'y a trou qui ne veuille sa cheville, lardoire son lardon, et guaine qui ne souhaite son couteau ; mais je n'entends pas que ma femme qui a de tout cela, le prête jamais à personne.

SANS-QUARTIER.

Eh mon ami, pourquoi te fâches-tu, te

voilà plus rouge de colère que les fesses l'un postillon; mais voici qui t'appaisera.

GILLES.

Morguenne vous avez raison, je suis tout ors de moi quand je vois ma pauvre Gillette.

SCENE III.

SANS-QUARTIER, GILLES, GILLETTE.

GILLETTE.

Eh bon jour mon gros trouillard, Monsieur Divertissant qui vient de passer par cheux ous, m'a dit que j'allois demeurer ici avec oi, comme cela me feroit bien plaisir; mais e crains que ce ne soit un godan qu'il me aille-là; dis-moi un peu la vérité.

GILLES.

Parguenne, Gillette, cela est pourtant bien rai, not'maître, comme un champignon est levenu en une nuit Prince de Baslevent, insi que Marquis de Fleure à-mon-cul, lame on ne l'appelle plus à présent que Monseigneur.

GILLETTE.

Bon, qu'eu chien de conte d'Arobert, mon oncle!

SANS-QUARTIER.

Ce n'est point un conte ni z'un Baron, belle Gillette, c'est une histoire qui est véritablement remarquable.

GILLETTE.

Vous vous gaussez de nous, Monsieur Sans-Quartier.

GILLES.

Non parguienne, ce ne sont point des mocques, Gillette, Monsieur Sans-Quartier, n'est-il pas devenu Intendant de not' Maître, et Divertissant n'est-il pas à présent Valet de Chambre, et moi ne suis-je pas son portier ?

GILLETTE.

Son portier, qu'est-ce à dire, quoi tu resterois toujours à la porte, tu n'entrerois jamais dedans, oh cela ne ne m'accommoderoit pas du tout, entends-tu ?

GILLES.

Et nenni dea, Gillette, je ne suis pas si sot de me laisser ainsi morfondre à l'air, je ne voudrais pas être Portier du Roi, à celle condition d'être toujours dehors, c'est en dedans que je serai avec toi.

GILLETTE.

Oh, passe pour cela.

SANS-QUARTIER.

Oui, oui, Gillette, vous serez très-contente en ce point; et comme Intendant j'aurai soin de votre loge, elle sera bien couverte, Mamselle Gillette.

GILLETTE.

Ça me fera bien plaisir, Monsieur l'Intendant.

GILLES.

Et pour ce qui est en cas de ça, c'est mon affaire, M. Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Je l'entends bien aussi; mais comme il y a de petites douceurs que tu n'es pas en état de donner à ta femme, je me charge d'y pourvoir.

GILLES.

Oh non pas, s'il vous plaît, par la tetiguenne quel pourvoyeux, il n'y a qu'à ma foi lui donner des draps blancs, il chiera bien-tôt dedans.

GILLETTE.

Ah, fi donc mon cher Gilles, il y trop de grossiéreté dans toutes vos expressions, Monsieur l'Intendant n'est point de ces vilaines gens qui tondroient sur un œuf, et mordroient sur un étron. Puisqu'il veut

z'être si libéral, laissez-le faire, tu sçais qu'il manque toujours quelque chose à z'une femme, et on ne doit pas t'être fâché quand un galant homme vous le présente.

GILLES.

Oh morguenne, je n'entends pas que tu l'y prennes rien du tout, entends-tu, Gillette.

GILLETTE.

Mais s'il me le met dans la main, ce ne sera pas moi qui le prendrai.

GILLES.

Je ne veux pas qu'il te le mette, ouais qu'est-ce donc que cela veut dire?

SANS-QUARTIER.

Mais mon ami Gilles vous vous fâchez sans raison, par exemple supposons que Madame Gillette laisse tomber son manchon, je le lui ramasse et le lui mets dans la main poliment.

GILLES.

Oh pour le manchon gnia point de mal.

SANS-QUARTIER.

Son évantail lui échappe, je lui retiens, et je lui présente.

GILLES.

Si ce n'est que cela, c'est une autre paire de manches.

SANS-QUARTIER.

Pour moi je n'y entends point d'autre finesse, (*bas*) voilà un benêt qu'il faut que j'éloigne d'ici. Or ça, mon ami Gilles, va un peu voir à la cuisine si Divertissant est de retour, et ensuite tu descendras à la cave chercher de l'huile pour la salade.

GILLES.

Oh très-volontiers, j'obéis aisément quand il s'agit de la gueule, et Gillette ne viendra-t-elle pas avec moi?

SANS QUARTIER.

Elle va te suivre, j'ai seulement deux mots à lui dire pour la propreté de la maison.

GILLES.

Eh bien je m'en vais toujours devant. (*à part*) Queu niais, ce drole d'Intendant a bien la mine d'un filou, qui voudroit crocheter la serrure de notre mènagere, je vais avoir l'œil, et je me cacherai ici près, pour examiner à quoi cela aboutira.

SCENE IV.

SANS-QUARTIER, GILLETTE.

SANS-QUARTIER.

Les momens sont chers, or ça ma chere Gillette, sçavez-vous que je ressemble comme deux gouttes d'eau, à la personne qui vous aime le mieux.

GILLETTE.

Oh que nenni, vous ne ressemblez en rien à Gilles.

SANS-QUARTIER.

J'en serois bien fâché, c'est une bête qui ne sçait point ce que vous valez.

GILLETTE.

Eh, Monsieur, cela peut fort bien être.

SANS-QUARTIER.

Je gage que ce nigault là ne vous a jamais dit que vous étiez charmante.

GILLETTE.

Eh mon Dieu non, Monsieur Sans-Quartier, il auroit eu bien tort de m'appeler ainsi, il n'y a que les Magiciennes qui fai-

sions des charmes, il m'a seulement dit quand nous faisions l'amour qu'il me trouvoit assez drôlette.

SANS-QUARTIER.

Assez drôlette, assez drôlette, c'étoit un insolent de vous parler t'ainsi, si je m'étois alors trouvé auprès de vous, je lui aurois donné des coups de bâton.

GILLETTE.

Oh, Monsieur, assurément vous avez trop de bonté.

SANS-QUARTIER.

Assez drôlette, voilà, je vous l'avoue, un plaisant faquin, oui Gillette, vous êtes à mes yeux toute adorable, et vantez-vous-en je n'oublierai jamais la mémoire de vos perfections.

GILLETTE.

Dame, Monsieur, je vous jure que je n'entends rien à tout ce bieau parler-là.

SANS-QUARTIER.

Comment faut-il donc que je m'explique avec vous. Eh bien Gillette, cela veut dire, que vous pouvez disposer de moi comme des choux de votre jardin.

GILLETTE.

Ah ! je commence à vous entendre ; mais, Monsieur l'Intendant, tenez gnia rien à faire, Gilles m'a dit qu'il falloit bien avoir attention à conserver son honneur.

SANS-QUARTIER.

Il a raison, c'est aussi ce que je veux faire à votre endroit; mais, par exemple, comment conserve-t-on de l'eau de la Reine d'Hongrie, n'est-ce pas en bouchant exactement la bouteille.

GILLETTE.

Oui, vraiment, et je ne m'étonne plus qu'à tout moment il me reproche que je suis éventée, parguienne c'est sa faute, que ne bouche-t-il bien la bouteille de Congrie.

SANS-QUARTIER.

Puisqu'il n'y entend rien, j'y veux remédier.

GILLETTE.

Que je vous serai obligée.

SANS-QUARTIER.

Venez donc avec moi dedans ma chambre.

GILLETTE.

Oh, Monsieur, doucement s'il vous plaît, je ne veux point m'enfermer ainsi dans l'extérieur de votre appartement.

SANS-QUARTIER *la tiraillant.*

Allons donc vous faites l'enfant.

GILLETTE.

Oh non, non, je vois bien à présent où vous en voulez venir.

SANS-QUARTIER.

Je vois bien qu'il faut vous faire un peu de violence. *(il veut la faire entrer de force)* Dame à la fin je vous enleverai.

GILLETTE.

Oui da, oh que nenni, je m'en vais crier tout comme un Dragon. Gilles, Gilles.....

SCENE V.

SANS-QUARTIER, GILLETTE, GILLES.

GILLES.

QUEST-CE donc qui gnia, ah Monsieur Lestafier de la Samaritaine, vous voulez donc escalader l'honneur de ma femme ; ah parguenne je vous apprendrai à vous jouer ainsi à moi.... *(il le rosse.)*

SANS-QUARTIER.

Au secours, au secours, ah le coquin,

traiter ainsi un Intendant, je te ferai pendre sur le champ misérable.

GILLES.

Oui, oui, je t'en répond, ah, ah parguenne, ce n'est point pour toi que le four chauffe.

GILLETTE.

M'est avis pourtant que la pâte étoit bien levée.

GILLES.

Oh tétiguenne je m'en gausse ; mais Gillette, allons manger le cochon de lait avec Divertissant, je pense que mon Jérôme a fait perdre tout l'appetit à notre Intendant.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

LE MAGICIEN, GILLES.

LE MAGICIEN.

Je suis le grand Robillardus Carbazus, *hic aut hac Grossus*, ce fameux Magicien, protecteur de l'innocence opprimée; je quitte exprès le Congo où j'ai voulu assister au coucher de la Princesse Mansmoubansa, pour secourir Gilles, qu'un coquin d'Intendant veut faire pendre pour quelques coups

de bâton qu'il a reçus, et qu'il méritoit bien; voici le pauvre diable bien effrayé..... *(Lazis de frayeur.)*

GILLES.

Ah, Monsieur le Boureau, puisqu'il en faut passer par-là, ne me faites point languir, graissez la corde avec du savon.

LE MAGICIEN.

Que veux-tu dire mon ami ?

GILLES.

Que l'on voit bien à votre phisionomie qui vous êtes, et que vous portez le deuil de tous ceux que vous avez branchés.

LE MAGICIEN.

Tu t'égares, mon enfant, tu me prens pour un autre ; loin d'être celui que tu penses, je suis un Magicien qui vient pour te tirer des pattes de ce fripon de Sans-Quartier, et pour te venger de lui ; il a voulu te faire pendre, n'est-il pas vrai ?

GILLES.

Hélas oui ! et j'en suis encore tout pâle.

LE MAGICIEN.

Eh bien, ce sera lui qui prendra ta place aujourd'hui.

GILLES.

Allons doucement, s'il vous plaît, si c'est celle qu'il me destinoit à la potence, à la bonne heure.

LE MAGICIEN.

Je l'entends ainsi.

GILLES.

Ah! je craignois que ce fut ma place auprès de Gillette.

LE MAGICIEN.

Nullement mon ami.

GILLES.

Dame, voyez-vous Monsieur le marsouin.

LE MAGICIEN.

Dis donc le Magicien!

GILLES.

Eh bien, Monsieur le Magicien, vous ne sçauriez vous imaginer combien Gillette m'aime, si vous aviez vû comme elle pleuroit quand elle a vû qu'on m'alloit pendre, cela vous auroit fendu le cœur, elle m'a embrassé plus de dix fois; ah, mon cher Gilles! me disoit-elle, quoi faut-il donc que tu me quittes pour toujours? Quel congé! quel triste congé! quel grand congé!

LE MAGICIEN.

Ah! je le crois bien sans en jurer; eh bien mon enfant, avec deux mots et cette bague, tu vas jouir d'un plaisir parfait, en étrillant l'Intendant comme il le mérite, tu connoîtras toute la vertu de ta femme.

GILLES.

Cela seroit bien drôle, oui, voyons un peu ces deux mots.

LE MAGICIEN.

Les voici; Caracataca.

GILLES.

Miséricorde, je ne pourrai jamais dire Caracataca.

LE MAGICIEN.

Fort bien, regarde-toi à présent dans ce miroir.

GILLES.

Parguenne je n'y verrai pas la figure d'un sot.

LE MAGICIEN.

Regardes, regardes.

GILLES.

Ah, not' maître! mais où diable s'est-il donc fourré?

LE MAGICIEN.

Qui ?

GILLES.

Monsieur le Prince de Bas-le-vent, Marquis de Fleur-à-mon-cul.

LE MAGICIEN.

Que veux-tu dire ?

GILLES.

Je viens de le voir tout-à-l'heure.

LE MAGICIEN.

Où ?

GILLES.

Là, là, à travers ce miroir.

LE MAGICIEN.

Quel conte !

GILLES.

Parguienne je n'ai pas la vûe trouble, regardez vous-même.

LE MAGICIEN.

Jouis de ton étonnement, sans y penser tu as prononcé Caracataca et dans le moment tu as pris la figure de ton maître, voilà assurément tout le secret.

GILLES.

Effectivement, en effet parguienne je lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

LE MAGICIEN.

Il n'y a personne qui n'y soit trompé; mais ce n'est pas tout, au lieu de Caracataca, en disant Caracataqué tu reviendras ce que tu es ordinairement, c'est-à-dire que tu reprendras la figure de Gilles.

GILLES.

Houlas ! Sera-t-il possible que je le pourrai ? Comment avez-vous donc dit ?

LE MAGICIEN.

Caracataqué.

GILLES.

Carabata...

LE MAGICIEN.

Non Caracataqué.

GILLES.

Caracabaqué.

LE MAGICIEN.

Eh non, Caracataqué.

GILLES.

Ah j'y suis, Barbaca...

LE MAGICIEN.

Non, non, non, de par tous les diables non, prononcez en même tems que moi, Caracataqué, Cara.....

GILLES.

Cara.

LE MAGICIEN.

Cara.

GILLES.

Cataraca.

LE MAGICIEN.

Tout au contraire, Caracata.

GILLES.

Ah oui, oui, Caracata.

LE MAGICIEN.

Caracataqué.

GILLES.

Caracataqué.

LE MAGICIEN.

Fort bien, Caracataqué. Regardes-toi à présent dans le miroir.

GILLES.

Ma foi cela est merveilleux, effectivement je me reconnois à présent.

LE MAGICIEN.

Ah ça, au lieu de Caracataqué dis, et prononces avec moi Caracataca.

GILLES.

Oh ! celui-là sera bien plus difficile.

LE MAGICIEN.

Eh non, c'est la même chose, au lieu de qué il faut dire ca, Caracataca, Caracataca.

GILLES *se regardant au miroir.*

Caracataca..... oui, je suis à présent not' maître tout craché.

LE MAGICIEN.

Fort bien.

GILLES.

De grace, Monsieur, mettez-moi bien ces deux mots dans la tête, et laissez-moi, je vous prie, ce miroir, afin que je voie si je ne me trompe pas.

LE MAGICIEN.

Volontiers, Caracataqué, Caracataqué.

GILLES, *après quelques laz̄is.*

Caracataca, Caracataqué; oh parguienne, ce n'est pas sans peine que j'en suis venu à bout; Caracataca, (*Il se regarde.*) fort bien; Caracataqué, à merveille : eh, dites-moi s'il

vous plaît, cela durera-t-il autant que je le voudrai ?

LE MAGICIEN.

Non, mon ami, tu ne jouiras du pouvoir de la métamorphose qu'aujourd'hui seulement.

GILLES.

Qu'est-ce que la morchose ? Oh je veux tout sçavoir.

LE MAGICIEN.

Je t'ai dit métamorphose, c'est-à-dire le pouvoir de changer de figure, tu pourras le faire pendant tout le jour, et le soir tu me remettras ma bague et le miroir, duquel tu ne connois point encore toute la vertu.

GILLES.

Et quelle vertu a-t-il donc ?

LE MAGICIEN.

Premierement il fait connoître, à n'en point douter, la sagesse d'une fille..... si elle n'a point fait faux-bons à son honneur, elle s'y voit la bouche si petite, si petite.

GILLES.

Attendez un peu, Monsieur le Magicien, qu'est-ce que cela veut dire, faire faux, faux-bons à son honneur ?

LE MAGICIEN.

Cela signifie, si elle n'a pas laissé aller le chat au fromage.

GILLES.

Laisser aller le chat au fromage, je n'entends pas cela.

LE MAGICIEN.

Comment veux-tu donc que je m'explique autrement ?

GILLES.

Comme il vous plaira ; mais je ne croirai jamais qu'une fille en soit moins sage, pour avoir laissé manger son fromage par un chat.

LE MAGICIEN.

Ne vois-tu pas, mon ami, que c'est une allégorie, c'est-à-dire une façon de parler allégorique, qui fait entendre qu'une fille s'est laissée approcher de trop près par un garçon, et qu'il s'est passé entr'eux certaines choses, certaines privautés..... Tu commences à m'entendre je gage.

GILLES.

Oui, je comprens l'amphigourie ; ah parguienne, il y a bien des filles qui se creveroient de ce fromage là, si elles ne craignoient trop la pressure.

LE MAGICIEN.

T'y voilà justement, pour revenir donc à mon miroir, je t'ai dit sa vertu pour les filles véritablement sages.

GILLES.

Oui je m'en souviens, elles l'ont si petit, si petit.

LE MAGICIEN.

Je t'ai dit, mon ami, qu'elles s'y voyent la bouche entierement petite, mais au contraire si elles se sont dérangées de leur devoir.

GILLES.

Oh je comprens cela, alors elles sont fendues jusqu'aux oreilles?

LE MAGICIEN.

Justement.

GILLES.

Monsieur, pourrai-je faire regarder Gillette dans le miroir?

LE MAGICIEN.

Cela ne t'avanceroit de rien, car Gillette est ta femme, et ce miroir n'est que pour les filles, cela aurait été bon avant ton mariage.

GILLES.

Oh! vous avez raison, que je suis fâché de ne l'avoir pas eu dans ce tems-là.

LE MAGICIEN.

Est-il vrai que tu n'aurois point été content?

GILLES.

Pardonnez-moi, mais.....

LE MAGICIEN.

Mon ami, il y a des choses sur lesquelles il ne convient pas de pousser trop loin la curiosité, tiens-toi à tes premieres idées.

GILLES.

Ma foi vous avez raison; mais, Monsieur, ne m'avez-vous pas dit que ce miroir avoit encore une autre vertu?

LE MAGICIEN.

Cela est vrai. Voilà de quoi il s'agit, en mettant le miroir du haut en bas, si un homme qui s'y regarde est un cocu, il s'apperçoît au front une grande mouche en forme de croissant.

GILLES.

Sérieusement?

LE MAGICIEN.

Très-sérieusement.

GILLES.

Je veux parbleu en juger par moi-même; mais non, si j'appercevois la mouche, je ferois tapage à la maison, je battrois Gillette,

ma foi j'aime beaucoup mieux rester dans l'ignorance.

LE MAGICIEN.

C'est fort bien penser, divertis-toi seulement aux dépens des autres.

GILLES.

Je n'y manquerai pas; mais à propos, Monsieur, dites-moi un peu votre nom ?

LE MAGICIEN.

Mon ami, l'on m'appelle ordinairement Robillardus, Carbassus, *hic aut hac Grossus.*

GILLES.

C'est bien pis que Caracataca. Je ne pourrai jamais, Monsieur, retenir votre nom.

LE MAGICIEN.

Tu n'en as pas besoin, dans deux heures je reviendrai prendre mon miroir et ma bague.

GILLES.

Ne pourriez-vous pas me laisser tout cela jusqu'à demain matin seulement ?

LE MAGICIEN.

Non. Avant que huit heures sonnent, il faut que je monte sur le cheval de Pacolet, pour me trouver en Turquie au coucher du Grand Seigneur qui m'attend.

GILLES.

Pourquoi faire ?

LE MAGICIEN.

Pour éplucher les puces des Sultannes, c'est-là ma charge.

GILLES.

Pardi voilà un drôle d'emploi d'éplucher les Sultannes; eh ne pourrai-je point vous aider ?

LE MAGICIEN.

Je te dis chercher les puces des Sultannes.

GILLES.

C'est à peu près la même chose, et parguenne prenez-moi pour votre second.

LE MAGICIEN.

Je le veux bien, je te ferai même recevoir en survivance de garçon éplucheur, mais il faudra prendre le bénéfice avec les charges.

GILLES.

Et quelles sont les charges ?

LE MAGICIEN.

S'il laisse échapper une puce, on lui donne aussi-tôt trois cens coups de pieds dans le ventre, cinq cens croquignolles, et soixante

coups de bâton sur la plante des pieds; tu vois qu'il ne faut pas avoir les mains gourdes, ni la vue courte.

GILLES.

Malpeste.

LE MAGICIEN.

Il est vrai qu'on te donnera d'abord à éplucher des vieilles décrépites, dont la moins âgée aura bien quatre-vingts ans, celles-là sont moins frétillantes sous la main d'un beau garçon comme toi, mais après trente ou quarante ans de travail, on te mettra en exercice auprès des jeunes.

GILLES.

Monsieur, je renonce dès à présent à la survivance.

LE MAGICIEN.

Tu fais fort bien mon garçon; or ça ressouviens-toi bien de Caracataca et de Caracataqué.

GILLES.

Allez, laissez-moi faire.

LE MAGICIEN.

Lorsque ta vengeance sera complette, si je ne reviens point assez tôt, tu n'auras qu à me

rapporter mon miroir et ma bague, rue du Loup-Garrou, à l'enseigne du Pet, et si tu ne te ressouviens point de mon nom, tu n'auras qu'à demander le *Signor Mago*.

GILLES.

Qui est ce Magot?

LE MAGICIEN.

Moi, mon ami.

GILLES.

Fi donc, après les obligations que je vous aurai, j'irai moi vous appeler Magot.

LE MAGICIEN.

Tu me fais rire, apprens que, *il Signor Mago* en Italien, veut dire en François, Monsieur le Magicien.

GILLES.

Oh si cela est, vous êtes un vrai Magot, c'est-à-dire un très grand Magicien.

LE MAGICIEN.

Adieu, Caracataca, Caracataqué.

GILLES.

Oui, oui, je m'en ressouviens fort bien, à merveille, Caracataca, Caracataqué. Parbleu cela est plaisant, oui : mais je veux rentrer

dans la maison et me cacher, jusqu'à ce que je puisse trouver, comme je le souhaite, l'occasion de me venger.

SCENE II.

GILLETTE *seule.*

Je suis bien malheureuse, ce fripon de Divertissant dit que mon pauvre Gilles s'est sauvé des mains de ceux qui feignoient de l'emmener pendre; je n'en crois rien, stapendant je vais de côté et d'autre pour apprendre de ses nouvelles, et je ne trouve personne qui m'en puisse donner; bon voilà une personne qui vient à propos et qui m'en donnera peut-être.

SCENE III.

GILLETTE, M. SUC, *Juif.*

GILLETTE.

Mon cher Monsieur, ne sçavez-vous point ce q u'est devenu mon mari?

M. SUC.

Non.

GILLETTE.

On vouloit le pendre.

M. SUC.

Oui.

GILLETTE.

Parce qu'il a rossé d'importance un drôle qui vouloit me caresser à sa barbe.

M. SUC.

Oh, oh !

GILLETTE.

Mais on m'assure qu'il est sauvé.

M. SUC.

Soit.

GILLETTE.

Il faut que cet homme-là ne soit pas fils d'une femme pour parler si bref : Monsieur de quel nation êtes-vous s'il vous plaît ?

M. SUC.

Juif.

GILLETTE.

On vous a donc coupé ?....

M. SUC.

Chut.

GILLETTE.

Pardi voilà un drôle de corps, mais apparemment vous en avez encore.

M. SUC, *en se donnant un coup de la main gauche sur le bras droit, entre la main et le coude, leve en même tems la main.*

Tant !

GILLETTE.

Comment vous appelle-t-on ?

M. SUC.

Suc.

GILLETTE.

Vous êtes apparemment marié ?

M. SUC.

Point.

GILLETTE.

Cherchez-vous quelqu'un ici ?

M. SUC.

Vous.

GILLETTE.

C'est un espèce de fou, il faut que je m'en réjouisse quelques momens. Vous êtes donc amoureux de moi ?

M. SUC *portant la main sur le sein de Gillette.*

Fort.

GILLETTE.

Que cherchez-vous là ?

M. SUC.

Sein.

GILLETTE.

Malpeste quel égrillard, et comment le trouvez-vous ?

M. SUC.

Mol.

GILLETTE.

Vous êtes t'un insolent, on ne dit pas une pareille sotise en face, je vous soutiens moi qu'il est.....

M. SUC.

Dur ?

GILLETTE.

Oui assurément il est dur, et je m'en vante.

M. SUC.

Zeste.

GILLETTE.

Oh finissez, si vous me chiffonnez davantage, je vous appliquerai un soufflet.

M. SUC.

Bon.

GILLETTE.

Je le ferai comme je le dis.

M. SUC.

Crac.

GILLETTE *en lui donnant un soufflet.*

Comment le trouvez-vous ?

M. SUC.

Su..... (*Il veut encore la caresser.*)

GILLETTE.

Je crierai.

M. SUC.

Paix.

GILLETTE.

Oh ç'en est trop, à moi quelqu'un.

M. SUC.

Foin.

GILLETTE.

Sauvons-nous des mains de ce drôle-ci..... (*Elle se sauve et elle est poursuivie par M. Suc.*)

SCENE IV.

GILLES *seul.*

Ce fripon de Sans-Quartier n'est point à la maison, non plus que Divertissant, je ne sçais ce qu'est devenue Gillette, ça me chiffonne l'esprit, j'ai été tenté cinq ou six fois de me regarder dans ce miroir de la façon que le Magicien me l'a dit; mais je n'ai jamais osé le faire de peur de la mouche. Ah, ah, j'apperçois mon voisin, il est bien en colère, à qui diable en a-t-il donc?

SCENE V.

GILLES, M. CORNIBUS.

M. CORNIBUS.

Co... co... co... comment, des vi... vi... vi... vilains fri... fri... fri... fripons, qui. . qui... qui... vouloient four... four... fourber ma... ma... ma femme.

GILLES.

Diantre j'ai cru qu'il s'agissoit d'autre chose, Monsieur Cornibus avec son bégayement, est sujet à dire bien des impertinences.

M. CORNIBUS.

Je pu... pu... pu... pu...

GILLES.

On le sçait bien.

M. CORNIBUS.

Non... non... non, je... je... je dis que je pu... pu... punirai ces fi... fi... fi... filoux-là.

GILLES.

Et comment les punirez-vous ?

M. CORNIBUS.

Ah, ah, j'ai... j'ai... j'ai... fait caca... caca... ca... ca...

GILLES.

Oh ! le vilain.

M. CORNIBUS.

J'ai fait caca... caca... caca...

GILLES.

J'entends, vous avez fait caca à la porte de ces drôles-là.

M. CORNIBUS.

Non... non... non, j'ai... j'ai... j'ai ca... ca... caché des gens pou... pou... pou... pour les su... su... surprendre.

GILLES.

Mais connoissez-vous, Monsieur, ces personnes-là.

M. CORNIBUS.

J'en... j'en... j'en connois une fille qui... qui... qui... qui étoit du nombre de ces fri... fri... fri... fripons-là?

GILLES.

C'est queuque chose.

M. CORNIBUS.

Si je la... la... la... l'attrape, je la fou... fou... fou... fourerai en pri... pri... pri... prison!

GILLES.

Ce sera fort bien fait à vous, et je vous le conseille très fort.

M. CORNIBUS.

La co... co... co... coquine, me... me... me disoit, voyez... voyez mon... mon com... com... compere, j'ai du com... com... com... comptant.

GILLES.

Il n'y avoit rien à dire à cela.

M. CORNIBUS.

Moi... moi... moi qui suis tout vi... vi... vi... vigilant, j'ai vû... vû... vû... vû... vû de ces drôles-là, qui... qui... qui mettoit la main au con... con... con... comptoir de ma... ma... ma fem... fem... femme.

GILLES.

Mais à la fin ils ne lui ont rien pris.

M. CORNIBUS.

Le cu... cu... cu... cureur de puits de chez nous, est ve... ve... ve... venu ma... ma... mal-à-propos, en ce... ce... cette occasion, sans ce cu... cu... cureur de puits, qui... qui... qui est voisin de Con... Con... Conflans, où j'ai... j'ai... j'ai ma maison, j'au... j'au... j'aurois au moins chi .. chi... chi... chiffonné la drô... drô... drôlesse qui... qui .. qui... qui étoit avec ces vi... vi... vi... vilains gueux-là.

GILLES.

Mais pourquoi vous tant échauffer la bile, puisqu'ils n'ont rien pris à votre femme, et qu'avez-vous donc tant à vous plaindre?

M. CORNIBUS.

Il est vrai, mais... mais.

GILLES *à part.*

Il faut que je fasse un peu l'épreuve du miroir. (*haut*) Tenez regardez-vous dans cette glace, vous verrez que vous êtes tout en feu. (*à part*) Je connoîtrai bien-tôt s'il est de la grande Confrairie.

M. CORNIBUS.

Oui... oui... oui, je suis rou... rou... rouge co... co... co... comme un cor... cor... cornillard (*il se frotte le front.*) mais... mais... mais à quoi s'a... s'a... s'a... s'amuse ma... ma... ma pe .. pe... pe... petite femme de me... me... me... me planter... ter... des mou... mouches sur le vi... vi... vi... vi... visage.

GILLES.

Oh! ma foi le pauvre diable en tient, (*à part.*) il porte sa main au front (*haut.*) que diantre faites-vous?

M. CORNIBUS.

Je... je... je veux m'ô... m'ô... m'ôter ce... ce... ce... ce... que ma... ma... ma femme m'a... m'a... m'a mis sur... su... su... su... sur le front.

GILLES.

Cela ne sera point aisé, je crains bien plutôt que ce ne soit votre apprentif qui vous ait ainsi enjolivé le front.

M. CORNIBUS.

Qu'est... qu'est... qu'est-ce à dire, je n'en... n'en... n'entends pas raillerie, au moins j'en... j'en... j'en... j'en souffre de... de... de vous un peu trop, vous... vous... vous êtes un plat bou... bou... bou... bouffon, Monsieur, entendez-vous.

GILLES *le contrefaisant.*

Et vous... vous... vous êtes un co... co... co... co... cocu fieffé.

M. CORNIBUS.

Tu... tu... tu te... te... te mo... mo... moque donc de... de... de moi vi... vi... vi... vilain fa... fa... fa... Farinier, je te... te... te fou... fou... fou... foulerai aux pieds.

GILLES.

Toi : oh porguenne viens y voir.

M. CORNIBUS.

Je... je... je... le... le... veux... veux... bien.

GILLES.

Et moi aussi.

Ils se battent en finissant le deuxième Acte.

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE.

GILLES *seul.*

PAR-là mordombille, il faut avouer que le Magicien est un bien habile homme, son miroir m'a bien réjoui avec M. Cornibus mon voisin, je me doutois bien que sa femme lui faisoit avaler le goujon ; et j'en ai été convaincu. Mais j'apperçois, si je ne me trompe, Gillette, vîte prenons la figure de mon maître, Caracataca.

SCENE II.

GILLES, GILLETTE.

GILLETTE.

IL faut avouer que je joue bien de malheur, de ne trouver personne qui puisse me donner des nouvelles de mon pauvre Gilles ; mais que vois-je, not' Maître déja de retour.

GILLES *faisant l'important.*

Bon jour, Gillette, qu'as-tu, vous êtes triste, ma mie.

GILLETTE.

Oh! mon bon Monsieur, j'en ai bien le sujet, mon pauvre Gilles n'est plus de ce monde, ce scélérat de Sans-Quartier l'a fait pendre, sauf son recours contre qui il avisera bon être.

GILLES.

Ça n'est pas possible, à propos de quoi cela seroit-il arrivé ?

GILLETTE.

Ça n'est que trop vrai, il a voulu, sauf votre respect, me faire l'amour, dame il engainoit son compliment, de maniere que si Gilles n'étoit venu, voyez-vous, Monsieur... reverence parler j'étois une femme..... perdue d'honneur... mon mari s'est fâché, Sans-Quartier s'est mis en colere, Gilles l'a rossé avec un Jérôme de bonne mesure, il ne l'a pas trouvé bon, il l'a fait arrêter, l'a fait pendre, et je suis à présent sans mari, hi, hi, hi.

(Elle pleure.)

GILLES *affectant un air grave.*

Je vous plains, Gillette, mais je vous ferai bonne justice de mon coquin d'Intendant, je le ferai pendre à son tour.

GILLETTE.

Grand merci, Monsieur, mais cela ne me rendra point mon pauvre Gilles, et je vous avouerai bien naturellement, que depuis que j'ai goûté du mariage, je ne puis plus me passer de mari.

GILLES.

Oh, oh, et bien je veux vous en servir.

GILLETTE.

Oh! Monsieur, vous vous gaussez des pauvres gens, à moi n'appartient pas tant d'honneur, et puis on n'oublie pas ainsi un pauvre cher homme comme une chemise sale, hi, hi, hi.

GILLES *en ce moment passe de l'autre côté, prononce caracataqué, embrasse Gillette, repasse promptement à sa place, en disant caracataca.*

Ah, ah, je me meurs, Monsieur not'Maître, ah, ah, Gilles, Gilles, qui vient de m'embrasser.

GILLES.

Quel conte, mais il n'est donc point mort.

GILLETTE.

Ah! pardonnez-moi, Monsieur, il faut qu'il le soit.

GILLES.

Pourquoi cela ?

GILLETTE.

Il ne m'a dit mot, et de plus c'est qu'il puoit comme un Bouc.

GILLES *à part.*

C'est que j'ai fait une grosse vesse. *(haut.)* Allez, mignonne, rassurez-vous, vous avez la berlue, regardez-moi bien, quelle comparaison de Gilles avec moi; votre mari à tout prendre n'étoit qu'un butor.

GILLETTE.

Il est vrai qu'il n'avoit pas grand esprit, mais il alloit bien droit en bésogne.

GILLES.

C'étoit un yvrogne fieffé.

GILLETTE.

D'accord, il aimoit un peu le vin et l'eau-de-vie; mais quoiqu'il but comme un pourceau, il s'enyvroit sobrement.

GILLES.

Il vous battoit aussi quelquefois.

GILLETTE.

Il faut convenir que cela lui est arrivé cinq

ou six jours après notre mariage; mais il n'avoit pas tout-à-fait-tort, c'est le diable qui se mêlit de ça.

GILLES *effrayé.*

Le diable.

GILLETTE.

Oui, Monsieur not' Maître, je révois que j'étois sur le grand chemin de Saint Denis, et que le diable, sauf votre respect, me montroit un thrésor, je ne sçavois comment reconnoître cet endroit, et parguenne parole ne pue point, ce malin diable ne me disoit-il pas, te vla bien embarrassée, chie là, personne n'y touchera, et tu retrouveras aisément la place, vous sentez bien not' Maître, que j'eus de la peine à prendre la résolution de m'y résoudre, se mettre là le cul en l'air en pleine campagne, ça n'est pas modeste, stapendant l'intérêt m'y engagit; mais hélas malheureusement en me réveillant au lieu d'un trésor, je ne trouvai dans mon lit qu'un gros tas de merde. Dame voyez-vous, Gilles se fâchit de ça, il disoit qu'on avoit eu tort de me marier, puisque je n'étois pas nette de nuit, il m'appliquit cinq ou six coups de poing, et je nous gourmandimes, car révérence parler, je ne suis pas endurante, mais ça ne durit pas, nous lavimes les draps, et je fimes bien-tôt la paix.

GILLES *prononce caracataqué, se regarde dans le miroir, passe de l'autre côté, se prend le nez comme si cela sentait encore mauvais, repasse à sa place, et dit caracataca.*

GILLETTE.

Miséricorde, je viens de voir encore l'ombre de Gilles.

GILLES.

Est-tu folle ma pauvre Gillette ?

GILLETTE.

Ah, Monsieur, je l'ai yû, il se tenoit le nez bouché, comme si j'étions encore couchés ensemble.

GILLES.

Eh fi, Gillette, ne pensez plus à cet animal-là, je vous aime, je vous l'ai dit.

(*il veut la caresser.*)

GILLETTE.

Vrayement, je vois bien que les mains vous démangent, elles sont composées de la chair de Ciron.

GILLES.

Vous me rebutez, vous ne voulez donc pas m'aimer, et consentir... la... vous m'entendez bien.

GILLETTE.

Mais ce n'est pas que je vous refuse.

GILLES *à part.*

Fort bien, garre la mouche, me vla plus d'à moitié cocu.

GILLETTE.

Mais... c'est que tenez... voyez-vous... vous n'avez pas ce qu'il me faudroit.

GILLES.

Je l'ai bien autant que Gilles.

GILLETTE.

Oh, que nennin, nous autres femmes je sommes connoisseuses sur cette matiere, je sentons not' avoine d'un quart de lieue de loin.

GILLES.

Elle a ma foi raison. Oh ça Gillette, vous y ferez réflexion, vous viendrez dans mon cabinet dans un quart d'heure, je vous veux donner de l'argent pour vous mettre en deuil.

GILLETTE.

Dame ça s'appelle mettre un bouchon au cabaret

GILLES *feint de sortir, et après avoir prononcé caracataqué, il court et renverse Gillette.*

Oh parguenne je l'ai échapé belle.

GILLETTE.

Ah? je suis morte, mon Maître, mon Maître.

GILLES.

Est-tu folle, femme, de ne me point reconnoître, parguenne je suis ton mari cependant.

GILLETTE.

Ça ne se peut, car il a été pendu.

GILLES.

Eh non, te dis-je, j'ai pensé l'être, mais je me suis sauvé des mains de Sans-Quartier.

GILLETTE.

Tout de bon.

GILLES.

Et parguenne si t'en doute, tâte-moi depuis les pieds jusqu'à la tête, tu me trouveras tout envie.

GILLETTE.

Il a raison, c'est lui-même, c'est mon pau-

vre Gilles, je ne me sens pas de joye, il faut un peu que je t'embrasse.

Elle saute au cou de Gilles qui prononce caracataca.

Ciel! que vois-je, c'est mon Maître, oh dame il y a de la tricherie là-dessous.

GILLES, *caracataqué.*

Tu extravagues, regarde-moi donc bien encore.

GILLETTE.

Par ma figuette, baise-moi tant seulement en gaudinette.

GILLES.

Oh! volontiers...

(il prononce caracataca.)

GILLETTE.

Miséricorde! Gilles, Gilles, à mon secours.

GILLES *caracataqué.*

A qui diable en as-tu?

GILLETTE.

Je te dis, et je te douze, que c'est Monsieur de par la ventrebleu que je baisois tout-à-l'heure.

GILLES.

Et non c'étoit moi.

GILLETTE.

C'était toi ?

GILLES.

Oui, parguienne, mais il faut te conter le tout, Gillette, c'est un Seigneur Magot qui m'a rendu ce service.

GILLETTE.

Qu'est-ce à dire, perds-tu le peu d'esprit que tu as ?

GILLES.

Non, te dis-je.

GILLETTE.

Un Magot.

GILLES.

Oui, un Magot, c'est-à-dire, un Magicien, qui avec deux mots m'a donné le pouvoir d'être tantôt mon Maître, et puis celui de redevenir Gilles.

GILLETTE.

Mais queulle apparence.

GILLES.

Tiens regardes-moi bien, pour qui me prends-tu ?

GILLETTE.

Pour Gilles.

GILLES.

Eh bien ne me perds pas de vûe, caracataca.

GILLETTE.

Oh Ciel! c'est le Maître.

GILLES *faisant l'important.*

Viens ma mignonne que je t'embrasse tout à l'heure, avancez donc.

GILLETTE *caressée.*

Nommez, nommez, (*elle le repousse rudement)* il y là quelque anguille sous roche, finissez donc, ou je vous baillerai une mornifle.

GILLES, *caracataqué.*

Sans-diable tu as la main bien dure.

GILLETTE.

Oh dame je n'entends point raillerie pour ce qui est du cas de l'honneur, je suis pis qu'un Dragon.

GILLES.

Mais Gillette, tu n'étois pas tout-à-fait méchante et si revêche au commencement.

GILLETTE.

Dame, vois-tu, la chair est queuque fois fragile, les absens ont toujours tort, et pis il ne faut qu'une plure de poire, pour faire trébucher une honnête femme.

GILLES.

Morguenne t'as raison, mais je crois appercevoir Sans-Quartier ; à ça rentrons un moment pour concerter ensemble de quelle bonne maniere je l'étrillerai.

SCENE III.

SANS-QUARTIER *seul.*

CET imbécille de Gilles à qui je ne voulois que faire peur, s'est imaginé bonnement qu'on alloit le pendre, il s'est sauvé, c'est ce que je souhaitois, cela me facilitera la facilité de voir sa femme; pour en être mieux reçû, j'ai pris dans la garde-robe de mon Maître, un de ses vieux habits. En effet il est censé naturel qu'un Intendant soit habillé d'une maniere indécente ; mais je vois Gillette, elle me paroît de mauvaise humeur, il faut l'aborder civilement.

Ils se font plusieurs reverences.

SCENE IV.

SANS-QUARTIER, GILLETTE.

GILLETTE.

EH, Monsieur l'Intendant, trêve de chapeau.

SANS-QUARTIER.

Ah ! Mamselle Gillette, trêve de fesses, eh bien, ma belle enfant, qu'avez-vous, vous êtes toute chose ?

GILLETTE.

Ah ! plut à Dieu que cela fût, Monsieur, mais voyez-vous, quand on z'a du chagrin on n'est pas gaye.

SANS-QUARTIER.

Vous êtes donc toujours fâchée, vous avez tort au fond, vous étiez mal à votre aise avec Gilles, vous serez contente avec moi, je veux vous épouser.

GILLETTE.

Monsieur, épouser, quoi Gilles est donc pendu ?

SANS-QUARTIER.

Non vraiment, mais il s'est sauvé, qui quitte la partie la perd, et voilà votre mariage rompu.

GILLETTE.

Cela est-il possible ?

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment, mais je vois bien que vous ne voulez pas le faire, car vous me faites toujours la mine.

GILLETTE.

Oh, Monsieur l'Intendant, si je vous la faisois, vous l'auriez meilleure que vous ne l'avez ; d'ailleurs je n'aime point le mariage qui se casse comme un verre, et si je vous épousois, je voudrois, Monsieur, m'unir z'à vous par un lien si roide, qu'il ne se rompit jamais.

SANS-QUARTIER.

Ah ma Reine je puis vous assurer qu'il ne pliera jamais de mon côté.

GILLETTE.

Vous êtes donc bien fort, ah qu'eu gasconnade, et allez, allez, la plus petite femme est plus vaillante que l'homme le plus grand.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi cela ?

GILLETTE.

C'est qu'un homme ne sçauroit porter deux femmes, et qu'une femme portera six hommes sans se fatiguer.

SANS-QUARTIER.

Pour ce qui est en cas de ça, vous n'avez pas tort, mais il est question de sçavoir si vous voulez bien m'épouser, après tout c'est bien de l'honneur pour vous, entendez-vous la belle.

GILLETTE.

De l'honneur.

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment, sçachez que Monsieur mon pere étoit le premier de Saint Denis en France.

GILLETTE.

Le premier.

SANS-QUARTIER.

Oui, il en étoit le portier ; voilà ce qui s'appelle de bonne noblesse cela.

GILLETTE.

Ah parguenne, si j'avois pour deux liards

de pareille noblesse dans le ventre, je prendrois pour cinq cens écus de rhubarbe pour la chasser, mais on peut dire sans vanité que c'est mon pere qui étoit de la condition la plus élevée.

SANS-QUARTIER.

La plus élevée.

GILLETTE.

Sans doute, puisqu'il étoit Couvreur; mais comme il pensa se casser le col, il prit un autre emploi qui lui donna le pas devant les plus grands Seigneurs de la Cour.

SANS-QUARTIER.

Qu'eu fichu conte.

GILLETTE.

Il n'y a pas de conte, il se fit postillon.

SANS-QUARTIER.

Ah, ah, Gillette, mais concluons donc; voulez-vous être ma femme oui ou non ?

GILLETTE.

J'en aurois t'assez d'envie, mais hélas franchement, Gilles me tient trop au cœur.

SANS-QUARTIER.

Eh fi donc, pouvez-vous encore pensez à

ce benêt-là ? je gage que ce butor aura eu si grand peur, qu'il sera passé dans les Pays étrangers.

GILLETTE.

Il y a-t-il bien loin aux Pays étrangers ?

SANS-QUARTIER.

Il peut y avoir dix à douze mille lieues.

GILLETTE.

Dix ou douze mille lieues, si je sçavois ça je vous dévisagerois tout à l'heure, entendez-vous ?

SANS-QUARTIER.

La, la, que vous êtes vive.

GILLETTE *feignant de pleurer.*

Quoi je ne verrai plus mon pauv' cher homme ; ah misérable que tu z'est... je ne sçais à quoi il tient que je ne prenne le parti de t'étrangler.

SANS-QUARTIER.

Tout beau Gillette, comme vous y allez, tranquillisez-vous donc.

GILLETTE.

Je ne le veux pas, moi.

SANS-QUARTIER.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve, j'ai le moyen de vous rendre riche, je viens de rompre l'armoire de notre Maître, je lui ai volé cent louis, argent comptant.

GILLETTE *riant.*

Tout de bon.

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment, vous voyez bien que c'est une petite fortune pour nous, nous passerons en Hollande.

GILLETTE *riant.*

En Hollande, M. l'Intendant?

SANS-QUARTIER.

Oui en Hollande, et par ce moyen nous serons à l'abri de toute poursuite.

GILLETTE.

Baillez-moi la main, Monsieur de Sans-Quartier, me vla en vérité toute déterminée.

SANS-QUARTIER.

Le Ciel soit loué.

GILLETTE.

A vous faire pendre; ah Monsieur le fripon, au voleur, au voleur, au Guet, au Commissaire.

SCENE V.

SANS-QUARTIER, GILLETTE, GILLES.

GILLES, *caracataca.*

QUEL tintamare est cela ?

GILLETTE.

Ah ! Monsieur not' Maître, vous vla de retour bien à propos.

SANS-QUARTIER.

Voilà bien le diable, tâchons de nous sauver.

GILLETTE.

Si tu branles je t'étrangle. Monsieur voici un fripon qu'il faut faire pendre.

GILLES.

Le pendre, qu'a-t-il fait pour cela ?

SANS-QUARTIER.

Elle a l'esprit dérangé.

GILLETTE.

Oui, oui, not' Maître, ce fripon sauf vot' respect, en a voulū à mon honneur,

dame il falloit beau jeu bon argent, Gilles heureusement est venu à mon secours bien à propos.

GILLES.

Enfin.

GILLETTE.

Enfin ce fripon d'Intendant, pour se venger des coups de bâton, l'a fait pendre.

GILLES.

Cela n'est pas possible.

SANS-QUARTIER.

Eh non, Monsieur, c'est une frime que j'ai faite, parce qu'il m'avoit manqué de respect, et il s'en est enfui.

GILLES.

Cela ne va point à la corde.

GILLETTE.

Ce n'est pas le tout, ce scélérat, Monsieur, vous a volé cent louis dans votre armoire qu'il a fracassée.

GILLES.

Oh diable le cas est pendable, mais il faut le fouiller... il veut s'enfuir.

GILLETTE.

Jour de gueux, si tu remue de la place, je te hâcherai en morceaux à belles dents.

GILLES *le fouille.*

Ah voilà ma bourse. Eh bien pendart qu'as-tu à dire à cela ?

SANS-QUARTIER.

Monsieur, c'est une petite espieglerie.

GILLES.

Une petite espieglerie, M. le fripon, son procès est tout fait, et comme j'ai justice haute, moyenne et basse, qu'on l'aille tout-à-l'heure acrocher dans mon jardin au plus grand arbre qui se trouvera.

SANS-QUARTIER *à genoux.*

Ah ! Monsieur, ayez pitié de moi.

GILLETTE.

Point de pitié.

SANS-QUARTIER.

Ne pourroit-on point au lieu d'être pendu, en être quitte pour les galères, ou pour quelques coups de bâton.

GILLETTE.

Non, non, je veux avoir le plaisir de le pendre moi-même.

SCENE VI.

LE MAISTRE, GILLES, GILLETTE, ET SANS-QUARTIER.

LE MAISTRE.

Que ce fut d'un rude vilain
Que la poste eut son origine,
Il avoit trois plaques d'airain,
Autre part qu'en la poitrine. (1)

Voilà de la prose d'un certain Polisson qui est assez bien troussé, si je m'en étois souvenu, je n'aurois point fait la sotise de vouloir courir la poste avec des hémorrhoïdes qui m'ont obligé de revenir sur mes pas ; mais que vois-je, un autre moi-même : ai-je la vûe trouble ?

SANS-QUARTIER.

Miséricorde, mon Maître est double : ah, Monsieur, qui que vous soyez, je vous demande aussi sincèrement pardon.

LE MAISTRE.

Et de quoi ?

(1) *Ces Vers sont de Pellisson.*

GILLES *d'un air important.*

Et qui êtes-vous, s'il vous plaît, vous qui me ressemblez si fort ?

LE MAISTRE.

Qui je suis, ceci m'étonne au point que je ne sçais que répondre.

GILLES.

Pour moi je suis, Monsieur, de par la ventrebleu, Prince de Bas-le-vent, Marquis de Fleur-à-mon-cul, qui vient d'ordonner que l'on branche ce fripon, pour avoir voulu débaucher Gillette, faire pendre Gilles, et de plus pour m'avoir avec effraction, volé cette bourse de cent louis d'or que je viens de lui reprendre.

LE MAISTRE.

O Ciel ! mais c'est moi qui suis ce Monsieur de Parlaventre, et cette bourse m'appartient.

SANS-QUARTIER.

Accommodez-vous, Messieurs, pour moi je n'y prétends plus rien.

LE MAISTRE.

Je le crois bien. Je n'aurois pas cru Sans-Quartier capable d'une pareille friponnerie,

elle mérite une punition exemplaire ; mais ce n'est pas ce qui m'inquiette, c'est de voir qu'un autre passe pour moi, et devienne le Maître dans ma maison.

GILLES.

Si vous voulez vous joindre avec moi pour faire pendre ce fripon, je vous éclaircirai ce mistère.

LE MAISTRE.

Oh, de tout mon cœur, pourvû que l'on me rende ma bourse.

GILLES.

La voilà, il ne nous en coûtera rien pour l'exécution, je le brancherai moi-même, caracataqué.

LE MAISTRE.

Ah, ah, voilà Gilles.

SANS-QUARTIER.

C'est le Diable.

GILLES.

Oui, Monsieur, voilà toute l'histoire.

LE MAISTRE.

Je n'y comprends rien.

GILLES, *caracataca.*

Qu'en dites-vous ?

LE MAISTRE.

Je m'y perds, je ne sçai plus où j'en suis, il faut que Gilles soit devenu un franc Magicien.

GILLES, *caracataqué.*

Pas tout-à-fait, mais il ne s'en faut gueres; tenez, not' Maître, il ne s'en est rien fallu que not' femme fut déshonorée par ce pendart-là et sans un fameux Magicien qui est venu à mon secours, j'étois pendu, et vous volé à présent, je vais lui rapporter cette bague et ce miroir.

LE MAISTRE.

Cela est merveilleux, mais je vous demande grace pour ce misérable, qu'il reçoive seulement cent coups de bâton de la main de Gilles et de sa femme, et qu'il soit chassé de ma maison.

SANS-QUARTIER.

Je n'appelle pas de la Sentence, j'en suis quitte à bon marché.

Gilles et Gillette le rossent, et finissent ainsi.

LEANDRE

HONGRE;

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

GILLES.

LEANDRE
HONGRE;
PARADE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE *pleurant et regardant son ventre.*

Hi, hi, haye, aye, que dira mon cher pere!

LEANDRE *en fausset.*

Dissimulez vos, oui, vos pleures et vos larmes, queuques-uns pourroient fort bien nous surprendre sans miraque.

ISABELLE.

Quittez, cher z'amant, quittez cette voix claire, il ne vous sert plus à rien, que vous continuez à contrefaire le hongre, après que vous m'avez engrossie.

LEANDRE *d'une voix grosse.*

Z'il n'est que trop vrai, ma gracieuse; mais comme je me suis introduit auprès de Monsieur Cassandre pour un hongre, pour à cette fin de garder votre virginité; si Monsieur votre pere venoit à m'entendre parler de ma véritable voix, il pourroit se douter de queuque chose.

ISABELLE.

Eh ne faut-il pas que nous lui découvrions tout, que je suis malheureusement infortunée, z'une fille de famille, dont le pere z'a l'honneur d'être Huissier du village, se trouve enceinte de six mois et huit jours, sans avoir presque rien fait pour ça, hi, hi, hi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Mamselle, ma maîtresse, cela z'arrive à bien des filles de qualité qui s'en sont même fait un plaisir. Vous êtes grosse d'enfant est-il vrai? eh bien qu'en arrivera-t-il ? il faudra t'accoucher.

ISABELLE *pleurant.*

Je ne veux point accoucher moi, vous êtes bien impudent de me dire ces ordures-là en face, je ne veux point accoucher moi, et j'irai plutôt me cacher.

LEANDRE.

Ma foi, Mamselle, dans le convenient où vous êtes exposée, vous n'avez pourtant rien de mieux à faire, et aimeriez-vous mieux rester grosse toute votre vie?

ISABELLE.

Cruel et barbare z'amant, pourquoi as-tu tant poussé mes foiblesses à bout! considère un peu ma taille, et rougis de honte et de désespoir!

LEANDRE.

Vous êtes bien tracassiere, Mamselle, nous lisons dans Horace, ou dans Curiace, je ne sçais lequel des deux, *(nec pluribus impar,)* ce qui veut dire le sesque est fragile; et z'en vérité de Dieu, z'il est bien affreux quand on a fait de son mieux, qu'il faille en avoir le déboire.

ISABELLE *pleurant.*

Hi, hi, je sis trop bonne aussi quand vous me marquiez comme ça que vous vous pré-

cipiteriez de douleur si je ne vous accordois pas ça, je devois naturellement vous refuser ça.

LEANDRE.

Cesser de chier des yeux, ma belle Reine, et voyons à prendre un parti pour insinuer en douceur la nouvelle à Monsieur votre pere; mon avis est de le découvrir à Gilles qui est son maître Clerc, et puis Gilles lui dira ça en lui préparant après l'esprit là-dessus, pour l'attendrir et l'obliger à nous épouser.

ISABELLE.

Cela z'est trouvé bien espirituellement, mon cher z'amant, je vais t'appeler Gilles, revenez à cette fin de sçavoir ce que j'aurai fait avec lui.

SCENE II.

ISABELLE, GILLES.

GILLES *derriere le Théâtre.*

MAMSELLE, je suis sur vous dans un moment; que vous plaît-il de moi Mamselle ?

ISABELLE.

Or ça, Monsieur Gilles, mettez donc votre chapeau, mettez donc...

GILLES.

Ah, ah! vous vous mocquez de moi, Mamselle, en vérité je ne le mettrai point.

ISABELLE.

Pisque je vous dis de le mettre.

GILLES *à part.*

Vla bien das cérimonis qu'elle n'a pas coutume de faire, où est-ce donc qu'elle en veut venir ?

ISABELLE.

Il faut sçavoir Gilles, que la vie de ce monde est sujette à de petits accidens qui fait qu'en regardant z'un homme en face, il t'arrive des choses..... des choses qui produisent et engendrent queuquefois, et qu'on ne voudroit pas, et..... si..... car..... mais en riant, que oui..... je ne pourrai jamais vous le dire.

GILLES.

Reprenez votre vent, Mamselle, et parachevez.

ISABELLE.

Comme d'ailleurs vous jouissez de la confiance de mon cher pere, je vous dirai comme à mon Confesseur. 2°.... que ce n'est point ma faute, et d'un autre côté, je ne sçais comme cela z'est arrivé... mais ce qu'il y a de certain, ç'est que ça m'entra tout d'un coup dans l'imagination ; et puis vous sçavez que quand on s'aime, on n'est pas tout-à-fait maîtresse de son cœur.

GILLES.

Ventredienne not' maîtresse vous êtes toute honteuse d'avoir de la pudeur, et de me déclarer que vous êtes amoureuse de moi ; eh bien je vais vous demander en mariage au patron, je gouverne son esprit, nous nous épouserons, et quand j'aurons une fois fait cette affaire-là, vous ne serez plus si honteuse.

ISABELLE *en colere.*

Je ne sçais pas de quoi il me tient que je ne t'arrache les deux yeux du visage ; sarpedié me crois-tu assez effrontée d'être amoureuse d'un Clerc de mon pere, et de songer à contraqueter z'un mariage avec un malautru ?

GILLES.

La, la, doucement, ne vous échauffez point

tant le tempérament, si vous ne voulez pas de nous, n'en dégoutez point les autres; servez-vous de moi autrement, et vous me trouverez propre à de certaines choses.

ISABELLE.

Ah! voilà qui est parler ça; mais Gilles, jurez-moi donc vos grands Dieux quand je vous aurai tout dit que vous ne laisserez pas aller sous vous mon secret.

GILLES.

Allez, Mamselle, vous n'êtes pas la premiere femme que j'aye à panser du secret, il y en avoit z'un entre Madame votre mere et moi, du tems que la défunte n'étoit pas morte, que Monsieur Cassandre n'a jamais sçu, et que je n'ai jamais laissé éventer.

ISABELLE.

Sainte Barbe, je me trouve dans une triste conjecture, vous sçavez que du depuis deux Gouvernantes qui z'ont toutes deux donné l'amfigourie t'a mon cher pere, il m'a mis dessous un hongre qui garde à vûe ma virginité, t'à cause de deux petites fausses couches que j'avois z'eu le malheur de faire par mégarde en quarente-huit et quarente-neuf; et bien voyez ce que c'est que le guignon, je suis grosse et enceinte de sept mois et demi, et c'est le z'ongre qui a fait cette faute d'ortographe.

GILLES.

Vous vous fichez de lui, Mamselle, il z'en est incapable ; allons, vous m'en coulez, et ces petites malices ne peuvent venir de lui.

ISABELLE.

Oh que si, c'est que ce n'est point un hongre taillé comme les autres, sus votre respect, c'est z'un tendre amant qui a fait jouer ste machine pour donner le bouis à mon cher pere, et filer l'amour le plus près de moi qu'il le pourroit.

GILLES.

C'est fort bien filer à lui, et voilà de la besogne bien faite.

ISABELLE.

Et z'eune marque de ça, et afin que vous le sçachiez, il ne s'appelle pas Hongre, il se nomme de son nom Colin Liandre.

GILLES.

Seroit-ce ce Colin Liandre, fils de ce Colin qui mouche si bien les chandelles à la Comedie Françoise.

ISABELLE.

C'est lui-même.

GILLES.

Eh pourquoi diable ce Monsieur Colin n'a-t-il pas t'appris le métier de son pere, z'et qu'il vient ici imprudemment nous ficher malheur ?

ISABELLE.

Tu vois bien à présent que c'est un bon Gentilhomme de bonne bourgeoisie, il a déjà queuque chose devant lui, j'en suis bien sure, sans compter les espérances du bien de son pere qui lui z'appartient quand il sera crevé.

GILLES.

Et moi je vous dis que vos mariages ne se feront point, si votre Colin n'est pas hongre.

ISABELLE.

Explique-toi, présage de malheur ?

GILLES.

C'est que s'il n'est pas hongre, et qu'il soit véritablement le beau Colin Liandre, il y a seize filles de ce village qui se le disputent z'en Justice criminellement, à celle fin de l'épouser ou de le faire pendre.

ISABELLE.

Sainte Jerusalem, et pour queux raison?

GILLES.

Pour une petite raison qui n'est pas plus grosse que rien, c'est que tout en badinant il a fait un enfant à chacune de ces filles-là.

ISABELLE.

Ah queux de satan ! peut-il être vrai que cela soit véritable ?

GILLES.

Oh parguenne, Mamselle, ça est plus sûr que du verjus, puisque c'est moi qui z'ai reçu z'au greffe les déclarations de ces pucelles-là.

ISABELLE.

Ah Gilles, mon ami, dans l'affreux désespoir où je nage, si je ne craignois rien de gâter mon fruit, j'irois me précipiter jusques dans la riviere.

GILLES.

N'allons pas si vîte, Mamselle, nous pourrions racommoder ces affaires-là avec trente ou quarante francs ; mais le diable, c'est que Monsieur votre pere qui a de l'honneur jusqu'au bout des cheveux, vous enverra peut-être z'accoucher au Couvent pour le reste de vos jours.

ISABELLE.

Ah Gilles je vous prie comme la Reine prie son Sergent, de parvenir là-dessus l'esprit de mon papa, et de vous entrecouper dans cette malheureuse affaire-là.

GILLES.

Allez, Mamselle, soyez saine et bien tranquille, je viens trouver ce vieux canart à celle fin de l'appaiser ; je l'y dirai que c'est Monsieur Liandre qui nous a tourmentée pour ça, que c'est surement votre amant qui en a z'eu la premiere idée, et que de la vie vous ne vous seriez avisée de le proposer la premiere.

ISABELLE.

Oh pour ça, ça z'est bien vrai, et vous pouvez surement lui dire et lui assurer.

SCENE III.

GILLES *seul.*

OUAIS, vla Mamselle Isabelle grosse, et ce n'est pas moi qui ai fait l'enfant; ça n'est pas dans la régle, je suis le Clerc de son pere z'une fois, et par ste raison c'étoit z'à

moi à lui faire. J'aurois eu la charge du bon homme qui z'a du quibus, et sa fille, si j'avois été l'inventeur de cette grossesse-là. Ah par la sandienne, je sis un maître sot; qui est-ce qui a vu que ce n'étoit pas moi?.... Eh oui, oui voyons un peu ce que ça deviendra morguienne de cet enfant-là; je n'en donne pas encore ma part aux chiens, je vous le jure.

SCENE IV.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

La peste soit du mâtin, vla ma salope de servante qui ne peut plus écurer ma vaisselle, parce qu'elle est grosse de huit mois; le diable emporte les Clers, et ceux qui les ont inventé, depuis que je suis dans l'adjudicature vla la quatorziéme à qui ces gredins-là font cette niche dans ma maison.

GILLES.

Bon jour not' maître.

CASSANDRE.

Ah vous voilà, Monsieur le drole, vla donc ma servante encore grosse, il ne faut pas vous demander de qui est l'enfant?

GILLES.

Pardonnez-moi, Monsieur, il faut le demander.

CASSANDRE.

Comment, vilain sac à chien, tu fais encore le mauvais plaisant ?

GILLES.

Si vous croyez que st'enfant-là soit de moi, vous prenez mon cul pour vos chaussettes.

CASSANDRE.

Qu'entens-tu par-là ?

GILLES.

Parguienne not' maître, vous le connoissez bien ce faiseur d'enfant, c'est celui-là qu'on nomme en son nom Colin Liandre, et vous trouverez au Greffe les plaintes des dix-sept filles à qui il a donné à chacune son pacquet.

CASSANDRE.

Ah ! si c'est ce Liandre, j'en suis bien aise, car je le ferai pendre ; c'est z'un coquin qui a fait ici une région d'enfans à bouche que veux-tu, mais qui est-ce qui le prouvera ?

GILLES.

J'en ai la preuve dans ma poche, vla z'une Lettre que notre servante lui mandoit, et que je lui ai z'arrachée des mains.

CASSANDRE, *prenant ses Lunettes.*

Effectivement, vla son écriture, et comme il écrit son livre de dépense. Lisons.

A Monsieur, Monsieur Colin de Liandre, dans la Comédie Françoise.

Mon cher z'amant, je vous écris ces lignes... venez me voir pour me donner du plaisir..... n'attendez pas que j'aie des tranchées.... tâchez de faire quarante ou bien cinquante sols pour m'avoir du linge à l'effet de mes couches.... ou de me faire épouser par queuqu'uns de vos amis auparavant que j'accouche.... Ah la vilaine, allons, je vais la mettre dehors.

GILLES.

Eh bien sans ste Lettre-là vous auriez cru que l'enfant étoit de moi.

CASSANDRE.

Sans doute, je croyois reconnoître ici l'ouvrage ordinaire d'un Clerc.

GILLES.

Ah testiguenne, je n'ai pas les inclinations si basses; z'une servante, fi donc; comme il

falloit bien que je fisse un enfant, paroles ne puent point, c'est à Mamselle votre fille que je me suis adressé pour cette belle affaire-là.

CASSANDRE.

A qui z'en avez-vous insolent, pour inventer de pareilles badineries devant un homme de mon âge ?

GILLES.

Ma foi, Monsieur, je ne badine point, Mamselle votre fille est grosse, et c'est moi qui ai fait cette ânerie-là; j'ai voulu vous le dire comme ça, pour vous prévenir l'esprit dessus cette minutie-là.

CASSANDRE.

Ah coquin, voleur, et infâme suborneur.

GILLES.

Non, Monsieur, je sis honnête homme, je ne demande pas mieux que de l'épouser, et on mettra l'enfant sous le poil, de cette façon son honneur sera rafistollé.

CASSANDRE.

Qu'entens-je ? La Samaritaine, et l'infâme; je me meurs, vla donc ce que c'étoit que son squire, la masque.

GILLES.

Monsieur.

CASSANDRE.

La miserable.

GILLES.

Monsieur.

CASSANDRE.

L'abandonnée.

GILLES.

Monsieur.

CASSANDRE.

Vla donc comme elle m'avoit promis cette coquine-là de se corriger.

GILLES.

Mon cher Monsieur.

CASSANDRE.

Z'a quoi lui a donc servi le musicien coupé que je lui ai donné ?

GILLES.

Monsieur, à le bien prendre, ça n'a pas dépendu d'elle; et d'ailleurs, puisque je veux bien d'elle, je vous la demande à genoux.

CASSANDRE.

Levez-vous, levez-vous, vous me percez le

cœur de parque en parque ; laissez-moi z'un moment pleurer tout seul, et avoir de la douleur dans la consolation, je vous ferai sçavoir quel parti je prendrai.

GILLES *à part.*

Il a bien gobé le godan ; allons préparer là-dessus l'esprit de Mamselle Isabelle. Une charge d'Huissier, une fille unique, et un enfant tout fait, ne sont point pour un Clerc des avantages z'à négliger.

SCENE V.

CASSANDRE *seul.*

PERE z'infortuné qui a du malheur dans toutes ses disgraces, vla donc ma fille grosse pour la quatriéme fois ; la premiere Gouvernante que je lui ai donnée lui a laissé faire un enfant, je lui en donne au bout de l'année une autre qui en fait elle-même un au bout d'un an, ma fille fait dans le même tems une fausse couche ; comme un bon pere je lui ai donné z'un hongre à la place, pour l'empêcher de faire ces vilainies, et la vla grosse de sept ou huit mois, sans qu'il y ait pû rien faire : allon, allon, marions-là, mais voici ce coquin de hongre.

SCENE VI.

CASSANDRE, LEANDRE.

CASSANDRE.

APPROCHE, approche, approche, malheureux, vla donc comme tu t'es acquitté de ton devoir, z'infâme, vla ma fille grosse de je ne sçais combien de mois, au lieu d'avoir z'eu attention à sa conduite, et d'être toujours sur elle, comme je te l'avois bien recommandé scélerat.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, quand vous sçaurez....

CASSANDRE.

Va monstre, je sçais tout, tu n'as pas z'empêché Gilles de faire z'un enfant a ma chere fille, que, dis-je, tu étois du complot de ste vilainie-là ; tu n'as qu'à t'en retourner z'en ton pays des hongres, je n'ai plus que faire de toi.

LEANDRE.

Il faut donc, Monsieur Cassandre, vous tout avouer.

CASSANDRE.

Quand je sçais tout, que veux-tu m'avouer, chien de chapon; mais laissons ce malheureux, et allons trouver Monsieur Videfosse oncle de Gilles, pour dépêcher en hâte leur mariage, quand y gnia z'un enfant sur le tapis, faut que les pere et mere conjoignent les parties, le bruit ne sert à rien.

LEANDRE.

Ah de grace, Monsieur, daignez m'écouter.

CASSANDRE.

Laisses-moi misérable, trop heureux que je ne te fais point ici mourir dessous un bâton.

SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

Qui est-ce que je suis, où est-ce que je vas, qu'est-ce que je dis, et qu'ai-je entendu et apperçû, quel coup d'éclat, vapoureux vient de tomber et couler sur moi, Monsieur Cassandre, Isabelle auroit-elle oublié que c'est moi-même qui lui ai fait l'enfant qu'elle porte avec elle dans ses entrailles, ou plutôt suis-je le dindon de cette affaire, le ciel, mer,

queux terribles soupçons, Isabelle perfide vous moqueriez-vous t'avec Gilles de ma mine de feve : oui je le vois, ils s'adorent, il aura z'été heureux conjointement avec moi, z'Isabelle m'aura trahie, Gilles aura trempé là-dedans : pour ce qui est à l'égard de l'enfant, nous sommes à deux de jeu, mais elle trouve sa commodité à z'avoir Gilles pour son mari, et vla ce qui la détermine à lui faire dire à son pere que c'étoit Gilles tout seul qui avoit recueilli les faveurs de ses tendres embrassemens, et à lui laisser toujours croire que j'étois un hongre, mais que plutôt l'un z'et l'autre et le plus affreux poison, meurent et périssent.

SCENE VIII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

AH, vous voilà, Mamselle, je viens à celle fin de vous faire mes compliments sur votre mariage avec l'adorable Monsieur Gilles, z'un homme du premier ordre; mais c'est moi je vous avertis que je suis du Régiment de Champagne, vous m'entendez.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous semblés piqué comme un roussin, Monsieur, qu'est ce que c'est que vous me baragouinez de mariage avec Gilles, qu'est-ce que ça veut dire ?

LEANDRE.

Contraignons-nous (*souriant*). Ça veut dire malheureuse, que si je n'écartois pas ma vive colere, que je ferois bien-tôt passer le goût du pain, à vous et à votre fruit.

ISABELLE.

Sainte Barbe, qu'eux emportement brutal, vous êtes bien insolent, vla des façons qui ne vont point à une fille de mon calibre (*elle pleure*) quand ils ont donné un pied sur vous, vla comme ces petits Seigneurs vous traitent impunément : et hi, hi, hi.

LEANDRE.

Ah, Mamselle, il ne s'agit point de larmoyer quand z'on va à la noce ; mais sarpédié trouvez bon que je fasse tout ce qu'il faudra pour la troubler, et que ce ne soit point moi qui paye les violons pendant que vous ferez danser Monsieur Gilles.

ISABELLE.

Cruel et rigoureux z'Amant, explique-moi

st'énigme ; Gilles doit avoir vû mon cher pere sur l'état dans lequel vous m'avez mise.

LEANDRE.

A qui vendez-vous vos coquilles, à qui dites-vous cela, Mamselle, je viens de quitter Monsieur Cassandre, ce vieux ragotteur, m'a traité comme un sot, il m'a dit que c'étoit Gilles qui avoit fait mon enfant, et que vous vouliez l'épouser.

ISABELLE.

Et croyez-vous ?

LEANDRE.

Oui je crois tout de vous, perfide, je vois, mais trop tard, que vous voulutes de moi faire un Amant, et de Gilles en faire un mari.

ISABELLE.

Ça se dit-il z'à une honnête fille.

LEANDRE.

Oui, oui, et à celle fin que je ne puisse pas t'empêcher votre mariage avec Gilles, vous avez eu l'adresse de m'introduire chez un hongre, tandis que j'étois en faire un personnage tout-à-fait z'opposé.

ISABELLE.

Queux bétises, queux platitudes.

LEANDRE.

Moyennant ce stratagême-là, je ne sçaurois soutenir à Monsieur votre pere, que l'enfant z'est de moi, et que d'ailleurs que sçais-je s'il est de moi, si ce n'est pas de Gilles, ou de quelque autre qui... qui... je ne puis plus parler.

ISABELLE.

Ah cruel, queux injures, quel immondice, queux reproches, est-ce là la récompense de t'avoir sacrifié la réputation de mon honneur et de ma chasteté ?

LEANDRE.

Tarare, Mamselle, c'est une chose que vous ne sacrifiez ordinairement qu'à qui en veut.

ISABELLE.

Je n'entends rien à ce galimatias là qui m'insulte, mais je n'ai qu'un mot à vous dire, je ne ferai rien qui soit z'indigne de mon sang, je t'aime et seul tu as eu mes familiarités, tu peux y compter.

LEANDRE.

Comme je crois ça.

ISABELLE.

Les mariages sont écrits t'au Ciel pour s'épouser, et si mon pere veut me conjoindre avec un autre pour coucher ensemble, j'irai me jetter dans les bras d'un cloître qui vous est auprès des Cordeliers, et où ma tante Martin s'y est déjà retirée.

LEANDRE.

A d'autres, Mamselle, ceux-là sont fris, vous voulez z'en m'attendrissant gagner du tems, pour à celle fin de conclure avec Monsieur Gilles; mais ventredié, je n'en serai ni le claude ni le miché.

ISABELLE.

Y gnia point de gaumiché là-dedans; et si vous voulez écouter un peu patiemment.

LEANDRE.

Non pardieu, non, je n'ai pas z'un moment de tems à perdre, et je vais tout de ce pas à l'Officialité pour opposer mon opposition, et je me flatte de montrer à l'Official que je suis le pere de l'enfant, et je lui ferai voir probablement

que je ne suis pas z'hongre, et que j'ai tout ce qu'il me faut pour la procréation du mariage.

ISABELLE.

Z'arrête barbare z'Amant, ô arrêtez, vous allez me perdre de renommée ; mais il fuit, z'il court toujours, que je suis hélas dans l'infortune, onze mille Vierges, peut-on tourmenter ainsi z'une honnête fille dans sa grossesse ; mais que vois-je, c'est mon pere.

SCENE IX.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

SOUFFREZ, mon cher père, que je baise les pas de vos genoux, et que mes pleurs, mes cris, mes larmes, mes inquiétudes, ma tristesse, mes sanglots, et tous mes embarras.

CASSANDRE.

Paix, levez-vous sesque indigne que vous êtes, indigne fille, vous donnez un joli creve cœur à votre pauvre pere, vla donc le squire dont vous me bernez depuis six mois, et pour lequel vous faites venir ici Monsieur Dumoulin et Monsieur Sousmain qui me ruinent en drogues.

ISABELLE.

Il est vrai de dire que ça gnia rien fait, mais mon pere vla assez ragotter.

CASSANDRE.

Enfin je ne serai bien-tôt pu chargé de votre conduite, vous allez t'épouser celui à qui vous avez sacrifié votre chasteté, il verra ce que vous avez fait avec lui, vous le ferez z'avec un autre, cela le fâchera, il vous méprisera, vous rossera, vous cassera les bras, *et cetera.*

ISABELLE.

Que ne vous dois-je point mon cher pere, de vouloir bien me faire épouser mon Amant, et oublier mes petites z'amusettes que j'ai prises pendant mon filiage.

CASSANDRE.

Ne parlons plus de ça, Mamselle, je vous le pardonne, ou vous ne le pardonne point, ce n'est pas la question ; qu'il vous suffise, que vous épouserez Gilles, je viens de dresser le Contrat.

ISABELLE *d'un air surpris.*

Arrêté, z'arrêté, auteur de ma vie, que voulez-vous dire ?

CASSANDRE.

Je viens de dresser les z'artiques de vos nôces avec Monsieur Roussel Cardeur de laine.

ISABELLE.

Mais mon cher pere, gnia du mal entendu à l'égard de vous, vous ne sçavez pas ce que vous dites sous votre respect, c'est z'a mon Amant, non point z'à Gilles, c'est lui qui a eu mes gands, et avec qui j'ai forligné, en un mot c'est bien lui-même que je veux t'épouser.

CASSANDRE.

Oh, oh, vla un vertigo auquel je ne comprens rien, êtes-vous folle, vous voulez t'épouser un hongre, c'est apparemment un accident de votre grossesse, quelle étrange calamité !

ISABELLE *riant bien fort.*

Ah, ah, ah, ah, pardi mon pere vous êtes bien bon, ah, ah... vous êtes bien dupe de donner là dedans. Ah, ah, ah, ah.... mon Amant est hongre comme vous et moi. Ah, ah... est ce que vous ne sçavez pas le drôle de tour que je vous avez joué, ah, ah, ah, ah, et que je l'avois introduit chez nous en cette qualité, pour avoir avec lui une honnête liberté.

CASSANDRE.

Allez, allez, fille sans pudeur je ne crois point vos fables, croyez-vous que je n'aye pas bien regardé s'il étoit hongre ou non.

ISABELLE *riant plus fort.*

Eh bien mon cher pere, ah, ah, ah, vous mettrez une autre fois mieux vos lunettes pour vous attraper. Ah, ah, ah, ah, ah, il avoit lié, ah, ah, ah, ah, et retroussé, il avoit, la pudeur, m'empêche de continuer devant z'un pere.

CASSANDRE.

Taisez-vous, gueuse que vous êtes, pensez-vous montrer z'a votre père à faire des enfans, je vous dis qu'il est de la Musique du Roi ; mais convient-il z'à une fille sage de fourer là son nez ; préparez-vous d'épouser Gilles que vous avez deshonnoré, trop heuseuse qu'il veuille bien vous épouser.

ISABELLE.

Je veux que cinq cens diables me confondent si je l'épouse.

CASSANDRE.

Mais encore une fois z'insolente t'impure, est-il rien de semblable que si ce n'étoit

point Gilles qui t'eût fait st'enfant là, il voulût se donner z'un semblable chapeau, si tu as badiné z'avec un autre, ne le désabuse point impudique, profites de sa bonne volonté, pour couvrir entièrement ton honneur.

ISABELLE *pleurant.*

Hi, hi, hi... que vous êtes t'ostiné, hi, hi, hi, hi, vous m'impatientez... comment vous pouvez me croire assez dévergondée pour z'avoir t'été en accoitance avec Monsieur Gilles, que je ne voudrois pas tant seulement pour vuider mon pot de chambre, quand je vous dis que c'est le hongre qui... hi, hi, hi.

CASSANDRE.

Ah effrontée, insolente, double carogne, comment veux-tu donc que...

SCENE X.

CASSANDRE, ISABELLE, LEANDRE.

LEANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui z'adore Mamselle votre fille, c'est moi qui z'ai passé cheux vous pour un z'hongre, pour

l'y faire plus à mon aise et plus commodément, *(il crache.)* plus commodément ma cour, c'est moi qui lui ai prouvé *(il crache.)* mille et cent fois ma tendresse, à telles enseignes qu'elle est devenue grosse comme vous voyez.

CASSANDRE.

Comment ventrebleu, je verrai encore ce coquin de hongre chez moi, retires-toi pendart, c'est toi qui est cause du dérangement de ma fille, et si...

LEANDRE.

Mais mon cher Monsieur, je consens puisqu'elle est grosse.

ISABELLE.

Oui, mon cher pere, je suis grosse, et c'est Monsieur qui a eu la bonté...

LEANDRE *avec précipitation.*

Pardieu, Mamselle, laissez-moi donc z'espliquer à votre pere que c'est mon invention qui....

ISABELLE.

Oui, mon cher z'Amant, dites tout à mon cher pere, mais sur tout z'épargnés ma pudeur, si tous vos discours sont grossiers, songez que vous parlez devant le sesque, entendez-vous.

LEANDRE

Sarpédié, Mamselle, jasez toujours comme un poisson borgne, et que vous me le coupiez court, je m'en irai et laisserai tout là... d'abord, Monsieur, il faut que vous sçachiez qu'étant fait comme un autre.

CASSANDRE.

Mais à qui diable en a cet enragé là, qu'y a-t-il de commun entre un hongre et une fille grosse.

ISABELLE.

Mais, mon cher pere, si vous braillez toujours.

LEANDRE.

Sans doute, Mamselle, vot' pere a raison, ne sçauriez-vous vous contenir de nous interrompre, mon cher Monsieur. 1°. z'amoins que d'être bête comme un cochon.

Ils parlent tous ensemble.

LEANDRE.

Oui, z'amoins que d'être un cochon.

ISABELLE *en même-tems.*

Du diable si je me tais dans une affaire.

CASSANDRE *en même-tems.*

Mais je n'ai pas besoin de ce tintamarre là dans ma maison.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, GILLES, ISABELLE, LEANDRE.

GILLES.

De la joye, de la joye, Monsieur, mon oncle vient de me dire, que vous veniez de conclure z'avec lui le mariage dont j'avois commencé l'entamure avec Mamselle votre fille ; ah, voici Monsieur de Jacquinot mon Notaire qui va z'en apporter le Contrat.

LEANDRE.

Comment chien de parricide, tu prétens t'épouser z'une honnête fille qui z'est grosse de moi, z'elle est là pour le dire.

ISABELLE.

Oh pour ça oui.

LEANDRE.

Et vous, Monsieur Cassandre, vous aurez l'équité d'avoir l'injustice de donner votre fille z'à un autre quand j'ai pris toute la peine, et que j'ai z'eu tout le mal, ce sera moi moi ô Ciel qui aura semé, z'et un autre recevra la moisson.

CASSANDRE.

Ma foi je n'y comprens pu rien, je ne demande pas mieux, Gilles mon ami, que vous deveniez mon gendre ; mais convenez donc avec ma fille, si c'est vous qui lui avez fait st'enfant-là.

GILLES.

Parguenne stila est du bon sel, y gnia z'un enfant sur le tapis, c'est un fait constant, gnia que moi et un hongre qui disions l'avoir fait, si vous balancez encore, ma foi c'est trop bête, demandez plutôt.

LEANDRE.

Je ne suis point z'un hongre, il ne s'agit que de l'épouser z'à toute l'honnorable compagnie, z'il sera très-facile.

GILLES.

Oh ! voyons donc ça.

LEANDRE.

Primo, c'est que Mamselle vous dira que cela ne tient z'à rien ; et *tertio*, c'est que je m'appelle Christophe Colin Leandre qui z'est le même qui depuis onze mois a fait dans ce Village-ci seize enfans à douze filles différentes, dont vous avez les plaintes en poursuite cheux vous.

CASSANDRE.

Ah, ah, Leandre, quel suborneur.

LEANDRE.

Et une preuve de ça, c'est qu'en outre les accommodemens que je viens de faire z'avec elles, dont il m'en a couté trois livres onze sols à chacune, pour les z'empêcher de mettre z'un empêchement qui auroit z'empêché mon mariage z'avec la charmante Isabelle.

CASSANDRE *après avoir regardé les papiers.*

Ça est trop vrai, vous me prouvez bien par-là que vous n'êtes point z'un hongre, mais j'en suis fâché.

LEANDRE.

Et pourquoi, Monsieur ?

CASSANDRE.

Ça me fait que j'sis tant s'peu pu embarrassé qu'auparavant, je ne sçai pas t'à présent au juste lequel des deux est le pere de l'enfant.

LEANDRE.

Monsieur z'il est de moi totalement.

ISABELLE.

Mon cher pere, z'il est de Monsieur Leandre, je vous le jure sur mon honneur.

CASSANDRE.

Oui, vot' honneur, vot' honneur, vla une belle chienne de preuve.

GILLES.

Ma foi, Monsieur, rendez vot' fille malheureuse si vous voulez, je vous dis qu'il est de moi.

LEANDRE.

Vous en avez menti, z'il est de moi.

ISABELLE.

Il est de lui.

GILLES.

Les plus fins y sont tous les jours attrapés ; mais je jurerois pourtant qu'il est de moi.

ISABELLE.

Il est de lui.

GILLES.

Ma foi je n'y ai point nui, et je gage malgré son soufflet qu'il est de moi.

ISABELLE *montrant Gilles.*

Il est de lui.

GILLES.

Tenez, tenez, Monsieur, elle en convient.

ISABELLE.

Non, mon pere, c'est que je me trompe.

GILLES.

Eh oui, oui, vous vous trompez, vous ne souvenez pas de ce jour que vous reveniez de la Courtille, à telle enseigne que vous étiez si gaye, que nous causâmes tous seuls dans les marais de Jean Langevin, et que...

LEANDRE.

Arrêté Calomniateur et impudique imposteur ; ah, Monsieur, z'il veut faire entendre qu'il l'aura surprise dans le vin ; mais quoique lors qu'on z'a un peu bû, la plus honnête femme ne puisse répondre d'elle, je jurerois que la pudeur de Mamselle votre fille z'est d'une nature.

CASSANDRE.

Ma foi, Monsieur, vla une scene bien désagréable ; comment voulez-vous que je vous donne des preuves à qui appartient st'enfant de l'un de vous deux.

GILLES.

Est-ce que vous ne voyez point à présent, Monsieur, qu'il est de moi.

LEANDRE *voulant mettre l'épée à la main.*

Ah traitre de scélérat et d'ingrat, il faut qu'à l'instant...

CASSANDRE.

Tout beau, Monsieur, les violences ne servent z'a rien pour avoir bon droit, et quand on s'emporte z'on fait toujours croire que l'on a tort.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, je vais devenir doux comme un Agneau pascal ; mais, Monsieur, dans cette circonstance, n'allez pas donner z'une entorce au surnom de Cassandre le juste, qui vous z'a été donné dans tout le Village.

CASSANDRE.

Je vais tout au contraire faire voir davantage mon équité z'en ce jour, en n'épargnant pas même mon propre sang.

LEANDRE.

Que dites-vous, Monsieur ?

CASSANDRE.

Gnia qu'à aller chercher à présent une accoucheuse, pour faire à l'instant accoucher par l'opération de la Czarienne ma fille, et je la donnerai z'en mariage à celui des deux à qui mon fils ressemblera..

GILLES.

Morguenne, Monsieur, cela z'est bien

inventé, je vais chez Madame Tirepousse accoucheuse, et je vous l'amène sur le champ.

LEANDRE *aux genoux de Cassandre.*

Arrêtez, Monsieur, z'arrêtez, j'aime mieux ne point t'épouser Mamselle votre fille, je craindrois comme le feu que cet accouchement forcé ne lui fit un peu de mal, et que mon cher fils qu'elle porte dans son sein, n'en mourût avant que de vivre sans pouvoir recevoir le baptême.

CASSANDRE.

Ah, Monsieur, vous me tirez des larmes des yeux, je ne doute plus que ce ne soit vous qui soyez pere de l'enfant, les entrailles de pere viennent de se manifester trop vivement, je vous la livre z'en mariage : et toi *(parlant à Gilles)* ne te présente jamais devant moi.

GILLES.

Va, va, je m'en mocque, voyez ce vieux pénard, parce qu'il a lû les proverbes de David, il en est le singe.

LE MARCHAND

DE MERDE

PARADE.

ACTEURS.

LEANDRE.

ARLEQUIN.

GILLES.

CATIN.

L'APOTICAIRE.

LE MARCHAND DE MERDE,

PARADE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Ecoute, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui da, Monsieur, car je ne suis pas sourd.

LEANDRE.

Toujours plaisant à l'accoutumée, mais ce n'est pas de ça dont il s'agit, je t'ai toujours compté mes peines et mes malheurs.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

J'ai du chagrin, mon cher z'Arlequin, ce n'est point assurément contre la charmante z'Isabelle, jamais fille ne peut être plus honnête et plus civile, car tous les jours elle m'aime ; mais encore tu sçais bien que je vais passer z'ordinairement la nuit chez elle.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

Ce n'est point contre la fortune que j'ai du méchant vouloir ; j'ai grace au Ciel toujours la piece blanche pour payer une bouteille z'à un ami.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien l'avoir moi pour payer une poularde et douze bouteilles de vin.

LEANDRE.

Ne deviendras-tu jamais modeste, mon cher z'Arlequin, les bons exemples et la civilité que tu me vois ne te feront-ils point z'amander.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, l'on dit tel valet, tel Maître.

LEANDRE.

Cela z'est vrai, tout le monde dit cela.

ARLEQUIN.

Vous avez une maîtresse, vous avez la piece blanche ; si j'avois seulement le quart d'une maîtresse, et deux pieces blanches, je serois plus content qu'un Pape.

LEANDRE.

Tais-toi z'insolent, il ne faut pas parler de ces personnes là ; mais je te promets de quoi avoir z'une bonne bouteille de vin de la cuisse, si tu veux t'intéresser dans mon malheur.

ARLEQUIN.

Parlez vîte, car j'ai grand soif.

LEANDRE.

Tu connois ce coquin de manan de Gilles qui loge ici près !

ARLEQUIN.

Si je le connois, je l'ai dévisagé cent fois

LEANDRE.

Hé bien c'est un malpropre, qui vient tous les jours [*paroles ne puent point*] faire ses excrémens, ses vilainies à ma porte.

ARLEQUIN.

Et pour cela vous me donnerez une bouteille de vin ?

LEANDRE.

Tu es toujours d'une z'inpromptitude....

ARLEQUIN.

Voulez-vous que j'en aille faire autant à la sienne, vous n'avez qu'à parler, cela sera bien-tôt fait, ce sera de l'argent bien gagné.

LEANDRE.

He non.

ARLEQUIN.

Dame c'est que vous me faites venir l'eau à la bouche.

LEANDRE.

Ecoute-moi.

ARLEQUIN.

S'il ne tient qu'à cela pour obliger un ami, je mettrai tout par écuelles.

LEANDRE.

Veux tu te taire?

ARLEQUIN.

C'est qu'aussi vous m'avez fait passer.

LEANDRE.

Encore!

ARLEQUIN.

Monsieur, ne vous fâchez pas, mais dépêchez-vous, je suis pressé.

LEANDRE.

Je voudrois punir cet insolent qui a l'audace...

ARLEQUIN.

De chier à notre porte.

LEANDRE.

Mais où est-ce que ça se fait? Quoi! parce que je lui ai donné quelques coups de bâton.

ARLEQUIN.

Si cela se rendoit comme cela, j'aurois chié dans votre lit, moi. Mais, Monsieur, ne

vous mettez pas en peine, je vous promets de vous venger. Le voici qui sort, rentrons. Vous verrez beau jeu, il vient de me venir quelque chose en tête qui ne sera pas de paille.

LEANDRE.

Tu vois, mon cher z'Arlequin, que ton Maître te confie tout ce qui le chagrine.

ARLEQUIN.

Allons, vous dis-je, nous allons voir beau jeu.

SCENE II.

GILLES *seul.*

Depuis que je n'ai plus mon Onque, je m'ennuye cheux nous, je ne sçais que faire de mes dix doigts; car enfin on ne peut toujours se gratter; il faut que je me marie; ma femme me grattera, je la gratterai, nous nous gratterons, je la battrai, elle me battra, nous nous battrons, et puis nous ferons la paix, et puis... parguenne, la voici; quand on parle du loup on en voit la queue. Je voudrois bien qu'elle parlât de moi.

SCENE III.

GILLES, CATIN.

GILLES *tournant autour de Catin.*

PARDIENNE voilà ce qu'on appelle ça un bon cul de ménage, un bon...

CATIN.

Que regardez-vous là, Monsieur Gilles?

GILLES.

Mamselle je vous reluque; et que faites-vous comme ça toute seule?

CATIN.

Je vous entens badin; mais pour se marier il faut avoir de quoi, et je n'ai pas dequoi payer une chopine de vin, ou bien un coup de caffé de Suisse.

GILLES.

Tant mieux ni moi non plus.

CATIN.

Tant pis, et la marmitte?

GILLES.

Nous n'en ferons point, ça se répand d'un rien. Bon, bon, qu'importe, regardez-moi, je ne sis ni tortu ni bossu, je trouverons dequoi ; s'il n'y avoit que ceux qui ont des rentes qui en fissions la folie, il n'y auroit pas tant de cocus.

CATIN.

Tout cela est bel et bon, Monsieur Gilles, mais il faut du comptant.

GILLES.

Ah, Mamselle, vous en avez pour nous deux, mais pardienne je suis bien aise de vous voir avant que les choses aillent plus loin.

CATIN.

He pourquoi donc ?

GILLES.

Trotez, marchez, quarrez-vous devant moi.

CATIN.

Est-ce comme cela, Monsieur Gilles ?

GILLES.

Oui fort bien, car je ne veux pas acheter chat en poche ; mais dites-moi z'un peu ?

CATIN.

Quoi ?

GILLES.

Etes-vous bien fille partout ?

CATIN.

Oh beaucoup. Comptez que je la suis autant que l'étoit ma mere après m'avoir mis au monde. Je ne puis pas dire davantage.

GILLES.

Oh ! si cela est, je n'ai rien à dire, car assurément votre mere n'étoit pas un homme.

CATIN.

Oui, mais Monsieur Gilles, je m'amuse ici à la moutarde, votre cul est une bête qui se fait porter par un âne : si vous croyez m'épouser sans rien avoir, ou sans sçavoir comment en gagner. Je suis votre servante, Monsieur Gilles.

SCENE IV.

GILLES *seul.*

PARDIENNE, elle a raison : il faut que je cherche à faire queuque chose. Voyons : (*il fait une énumération de tous les métiers.*)

si j'avois des rentes je n'aurois pas tant de peine à trouver un métier. Allons, il faut que j'en cherche, j'épouserai Catin, j'aurai bien des petits enfans ; toutes les filles seront Catins, et tous les garçons seront Gilles. Pardienne, j'aurai bien de la famille.

SCENE V.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *avec un gros baril.*

AH bon jour Gilles ; comment te porte-tu ?

GILLES.

Fort bien, sans argent, sans embarras, et toi ?

ARLEQUIN.

Je me suis mis dans le négoce de la marchandise.

GILLES.

Diantre ! et que vendez-vous donc ?

ARLEQUIN *lui faisant sentir une sonde qu'il tire du barril.*

Tenez, voyez si vous connoissez cette marchandise ?

GILLES *se bouchant le nez.*

Pardienne, oui, j'en fais tous les jours, c'est de la merde; est-ce que cela se vend ?

ARLEQUIN.

Vraiment oui, on en a même un grand débit; d'où venez vous donc ?

GILLES.

Jamais je n'en ai entendu parler, et j'en vois tant dans les rues auxquelles on ne touche point.

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a tant de gens qui ont d'autres Professions, qu'ils ne pensent point à cela.

GILLES.

Mais moi qui vous parle qui ne sçais point de métier, je n'y ai jamais pensé non plus. Oh combien j'en ai perdu! Mais à qui vend-on cela ?

ARLEQUIN.

A bien des gens, mais sur tout aux Apoticaires. Tenez-vous-là, vous allez voir.

SCENE VI.

GILLES, ARLEQUIN, L'APOTICAIRE.

ARLEQUIN.

VOUDRIEZ-VOUS, Monsieur, acheter ma marchandise, j'en ferai bon marché !

L'APOTICAIRE.

Voyons, Monsieur, voyons.

ARLEQUIN.

Goutez, Monsieur, examinez, vous n'en trouverez pas de meilleure.

L'APOTICAIRE.

La marchandise pourroit être mieux conditionnée. Mais voyons, le prix fait tout; combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

J'en veux sept écus.

L'APOTICAIRE.

Allons, c'est trop : en voulez-vous cinq ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne puis, Monsieur, j'y perdrois trop.

GILLES *à part.*

Il y perdroit ?

ARLEQUIN.

Croyez-moi, Monsieur, ne me laissez point aller. Je fournis un de vos Confreres qui ne barguignera pas lui, il m'en donnera peut-être davantage.

L'APOTICAIRE.

Tenez donc, voilà vos sept écus, puisque vous n'en voulez rien rabattre.

SCENE VII.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

He bien, ne l'ai je pas bien vendu ? et si la marchandise alloit, j'en aurois eu bien davantage.

GILLES.

Pardienne voilà qui est admirable ! je ne l'aurois pas cru si je ne l'avois vû. Allons voilà qui est fait. Je me fais Marchand de Merde ; je cherchois une profession, celle-là n'est pas difficile, je serai Maître tout d'un

plein sault, et Catin n'aura plus rien à me reprocher. Monsieur z'Arlequin, je vous suis bien obligé.

SCENE VIII.

ARLEQUIN *seul riant.*

Le drole de corps ! je lui ai donné là un Métier avec lequel il va faire une grande fortune, mais du moins notre quartier sera propre, il ne chiera plus à notre porte, et Monsieur Liandre me donnera pour boire. Voici l'Apoticaire qui ne me paroît pas content de sa marchandise, sauvons-nous.

SCENE IX.

L'APOTICAIRE *seul.*

Si je pouvois tenir cet insolent, cet affronteur qui m'a vendu de la merde pour du miel, je lui ferois bien voir que ce n'est pas à un Apoticaire qu'il faut se jouer. Je n'ose me plaindre de la friponnerie qu'on m'a faite, car tout le monde encore se mocqueroit de moi. Que faire ? il faut prendre patience en enrageant.

SCENE X.

L'APOTICAIRE, GILLES
avec un tonneau.

GILLES.

Qui veut de ma merde ? argent de ma merde ; c'est de la fraiche.

L'APOTICAIRE.

Voilà un de ces affronteurs, ou quelqu'un qui veut se mocquer de moi.

GILLES.

Ah ! Monsieur, profitez du bon marché, je suis pressé de vendre.

L'APOTICAIRE.

Vous êtes un insolent.

GILLES.

Monsieur, Monsieur, on ne traite point un honnête Marchand comme vous faites.

L'APOTICAIRE *lui donnant un soufflet.*

Un Marchand de mon cul.

GILLES.

Ah! mon confrere, vous voyez comment traite les Marchands.

ARLEQUIN.

Il faut faire une plainte devant Monsieur le Commissaire.

GILLES.

J'y consens.

ARLEQUIN.

Tu as peut-être aussi fait quelque faute? Le métier n'est cependant pas difficile.

GILLES.

Non vraiment, je vous assure, la marchandise étoit bonne, sentez plutôt, vous devez y connoître. Ce vilain Apoticaire de mon cul, n'a seulement pas voulu la gouter.

ARLEQUIN.

Il étoit peut-être enrhumé.

LEANDRE.

Il faut espérer, Monsieur Gilles, que vous serez plus heureux une autrefois; continuez toujours.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, je suis bien dégouté du commerce.

LEANDRE.

Croyez-moi cependant, ne venez plus chier à la porte des gens, gardez votre marchandise pour vous.

ARLEQUIN.

Nous t'avons donné sur le corps la piéce de ton échantillon.

SCENE DERNIERE

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES, CATIN.

CATIN.

He mon pauvre Gilles, comment te voilà fait, on ne sçauroit t'approcher.

GILLES.

Tu vois, j'ai voulu lever boutique pour être en état de t'épouser, je me suis fait Marchand de Merde.

CATIN.

Je le sens bien nigaud; je ne veux pas d'un mari qui soit aussi sot, je veux que ce soit moi qui le fasse. Votre servante, Monsieur. (*Elle s'en va.*)

LEANDRE.

Ni moi d'un voisin qui vienne tous les jours chier à ma porte. (*Il sort*).

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux jamais parler z'à un homme qui sait aussi mal vendre sa marchandise.

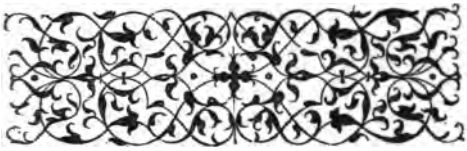
GILLES *seul.*

Adieu donc. Pardienne aussi la vie du monde est bien difficile.

AH QUE VOILA

QUI EST BEAU!

PARADE.



DISCOURS

SUR CETTE PIÈCE

AVANT que de commencer la lecture de cet Ouvrage, j'ai cru devoir vous dire un mot du genre dans lequel je l'avois écrit. Vous sçavez que sur le Théâtre, on admet trois sortes de Pièces, Tragédies, Comédies, et Parades : j'ai osé inventer une quatriéme espéce, qui est la Piéce que je vais avoir l'honneur de vous lire ; et j'ai cherché à éviter les défauts que j'ai trouvés dans les trois Spectacles qui nous étoient connus jusqu'à présent.

La Tragédie demande une gayeté qui m'est peu naturelle, outre plus la difficulté de corriger les hommes en leur

peignant leurs propres défauts, (et comme dit fort bien Homere dans son Epitre à Neron, *Et castigare ridendo mores*,) m'a encore arrêté; en vain Moliere, cet illustre tragique, nous montre dans l'Amant Cochemard le ridicule de ces femmes qui veulent faire les sçavantes; dans le Remede à la Mode, le mépris qu'on doit avoir pour un homme qui à force de tourmens et de jalousie, croit conserver celle qu'il doit épouser, et qui enfin se voit la dupe des soins qu'il s'étoit donné; et dans Isabelle grosse par vertu, que quand on a épousé une fille d'un rang trop au-dessus du sien, on court risque d'être cocu sans en pouvoir tirer raison. En vain, cet admirable Auteur, s'est-il acquis une gloire immortelle, je ne marcherai pas sur ces traces.

La Comédie approchoit assez du goût dans lequel je voulois travailler; la nécessité de prendre un point d'histoire, et de faire toujours triompher le vice et jamais la vertu, m'animoit; mais la nécessité de l'unité de lieu, et la régle austere des deux douzaines d'heures où l'on est

assujetti, m'ont paru gêner l'esprit, et priver les Spectateurs de mille beautés, que sans cela on introduiroit aisément sur la Scene : l'on a beau dire que Corneille et Racine sont assis aux meilleures places dans le Temple de mémoire ; l'un pour avoir fait Georges Dandin, Roi de Thrace, remontant sur son trône que l'usurpateur Scapin lui avoit enlevé par ses fourberies; l'autre pour nous avoir donné le Misantrope, qui après avoir découvert la conjuration que Sganarelle et le Tartuffe avoient formée contre lui, leur pardonne, et par ce trait de clémence gagne tous les cœurs. Je n'envie point leur gloire, et ce ne sera point cette sorte d'Ouvrage qui me conduira à leurs côtés.

La Parade est sans contredit le genre le plus noble des trois, et celui auquel je me serois le plus volontiers attaché ; mais il n'est point de roses sans épines, ni d'Ouvrage sans inconvéniens : on est restraint dans ces sortes de Piéces à une certaine décence qui peut fatiguer les oreilles peu scrupuleuses de la plûpart des Auditeurs ; on y montre aussi le vice

trop à découvert, et quoique ce soit dans le dessein de le faire haïr, et qu'on puisse dire avec vérité qu'il n'est point d'Ouvrage où l'on cherche tant à faire parade de la vertu. Nous ne sommes plus dans l'heureux tems où l'innocence des mœurs faisoit qu'en nous peignant les vices par les vices mêmes, on nous en donnoit une horreur qui nous les faisoit éviter. Tels autrefois les Lacedemoniens, pour faire détester l'yvrognerie à leurs enfans, faisoient enyvrer leurs esclaves, et les leur montroient, pour qu'ils vissent l'état d'abrutissement où l'excès de vin nous réduisoit; maintenant ce seroit assez inutile, et les tems sont trop changés pour employer utilement de pareils moyens. Vous ne doutez pas que si un Avocat plaidant contre l'adultére, pour nous en montrer les inconvénients faisoit montrer une femme dans le Bareau, et là en commettoit un devant tout le monde : vous ne doutez pas, dis-je, qu'une pareille action, loin de nous corriger, mettroit vraisemblablement tous les hommes en état de désirer et de pouvoir en faire autant;

peut-être même cela pourroit-il jetter dans l'esprit des femmes une ardeur qui leur est toujours facile d'éteindre, et ce désir réciproque des deux sexes, pourroit insensiblement conduire à une action qui n'est pas trop décente dans le Temple de Thémis. Je ne me suis donc point adonné à cette espéce d'ouvrage; l'on a beau me montrer dans le Temple des Muses, assis aux côtés d'Apollon, Q*** pour avoir fait la Parade de Rodogune, M*** pour avoir fait celle de Cinna, S*** pour celle de Britannicus, M*** par celle du Fils de son Pere, et D*** par celle de l'Ecriture Sainte, *Mane Thekel Phares;* F*** pour celle d'Heraclius. J'ose encore m'élever plus haut, je désire une place dans votre Troupe; et pour parvenir à la mériter, je me suis efforcé, en évitant les défauts de la Tragédie, de la Comédie et de la Parade, de n'en prendre que le bon, et de le rassembler dans cette Tragepara-comédie, que je vais avoir l'honneur de vous lire.....

RONDEAU.

QUE vla qu'est beau ! C'est donc là la devise?
L'intitulé de votre Piéce exquise.
Quel Frontispice ! Ah dans l'empressement
D'ouir tel chef-d'œuvre (à parler franchement.)
Au saut du lit j'étois même en chemise,
De vos talens l'éclat s'immortalise,
On voit toujours avec même surprise
Votre clistere, on dit en se pâmant
Que vla qu'est beau !

Une autre gloire encor vous est acquise,
Avez un don qu'il n'est besoin qu'on dise;
On le sçait bien. Près d'un objet charmant
Étalez-vous les bons airs d'un Amant;
La Belle dit, certes me voilà prise?
Que vla qu'est beau !

AUTRE.

QUE vla qu'est beau! Ce titre emeut ma bile,
Un tel début me paroît peu facile
A soutenir. De par Saint Nicolas,
L'intitulé ne se soutiendra pas
Contre un écu, j'en gagerois dix mille,
Pour en juger, connoissez-vous le stile!
Non. Lisez donc; avec toute la ville
Lors vous direz, faisant de grands hélas!
Que vla qu'est beau!

Je suis confus, il me faut faire Gille,
Oui ma critique est critique imbécille;
Mal à propos j'ai fait tant de fracas,
Tout se soutient, j'ai perdu mes ducats.
L'Auteur enfin, fait voir en maître habile,
Que vla qu'est beau!

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

LEANDRE.

GILLES.

ARLEQUIN.

AH QUE VOILA

QUI EST BEAU!

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *seul.*

OH! par la Saint Nicolas, je suis'd'un malheur qui passe toute espérance, et pour la queue d'un chat (quoiqu'il soit malsain de mourir) je me ferois moi-même l'homicide de ma mort: mais il ne convient pas qu'un Gentishomme z'ait des pensées aussi lâches; c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de me plaindre du sort, en voyant que Monsieur l'Empeigne, pere de ma charmante z'Isabelle,

ne veut choisir pour son époux que celui qui lui apportera trente-quatre pistolles qu'il faut lui donner pour qu'il se démette en faveur de son gendre de sa charge de Maître Savetier. Je sçais que le bonhomme Cassandre est tout prêt, et moi j'ai beau rassembler tous mes moyens pour faire cette somme, c'est en vain, je n'ai encore pû trouver que dix-neuf livres. Hélas ! il faudra donc la voir Madame Cassandre. Ciel ! je ne puis y songer sans que tous mes boyaux n'en crevent de fureur. Ah chien de chien d'amour, que tu m'es entré douloureusement dans le cœur ! Mais voici ma charmante Maîtresse.

SCENE II.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

ISABELLE.

ISABELLE.

Leandre.

LEANDRE.

Se pourroit-il ?

ISABELLE.

Hélas !

LEANDRE.

Quoi les trente-quatre pistolles !

ISABELLE.

Je l'ai oui dire.

LEANDRE.

Par la ventrebleu je me meurs.

ISABELLE.

(*Après être resté un moment évanouie.*)

Et moi y tou..... Mais non, il vaut mieux songer à nos affaires..... Leandre.....

LEANDRE.

Isabelle.

ISABELLE.

Ecoutez.

LEANDRE.

Je suis sourd.

ISABELLE.

Cela ne fait de rien, écoutez-moi toujours..... Enfin finale, mon cher Leandre, il faut prendre son parti, et ne pas se laisser tondre comme ça la laine sur le ventre ; c'est pourquoi, je suis d'avis que nous avisions ensemble , pour pouvoir vaquer à nos amours.

LEANDRE.

C'est bien dit ; mais le désespoir de la contrariété de ma passion, m'embrouille si fort l'esprit, que je sens que je suis tout chose ; et puis les flammes de vos beaux yeux allument tellement mon ame, que quand je vous vois, je ne suis plus qu'un flambleau z'ambulant ; cependant si vous voulez nous finirons tout cela.

ISABELLE.

Ah ! mon Leandre, dites et je ferai.

LEANDRE.

Il ne s'agiroit que de nous épouser sans mariage, et puis après Monsieur votre Pere seroit bien obligé d'y consentir.

ISABELLE.

Que me dites-vous là, mon cher z'amant, l'avez-vous pû penser ? Sçachez donc, Monsieur, que je ferai z'avec vous tout avec plaisir drès lorsque vous serez avec moi sur le bon pied, mais pour z'à présent la z'obéissance.....

LEANDRE.

Ecoute-t-on la z'obéissance quand on sent queuque chose ?

ISABELLE.

Ah Leandre ! je sens trop que je sens queuque chose, et j'espère qu'incessamment si je vous épouse, je sentirai bien encore autre chose; cependant je crains que la z'inquiétude qui me tourmente le corps et l'âme, ne me change au point de n'être plus si z'aimable, et que vous ne changiez aussi.

LEANDRE.

Tout z'au contraire, mon Isabelle, je vous aimerois encore davantage quand vous seriez plus laide que ce que la pudeur de ma modestie m'empêche de nommer devant la z'honorable compagnie ; mais voici mon valet z'Arlequin qui revient tout essoufflé, voyons un peu ce qu'il z'à nous dire.

SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

D'ABORD, Messieurs, je vous dirai donc que je viens de prendre Monsieur Cassandre au cul et aux chausses pour lui tirer les vers du nez ; c'est pourquoi je sçais tout,

et je vais si bien engeancer ma manigance, que bien-tôt il faudra qu'il fasse Jacques déloge; et surement, pour ce qui est d'en cas de Mamselle, il n'en tâtera que d'une dent.

LEANDRE.

Ah, mon cher z'Arlequin! n'est-ce pas encore trop, sur-tout si c'est de cette grosse dent qui lui reste encore, si l'on s'accoutumoit comme cela à tâter de Mamselle, que deviendrois-je moi, qui en suis plus jaloux que de la prunelle de mes yeux?

ISABELLE.

Ne craignez rien, mon Liandre; et vous, Monsieur z'Arlequin, soyez témoin de nos juremens: oui, Liandre, je te promets d'être uniquement pour toi, si l'on m'offroit un autre établissement, je répondrois zeste, et je mépriserois le plus grand du Royaume pour le tien quelque petit qu'il soit; j'aime mieux une saucisse avec toi qu'un cervelat avec un autre.

LEANDRE.

Et moi je te promets, adorable z'Izabelle, que toutes les filles du quartier auroient beau me dévisager à force de lorgnemens, je ne les regarderois pas seulement du coin de l'œil; non je n'en ferai pas plus de cas que

d'un chien dans un jeu de quille, et je veux garder tous mes yeux pour te répéter tous les jours de la journée que rien ne peut z'égaliser la passion de l'amour que j'ai pour toi.

ISABELLE.

Ah! beau Liandre.... mais, mon pauvre z'Arlequin, pouvons-nous en croire le discours de vos paroles; car.....

ARLEQUIN.

Oui, Mamselle, je te promets que je vas aller de cul et de tête pour vous faire avoir celui que vous désirez; et vous Monsieur mon Maître, je te jure que le bon-homme Cassandre n'a qu'à tirer ses chausses, je vais lui en couler d'une façon. Oh il ne s'attend pas....

LEANDRE.

Ah, mon cher z'Arlequin! quoi je t'aurois obligation..... tiens voilà toujours six blancs pour boire à not' santé..... il est des occasions où il ne faut rien épargner.

ISABELLE.

Et moi, Monsieur z'Arlequin, voilà z'un cure-oreille que j'ai z'eu en héritage de feue ma défunte mere qui est morte, dont je vous fais présent en pur don.

ARLEQUIN.

Mais prenez donc garde, vous allez vous ruiner; n'importe, comptez sur moi; vous, Mamselle, préparez-vous à recevoir la visite de Monsieur Cassandre.... Vous, Monsieur, écoutez.....

(Il dit deux mots à l'oreille à Leandre.)

Vous m'entendez. Adieu, je vais préparer mes flutes pour fluter le bon-homme.

SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Eh bien, charmante z'Isabelle, oserois-je sur le soupçon d'un valet dresser encore vers vous mes affections ? pouvons-nous nous en flater d'un peu de réussite dans nos amours ?

ISABELLE.

Pour ce qui est d'en cas de ça, Monsieur le biau Liandre, j'aurai l'honneur de vous dire, que mon cœur z'et moi nous serons toujours ouverts pour vous; et si Monsieur mon pere m'obligeoit d'épouser Monsieur Cassandre, j'aurois toujours une porte toute prête pour que vous entrissiez tout de go dans mes affections.

LEANDRE.

Quoi, z'adorable z'Isabelle, vous en épouseriez un autre ? Non je ne pourrai jamais y consentir ; j'aimerois mieux qu'il m'épousât moi, et pouvoir vous le rendre tout de suite.

ISABELLE.

Vous êtes par trop civil, beau Liandre, et c'est par toutes ces belles manieres que vous avez tellement gagné mon cœur, que je ne vous en verrai pas sortir un instant, sans desirer que vous y rentriez sur le champ.

LEANDRE.

Moi, z'en sortir, charmante z'Isabelle ? Non, je veux y rester toujours. Quoi, voudriez-vous rendre ma passion comme un lavement ? Ah je croirois sans doute avoir manqué mon coup, si je vous voyois un instant vuide de mes affections envers vous.

ISABELLE.

Ah Liandre, il z'est bien vrai de dire que votre passion est bien pleine d'amour, mon cœur ne peut tenir allencontre de vos douceurs..... je me sens toute mouillée..... mes larmes coulent comme l'eau dans la riviere.

LEANDRE *s'attendrissant.*

Mon Isabelle !

ISABELLE.

Liandre vous pleurez.

LEANDRE.

Eh qui pourroit s'arrêter en si beau chemin..... Isabelle vous m'aimez ?

ISABELLE.

Oui, Liandre, cent fois plus que mon pere.

LEANDRE.

Et moi je sens que je suis plus amoureux de vous que si vous étiez ma mere..... mais il faut que vous vous prépariez à recevoir Monsieur Cassandre. Ah ! malgré nos pleurs qu'il vous trouvera aimable..... gaye.

ISABELLE.

Quoi, Liandre, sans vous ?

LEANDRE.

Oui, ma z'Isabelle, vous ne pouvez pas être triste, car j'emporte avec moi tout le chagrin du monde..... Adieu.

SCENE V.

ISABELLE *seule.*

Je ne crains point de mentir en disant que ce pauvre Gentilshomme grille dans mon amour. Sans la sagesse de ma naissance, je

me serois sans doute laissé aller à la tendresse de ses propositions. Ah trop cruel papa, pourquoi l'ambition te gouverne-t-elle? Pourquoi faut-il être Savetier pour pouvoir me donner la main? Oui, j'aimerois mieux dans une condition moins élevée, et dans une honnête médiocrité vivre avec mon Liandre, que d'épouser tous les Savetiers du monde. Mais voici Monsieur Cassandre, écoutons-le puisqu'il faut, puis courons consoler mon amant.

SCENE VI.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

ENFIN, aimable z'Isabelle, je puis donc faire t'avec vous un doigt de proposition d'amour; mon cœur s'échauffe toujours en vain dans son harnois, je ne vois que trop qu'il fait mal au votre, sans avoir été assez heureux que de l'occasionner; mais j'espére qu'incessament, avec l'approbation de Monsieur votre Pere, je pourrai y entrer pour quelques choses.

ISABELLE.

Ecoutez, Monsieur le vieux Cassandre, si j'ai mal au cœur, ce n'est assurément pas

vous qui me le causez, je ne crois pas même que personne vous en croye capable ; cependant si je pouvois être surprise dans une telle vilainie, ce seroit plutôt Leandre à qui il faudroit s'en prendre.

CASSANDRE.

Quoi ma z'adorable enfant, je puis trancher assez de l'heureux, pour croire que je ne suis pas digne d'être capable de vous causer mal au cœur, non, sans doute, je ne croyois pas mes affaires aussi z'avancées ; car quoique j'aye assuré à Monsieur votre pere que mon argent étoit tout prêt, pour qu'il se démît de sa charge, et me fit vous épouser ; cependant je voulois l'aveu de votre aimable corpulence, car la jalousie de Monsieur Leandre m'avoit un peu troublé l'esprit en sa faveur.

ISABELLE.

Je vous dirai donc, Monsieur, que si mon pere avoit décidé de mon sort avec Monsieur le beau Liandre, j'eusse sans chagrin accepté sa main ; mais puisqu'il s'agit de vous, Monsieur, je ne puis vous cacher que je sens soulever mon ame toutes les fois que je vous vois, et que l'émotion que me cause votre présence, est toujours prête à me faire rendre mon dîner.

CASSANDRE.

Ah trop aimable personne, j'espere qu'incessamment vous y serez si z'accoutumée, que vous ne rendrez plus rien de ce qu'on vous donnera, et que dans neuf mois un aimable petit poupon en sera le fruit, ce qui serrera encore le lien de nos amitiés.

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur, est-ce là l'amour que vous me portez ? moi qui ai toujours été si bien faite, et qu'on envoye chercher de tous côtés pour regarder avec plaisir la perfection du corps, vous voulez me gâter la taille ? allez vous êtes un mal-à-droit avec votre postérieurité, je me retire à propos moi, car n'étoit le respect de mon pere, je vous empêcherois bien d'y vouloir plus songer de votre vie. Adieu...

SCENE VII.

CASSANDRE *seul.*

Elle me laisse, cette charmante créature, en me donnant des marques qu'elle rafolle assez de ma personne ; la pauvre petite, elle est si modeste, qu'elle craint encore à son âge de pênser comment on peut faire des enfants. Allez, allez z'Isabelle, sûre-

ment j'y serai plus empêché que vous. Mais depuis deux heures mon coquin de valet de Gilles se fait attendre, appelons-le un peu. Gilles... Gilles... Gilles... ce maraud s'amuse sans doute à manger quelque part quelques rogatons. Gilles.... Gilles.... Monsieur Gilles...

SCENE VIII.

CASSANDRE, GILLES *arrive brusquement, renverse Monsieur Cassandre.*

CASSANDRE.

MAIS voyez un peu cet animal, il m'a failli enfoncer sa tête dans l'œil.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

CASSANDRE.

Mais brutal, est-ce qu'il convient qu'un valet comme vous se fasse appeler pendant z'une heure.

GILLES.

Parguienne, Monsieur, j'étois là au cabaret ici près, le maître a demandé un doigt de vin, la servante m'a dit, Gilles, veux-tu

venir en tirer un coup ensemble ? plutôt deux, ai-je répondu, et nous sommes descendus, puis je n'ai été ni sot ni étourdi j'en ai d'abord tiré un; et comme j'allois recommencer, je vous ai entendu appeller, et vîte je suis accouru; morguienne, Monsieur, c'est une bonne pâte de fille au moins que cette servante là.

CASSANDRE.

Il faut malgré moi retenir ma colere, car j'ai besoin de ce coquin-là.... ah ça, Gilles, connoissant ta fidélité, je vais te confier ma fortune.

GILLES.

Ah Monsieur, point du tout.

CASSANDRE.

Si fait, je vais t'envoyer chez Monsieur l'Empeigne.

GILLES.

Chez Monsieur l'Empeigne ?

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

GILLES *s'en allant.*

Oh voilà qu'est fait.

CASSANDRE.

Mais où vas-tu donc, butor ?

GILLES.

Pardi je m'en vas chez M. l'Empeigne.

CASSANDRE.

Mais est-ce qu'on s'en va comme ça, sans sçavoir pourquoi ?

GILLES.

Ah ! oui, Monsieur, vous avez raison.

CASSANDRE *lui donnant une bourse.*

Va donc chez lui pour porter ces trente-quatre pistolles.

GILLES *s'en allant.*

Oui, Monsieur.

CASSANDRE.

Attends donc... tu lui diras aussi que je l'attends ce soir à souper, pour commencer notre mariage.

GILLES *s'en allant.*

Oui, Monsieur.

CASSANDRE.

Gilles, dis-lui encore qu'il n'oublie pas d'amener Mamselle z'Isabelle.

GILLES.

Parlez donc, Monsieur, est-ce que vous voulez les épouser tous deux.

CASSANDRE.

Eh non, mon ami, je n'épouse ce soir que la charmante z'Isabelle ; mais il est plus convenable avant que de se marier, de boire un coup avec le pere de sa prétendue ; ah ça, va donc vîte, et reviens, je vais t'attendre chez moi, je m'épargne cette peine, pour me ménager d'autant, en attendant ma prochaine nôce.

SCENE IX.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

Ah parguienne, je suis un sot animal, je n'ai pas tant seulement songé z'à demander au cancre de quoi boire z'un coup en chemin, retournons... mais n'est-ce pas là z'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, mon ami, je ne suis plus Arlequin, je suis maintenant le Vicomte de la Friperie... mais que disois-tu là tout seul ?

GILLES.

Je disois que je m'en vas chez M. l'Empeigne, pour lui porter un sac de millions de pistolles où il y en a trente-quatre, je suis chargé de lui remettre, moyennant quoi il se décharge dans les mains de mon maître de sa charge et de sa fille ; mais comme j'ai oublié de lui demander de quoi boire, je vais lui ordonner de m'en donner.

ARLEQUIN.

Il n'est pas nécessaire, mon ami, si tu veux je vais te mener chez Monsieur Moustier, où nous ferons un bon repas et où nous mangerons comme des dogues. Depuis que j'ai fait fortune, je suis toujours au service des honnêtes gens.

GILLES.

Quoi, Monsieur, vous avez fait fortune ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, et c'est avec ce chapeau-là; le vois-tu bien ? regarde.

GILLES.

Eh pardi, oui, je vois bien le jour au travers.

ARLEQUIN.

Il ne s'agit pas de ça, apprends que c'est le chapeau des chapeaux.

GILLES.

Oh pour ça je le crois bien, car il est fait de pieces et de morceaux.

ARLEQUIN.

Gilles ; si je n'avois de l'amitié pour toi, je t'apprendrois à dire comme ça du mal de ce merveilléux chapeau, mais je te le pardonne à cause de ton ignorance. Apprends donc, mon ami, que ce chapeau-là est le chapeau du grand Fortunatus.

GILLES.

Et morguienne, quand ce seroit celui du grand Thomas, comment pourroit-il faire ma fortune ?

ARLEQUIN.

Ah Dame, voilà le *tu autem*, c'est qu'il sert à me rendre invisible.

GILLES.

Qu'appellez-vous invisible ?

ARLEQUIN.

J'appelle invisible, quand on ne me voit pas. Par exemple, quand j'ai bien faim, je m'en vas chez un Traiteur, je fais mettre à la broche, dindons, poulardes, perdrix, fricassée de poulets, vins de Bourgogne, de

Champagne et liqueurs, je mange tout, puis je mets mon chapeau, et je sorts sans qu'on me voye et sans rien payer.

GILLES.

Et vous sortez sans qu'on vous voye et sans rien payer ?

ARLEQUIN.

Oui, quand j'ai besoin d'argent, je m'en vas chez un Changeur, et je demande cent mille Louis d'or pour de l'argent blanc ; quand ils sont bien comptés, je les mets dans une bourse, puis je mets mon chapeau et je les emporte sans qu'on me voye et sans rien donner.

GILLES.

Ah dame, voilà qui est beau ça ; mais, Monsieur, ce chapeau-là me rendroit-il aussi invisible, moi ?

ARLEQUIN.

Tout ainsi comme de même que moi.

GILLES.

Oh parguienne, Monsieur le Vicomte, présentement que vous avez fait votre fortune, vous voudriez bien me le vendre, ce chapeau-là ?

ARLEQUIN.

Je ne peux pas, mon ami ; mais si tu veux me donner tes trente-quatre pistolles en gage, je te le prêterai pour aujourd'hui, et tu auras le tems de faire ta fortune ; mais au moins, Gilles, vous me le rapporterez.

GILLES.

Oui, Monsieur, je vous le promets, et vous me rendrez aussi mes trente-quatre pistolles.

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, tenez mettez-le.

(On entend crier qui veut mes billets, ce sont les derniers ; qui veut le gros lot, Messieurs, il est de dix mille francs.)

Et si vous le voulez, vous pouvez l'essayer avec cet homme qui crie dans la rue, et qui vient de ce côté-ci, je m'en vas me cacher pour qu'il ne me voye pas.

SCENE X.

GILLES, ARLEQUIN, LEANDRE *déguisé.*

LEANDRE.

Qui veut mes billets, ce sont les derniers, qui veut le gros lot, Messieurs, il est de dix mille livres.

(*Gilles ayant son chapeau sur la tête, prend les billets.*)

LEANDRE.

Mais que sont devenus mes billets, est-ce que le vent les a emportés ?

GILLES.

Non, c'est moi qui les ai pris, mais c'est que je suis invisible.

LEANDRE.

Ah sauve qui peut, sans doute, c'est le diable qui les emporte.

ARLEQUIN.

Eh bien cela ne s'est-il pas bien passé. Ah ça présentement remontrez-vous, ôtez votre chapeau ; (*en s'en allant*) mais où êtes-vous donc, Gilles... Gilles... Gilles... Monsieur Gilles.

SCENE XI.

CASSANDRE, GILLES *le chapeau sur la tête.*

CASSANDRE.

L'on m'a assuré qu'on avoit vû mon Valet Gilles s'amuser dans ces environs.

GILLES.

Eh oui, mais c'est que je n'avois pas le chapeau sur la tête ; mais pour z'à présent j'en défierois bien avec toutes les lunettes du monde.

CASSANDRE.

J'ai peur que ce maraud là ne s'amuse dans quelque coin, et qu'on ne lui vole mon argent.

GILLES *riant.*

Il ne me voit pas, hi... hi... hi... il ne me voit pas.

CASSANDRE.

Mais je crois que je l'apperçois.

GILLES *riant.*

Oui da... oui da... hi... hi... hi... c'est qu'il croit que je n'ai pas mon chapeau.

CASSANDRE.

Gilles... Gilles, mais que fais-tu là, coquin ?

GILLES.

Je suis invisible.

CASSANDRE.

Qu'est-à-dire invisible ?

GILLES.

C'est-z'à-dire que vous ne me voyez point; et si vous sçaviez ce que c'est que mon chapeau, vous sçauriez bien que vous ne me voyez pas.

CASSANDRE *lui donnant des soufflets.*

Comment, coquin, que je ne te vois pas, tiens, tiens, tiens.

GILLES.

Ma foi s'il ne me voit pas, il m'attrape bien; (*il ôte son chapeau.*) c'est qu'apparemment je l'ai mal mis, il faut le mettre d'un autre sens.

CASSANDRE *lui donne encore des soufflets.*

Eh bien, maroufle, ne te vois-je pas à présent?

GILLES.

Oh le gros sorcier ! parce que je n'ai pas mon chapeau sur la tête ; (*il met le chapeau*) mais me voyez-vous à présent.

CASSANDRE *lui donnant des coups de pieds au cul.*

Si je te vois, tiens, tiens, si je te vois.

GILLES.

(*Il ôte le chapeau de Cassandre, et lui met celui d'Arlequin à la place, et tourne autour de Cassandre.*)

Monsieur, permettez... Monsieur, Monsieur, où êtes-vous donc, Monsieur ?

CASSANDRE *lui donnant des coups de pieds au cul.*

Eh tiens, tiens, me voilà, maraud, me voilà.

GILLES.

Par la morguienne il a raison, nous nous voyons tous deux, ma foi, Monsieur, je vois bien qu'il y a des gens dans le monde qui ont plus d'esprit que nous deux. J'ai trouvé le Vicomte de la Friperie qui m'a dit que ce chapeau avoit fait sa fortune, parce qu'il le rendoit invisible ; il me l'a prêté,

et dès que je l'ai eu sur la tête, personne ne m'a plus vû.

CASSANDRE.

Va, tu n'es qu'un sot, et Monsieur le Vicomte a voulu t'attraper ; mais où tu as mis mon argent ?

GILLES.

Votre argent ?

CASSANDRE.

Eh oui mon argent, où est-il ?

GILLES.

Ma foi il est avec la bourse.

CASSANDRE.

Et la bourse où est-elle?

GILLES.

La bourse ?

CASSANDRE.

Eh oui la bourse.

GILLES.

Ma foi elle est avec l'argent.

CASSANDRE.

Je commence à me lasser de tes sots discours; Mais où sont-ils tous deux ?

GILLES.

Tous deux ?

CASSANDRE.

Eh oui tous deux.

GILLES.

Ma foi ils sont ensemble.

CASSANDRE.

Ah misérable, je ne vois que trop que l'on t'a pris mes trente-quatre pistolles ; mais je vais te tuer plus de trente-quatre fois, pour t'apprendre une autre fois à te laisser voler. *Il bat Gilles.*

GILLES.

Au voleur, au voleur, au voleur.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc qu'à dire que tout ce train-là, qu'on fait allencontre d'honnêtes gens qui songent à s'épouser en vraies nôces ?

CASSANDRE.

Ah, Monsieur Leandre, je suis au desespoir, ce coquin là à qui j'avois confié un sac de trente-quatre pistolles pour aller acheter la charge de Maître Savetier, il se l'est laissé prendre.

LEANDRE.

Eh bien, Monsieur, puisque cet emploi vous tient tant à cœur, cédez-moi les droits que vous avez de me faire cocu en épousant Mamselle, et je vais vous remettre les patentes de cette Charge.

CASSANDRE.

Oh je vous jure foi d'homme d'honneur, que voilà qui est fait.

Leandre et Cassandre se donnant la main.

LEANDRE.

Vous sçaurez donc, Monsieur, que c'est mon valet z'Arlequin qui a déniaisé le vôtre, pour que je pusse le premier porter à M. de l'Empeigne, les trente-quatre pistolles qu'il exigeoit pour se démettre de sa Charge, et donner sa fille en mariage ; dès que je lui ai eu porté cet argent, il m'a donné sa démission, et m'a fait épouser sur le champ Mamselle ; mais comme z'il ne convient pas à un Gentishomme comme moi de profiter des

fourberies que l'on fait à son prochain, je partage le différent par la moitié, je garde ma charmante z'Isabelle et vous remets la Charge. Jouissez, jouissez, Monsieur, de ses prérogatives, je souhaite que vous ayez autant de plaisir avec votre savate, que j'en aurai toujours avec ma charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Non, Monsieur, il ne sera pas dit qu'on en sçache aussi long que vous dans la règle des procédures ; et comme je ne veux pas demeurer en reste avec vous, et que le mien égalise le vôtre, je vous prête les trente-quatre pistolles en question, quand vous le pourrez vous me le rendrez. Soyez Savetier, Monsieur, il ne convient pas que l'époux de Mamselle batte la calabre sur le pavé comme un simple officier ; ainsi jouissez des prérogatives de cette Charge, et que cette civilité que je fais à l'honneur de Mamselle, me procure votre amitié à tous deux.

LEANDRE.

Monsieur, nous sommes tout confus dans la confusion de notre reconnoissance. Mes amis, Ah que voila qui est beau !

LEANDRE, ISABELLE, GILLES, ARLEQUIN *ensemble.*

Ah ! que voila qui est beau, Que voila qui est beau !

L'AMANT COCHEMARD,

PARADE

EN VERS.

ACTEURS.

LEANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

ARLEQUIN.

UNE SŒUR GRISE.

L'AMANT COCHEMARD,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

ARLEQUIN z'il est vrai, gna pas t'à tortiller,
Je prétends voir Liandre, à gogo lui parler!

ARLEQUIN.

Ly parler da! l'aut' jour vous ly parliez, la peste.

J' n'entendois pas les mots, je voyais ben le geste.

(Il fait quelques gestes deshonêtes.)

ISABELLE.

Badin va m'el chercher.

ARLEQUIN.

Vous l'aurez pal bon bout
Monsieur Gilles est mon maître, et si j'vous sers en tout,
Lorsqu'aux enfans trouvés t'il fit de vous emplette,
Vous étiez mêt-avis encore à la bavette.

ISABELLE.

Je n'avois pas t'onze ans.

ARLEQUIN.

Queu drol d'Amant c'est-là !
Il aime, il est jaloux, puis l'en demeure-là ;
Pour vous magner la main il prendroit des pincettes;
Dame à le voir si sage à l'endroit des fillettes,
Si l'on dit qu'il est fou, on ment.

ISABELLE.

Lui fou ! jamais.
Mais Liandre, il est vrai.....

ARLEQUIN.

Bientôt vous le verrez,
Y devroit être ici, t'il sçait que Monsieu Gilles
N'est pas t'à la maison, d'autant qu'il est en Ville;
Seroit-il pas poltron?

ISABELLE.

Arlequin, quelle erreur!
Liandre ose m'aimer, va croi qu'il a du cœur.
Sais-tu queul sort heureux m'en fit faire la conquête?
Par hazard il pissoit un jour sous ma fenêtre,
Je ne sçais quoi me dit, ah queu ravissement!
Que Liandre était fait pour moi précisément.....
Il est vrai qu'il est fait tout comme un' arbalête.

ARLEQUIN *apercevant Leandre qui passe la tête hors de la coulisse.*

Quand on parle du loup.....

ISABELLE.

J'en vois déjà la tête.

SCENE II.

ISABELLE, ARLEQUIN,
LEANDRE.

LEANDRE *paroissant à demi.*

MAMESEL, entrerai-je ?

ISABELLE.

He, oui dépêchons-nous.

LEANDRE.

Mais.....

ISABELLE.

Entrez tout-à-fait, ou bien retirez-vous.
Mais vla qu'est fort plaisant, Liandre une moustache.

LEANDRE.

Charmante Zizabelle, il est vrai que j'men cache,
Afin qu'ignorant tout, Gilles n'apprenne rien,
J'ai pris l'habit d'un Turc pour être Zarmenien.

ISABELLE.

La moustache sied bien.

ARLEQUIN.

Diantre! on heurte à la porte!

ISABELLE.

C'est Gilles.

LEANDRE *effrayé.*

Est-il armé ?

ISABELLE.

Que cent diable l'emporte.

ARLEQUIN *regardant Leandre.*

Comme il a la venette ! he n'appréhendez rien.
Ouvrons, êtes-vous pas z'un Marchand Zarmenien ?

SCENE III.

ISABELLE, LEANDRE,
ARLEQUIN, GILLES.

Armé de Mre Gérome.

GILLES.

Qu'eu magnere est-ce donc ça? on me laisse en la rue.
Mais à qui en veut stici?

LEANDRE

Monsieur je vous salue,
Je suis z'un étranger qui n'est pas du pays.

GILLES.

Un homme cy end'dans! pardienn' j'en suis d'avis.

ARLEQUIN.

Monsieur est un Marchand..... y faut que je vous dise
Qui vient à Mameselle offrir sa marchandise.

ISABELLE.

Arlequin dit bien vrai, zil me l'offre à crédit,
Ce qu'il montre est fort beau, zil en trouv' le débit.

GILLES *battant Leandre.*

Sa marchandise, oui; pan, la voilà payée.
Hérite mon garçon.

LEANDRE.

Si c'étoit zune épée,
Je me revancherois; mais ce n'est qu'un bâton.

SCENE IV.

GILLES, ISABELLE,
ARLEQUIN.

ISABELLE.

MONSIEUR Gilles est poli deu même qu'un cochon,
Y traite bien les gens.

GILLES.

Vous n'avez rien qu'à dire,
Si vous voulez plus loin, j'irons le reconduire.

ISABELLE.

Un Marchand vient céan-t'avec civilité,
Et ne reçoit de vous que malhonnêteté,
Trente coups de bâton.

GILLES.

Je n'ai pas la main gourde.

ISABELLE.

Mal appris.

ARLEQUIN.

Paix. Morguoi z'il me vient une bourde,
Allez vous mettre au lit.

ISABELLE.

Volontiers.

GILLES.

Oh ma foi,
(*Montrant son bâton.*)
Gérome est un Docteur qui range tout cheux moi.

SCENE V.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

PARLE-moi, Zarlequin, ne m'es-tu pas fidele?

ARLEQUIN.

Ah ah!

GILLES.

Il en convient, je m'affie à ton zèle,
Di moy, sais-tu d'où vient, ou par queule raison
Isabelle a toujours queuqu'drille en la maison ?
Al-songe, n'est-ce pas au tracas du ménage ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, elle en est friande.

GILLES.

J'en enrage.

ARLEQUIN.

Il vous faut une femme, à demeure cheux nous.
Vous l'aimez ? que ne la.....

GILLES.

Quoi !

ARLEQUIN.

Que n'la prenez-vous ?

GILLES.

Jarnonbille, il est vrai que j'aime ste fillette;
Mais queuq' sorcier.....

ARLEQUIN.

Plaît-il ?

GILLES.

M'a noué l'éguillette.

ARLEQUIN.

Monsieur, n'eum' touchez pas.

GILLES.

Quand je l'épouserois ;
Tu vois bien, en un mot, queu posture je ferois.
Plutôt de mariage, y faut que j'la dégoûte,
Saurois-tu queuque secret ?

ARLEQUIN.

Un secret? je m'en doute,
Je connois une femme, et c'est Madam Jacmard,
Aux fill'alle vous sçait donner un Cochemard.

GILLES.

Un Cochemard !

ARLEQUIN.

Al sçait bien son personnage,
Qu'une fille bientôt croit com'ça quel' mariage
N'est que le Cochemard, et n'en veut plus tâter.

GILLES.

Va tôt me la chercher.

ARLEQUIN.

Je cours vous contenter.

SCENE VI.

GILLES *seul.*

Queux tracas! Quas-tu Gil ? véritablement qu'ai-je ?
Mais comment un sorcier fait-il un sortilege ?

Pour feu ma défunt' femm' j'étais pis qu'un matou,
Le train du Charpentier, toujours la cheville au trou ;
Mon rossignol fait comme eul chien d'Jean de Nivelle.
V'la si-tôt que je veux rebouiser Isabelle ;
On l'appelle, il s'enfuit.... Ah vla Madam' Jacmard !

SCENE VII.

GILLES, LEANDRE *déguisé en femme,* ARLEQUIN.

GILLES.

C'EST donc vous qui donnez aux fill'un fier Cochemard.

ARLEQUIN.

Oh dame elle y va dru.

LEANDRE.

Monsieur dedans la Ville,
En cas d'ça je prétends être la plus habile.
J'entreprends z'une fille, et cocharte si bien,
Que de se marier, ne lui est plus de rien.

GILLES.

J'ai céans une fille qu'il faut qu'on cochemarde,
Tenez, j'ai des écus.

LEANDRE.

Monsieur, j'ny prends pas garde,
J'travaille à mon plaisir.

GILLES.

Vous voyez bien ici
La chambre d'Isabelle, al dort sul pied du lit.
Mais je vous conduirai.

ARLEQUIN.

Non pas, car Zizabelle,
Si vous la reluquez, croira qu'on se gauss'-d'elle.
Et v'la qu'el cochmard ira, cahin, caha.

GILLES.

Pardienne il a raison, je vous attendrai-là.

LEANDRE *s'en allant.*

Je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Allez qu'on me la cogne.

SCENE VIII.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

Il m'est avis qu'elle a le cœur à la besogne.

ARLEQUIN.

Laissez-leur tout le temps, vous verrez un bon tour,
L'un portant l'autre, là quatre heures chaque jour,
Le goût lui passera de se mettre en ménage,
Et vous pourrez après la prendre en mariage.

GILLES.

Si Madame Jacmard y met bien la façon.

ARLEQUIN.

Laissez faire Liandre, oh queux maître garçon !

GILLES.

Liandre, mon gourdin, mon gourdin.

ARLEQUIN.

Je déniche.

SCENE IX.

GILLES *seul.*

AH coquin d'Arlequin, c'est ainsi qu'on me triche!
Ils ont fermé la porte. Ah! les maudites gens!
Helas! je suis dehors, et Leandre est dedans.
Ouvrez, ouvres-moi donc..... il faut que je l'assomme, (*criant au travers de la porte.*)
Isabel' ce n'est point zun femm, c'est un homme,
Un homm', comment un homm'! Je suis fou, car je croi,
Qu'elle le doit sçavoir à présent mieux que moi.
J'enrage, ouvrirez-vous?

SCENE X.

GILLES, LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *ouvrant la porte, tenant un pistolet d'une main et Isabelle de l'autre*

POURQUOI chercher querelle?
Je me viens, il est vrai, fiancer à Mameselle,

Je m'appelle Liandre, he bien zon s'épousera.

GILLES.

Qu'eu Diabeu de Coch'mard !

SCENE DERNIERE.

GILLES, LEANDRE, ISABELLE, UNE SŒUR GRISE, ARLEQUIN.

LA SŒUR GRISE.

MONSIEUR Gilles est-il là ?

ARLEQUIN.

Oui.

LA SŒUR.

Des enfants trouvés je suis la Sœur portiere,
Et je viens lui donner un avis salutaire.
Mon doux Jesus, qu'elle est grandie !

ISABELLE.

Expliquez-vous.

LA SŒUR.

Cette fille, Monsieur, vous la prîtes chez nous,
Il y a bien dix ans.

GILLES.

Je fit un bon voyage.

LA SŒUR.

Nous ignorions alors quel est son parentage.
Cet écrit retrouvé peut découvrir son sort,
Et pourra bien causer quelque joyeux transport.

ISABELLE.

Vous me fichez malheur, pourquoi tant de mystere ?
De qui vient cet écrit ?

LA SŒUR.

Il vient de votre mère,
Et contient en un mot un merveilleux secret.

GILLES.

La peste !

LEANDRE.

Diable !

ISABELLE.

Ciel !

LA SŒUR.

Ecoutez ce billet.
» J'exposons not' enfant par faute de richesse,

« C'est une fille, un jour nous la réclamerons.
« Elle nâquit aveuq'un mulet sur la fesse,
« A cette marque-là je la reconnoîtrons. »

GILLES.

Un mulet! de sa mere, hélas! c'est une envie,
Aurois-tu ce mulet!

LEANDRE.

Je vous le certifie.

ISABELLE.

Monsieur en est croyable.

GILLES.

Oui, je m'en ressouvien,
Sa pauvr'mere écrivit ste lettre de sa main,
Lorsque je l'exposâm' à la Salpétriere.
Tu serois mon enfant!

ISABELLE.

Monsieur Gilles est mon pere.

(Ici Arlequin et la Sœur Grise pleurent de tendresse.) laxis.

LEANDRE.

Monsieur j'en suis bien aise, et vous fais compliment.

(à Isabelle.)

Je vous le faits encore plus agriablement.

GILLES.

J'eusse fait un insecq, queu bonheur! mon bon Ange.
Me nouit l'aiguillet'.

ISABELLE.

Queul évenment étrange!

GILLES.

Liandre, elle est à vous. Allons aux Porcherons,
Je serons tous contens, je nous y soûlerons.

L'AMANT POUSSIF,

PARADE.

—

ACTEURS.

CASSANDRE, Père d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Cassandre.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

GILLES, Valet de Cassandre.

M. GRIFFARD, Notaire.

L'AMANT POUSSIF,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

TIEN, Gilles, va-t'en à la boucherie, j'ai parlé au Boucher, il te donnera pour notre soupé deux alloyaux, et deux bons foyes de veau : tu mettras au milieu un dindon de Garenne, un cochon de lait, un agneau, un.....

GILLES.

Monsieur, faudra-t-il que je prenne du mou ?

CASSANDRE.

Non, Gilles mon ami, nous en avons de reste, et ma femme en a encore serré hier, avec le derriere et les cuisses..... du chapon de Mercredi.

GILLES.

Parguenne, Monsieur not' maitre, vous qui êtes un vilain et un ladre, qu'eux raison avez-vous de nous faire faire tant la tamponne ?

CASSANDRE.

Comment, Gilles, est-ce que tu ne sçais pas que le gendre dont je dois être le beau-pere, arrive aujourd'hui ? je ne puis trop le regaler dans cette concurrence, à celle fin de le presser de finir, car je me suis apperçu qu'il rode tous les soirs autour de not' maison un grand escogriffe, et je soupçonne ma fille z'Isabelle, de faire peut-être quelques vilainies avec lui ; ainsi Monsieur Cupoil mon compere et mon ami, doit m'envoyer aujourd'hui Jacques Cupoil son fils, et je prétends et consens que le Contrat soit signé ce soir.

GILLES.

Monsieur, un moment, s'il vous plaît, Jacques Cupoil porte-t-il des moustaches ?

CASSANDRE.

Apparemment : mais il ne s'agit pas de ça ; son pere me mande qu'il a de l'esprit comme un Cresus, et qu'il écrit comme un Oracle. Ainsi va vîte et reviens.

GILLES.

Mais morgué, Monsieur, si Jacques Cupoil a le corps aussi vêlu que son..... nom, croyez-vous que Mamselle z'Isabelle, quoique frilleuse, consente à se conjoindre avec lui.

CASSANDRE.

Je lui ferai bien faire devant moi, ce n'est pas là ce qui m'embarrasse ; mais voici ma fille. Va où je t'ai dit.

SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

Ma fille, prenez l'éponge avec laquelle je me fais la barbe, et allez vous mettre à votre toilette ; outre un peu de gratelle qui vous reste encore, et vos démangeaisons

dont vous aurez peine de guérir, Monsieur Cupoil qui vat être mon gendre, qu'on dit z'être extrêmement propre, pourrait se dégoûter de vous dès la premiere nuit de vos nôces.

ISABELLE.

Quoi! mon pere, vous voulez me marier z'en farce d'Eglise, sans m'en avoir t'avertie, avec z'un homme que je n'ai vû ni manié? je prendrois plutôt le voile d'un Monastere.

CASSANDRE.

Taisez-vous, impudique, vous mériteriez que je vous donnasse un soufflet au visage pour vos impertinentes impertinences ; songez tant seulement za m'obéir, ou za faire mes volontés, je vais passer chez Monsieur Griffard mon Notaire, rue du Pet-au-diable, je reviens à l'instant.

SCENE III.

ISABELLE *seule.*

O Ciel ! prend pitié de mon amour z'et de ma tendresse.... beau Liandre, dont les regards et les soupirs ont passé jusques dans mes veines, écoute ma langueur et mes désirs; mon sang, ma nature, mes pensées,

tout coule en ta faveur; viens, cher Zamant, me tirer de l'étoile malheureuse t'où l'on veut me plonger; quoi z'hélas me marier dans la canicule avec M. Cupoil ! à quel zinceste, mon pere m'expose ! mais que vois-je, c'est lui-même.

SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Ah ! charmante Zisabelle, qu'ai-je appris, qu'ai-je surpris, qu'ai-je compris ! qu'ai-je oui ! ou plutôt malheureux infortuné, qu'ai-je vû, qu'ai-je sçû ! qu'ai-je entendu !

ISABELLE.

Zil n'est que trop vrai, cher Liandre.

LEANDRE.

Quoi zon va sacrifier vos charmes, et votre Zembonpoint za un inconnu ! je ne le souffrirai point. Que je sois plutôt écartelé sous la foudre. Vous serez ma Percée, et je serai l'Andromaque qui vous délivrera des bras de ce monstre, fut-il plus fort qu'un Caton,

je lui plongerai mil et mil fois mon épée zau travers du corps, zeu-t-il autant de bras que brioché.., *(Leandre se mouche)* je m'en vengerai où zil me sera l'impossible. A quelle extrémité me réduis-tu vieux Cassandre! sera-t-il dit..... non, il ne sera point dit qu'un gentilzomme comme moi, et qui doit zentrer dans le service des troupes du Roi, z'en ait le démenti. Non morbleu, non ventreb.....

ISABELLE.

Ne vous échauffez pas tant Liandre, je crains vos vivacités.

LEANDRE.

Ne craignez rien, Mamselle ma maîtresse, ce seroit, comme dit l'autre, retomber de Clarice en Cinna. J'irai trouver Monsieur votre pere, et lui dirai tout doucement que cela ne nous convient point, et je l'engagerai par menaces à penser différemment, car zil ne peut sans injustice vous forcer d'adopter zun homme qui peut dans la suite vous induire, et vous insinuer dans l'adultere, ce qui seroit le *non pus urra.*

ISABELLE.

Ah cher Liandre, *nonce pul ulra;* cela ne signifie-t-il pas, respect de la compagnie, être grosse d'enfant.

LEANDRE.

Vous l'avez dit, Mamselle, et vous expliquez le Latin tout de même comme celui qu'il l'a fait, et certes c'est pour za l'égard de votre secte avoir zeu une belle inducation; mais j'aperçois Gilles, comme il est votre parain, zil est juste qu'il nous aide dans nos besoins.

SCENE V.

GILLES, ISABELLE, LEANDRE.

GILLES.

Ah Mamselle! ne sentez-vous rien qui vous chatouille le robinet de l'âme? Monsieur Tirepoil, je veux dire, Monsieur Cupoil vient d'arriver présentement tout à l'heure.

ISABELLE.

Ah mon parrain de quelle forme est-il? grand ou petit, gros ou menu, maigre ou gras, noir ou roux.

LEANDRE.

L'as-tu vû? porte-t'il l'épée, a-t'il l'air brave, est-il sur la hanche? je veux t'être z'emmuzelé comme un forçat, si je ne lui

coupe le jarret, en cas que j'aie le malheur de le rencontrer; z'eut-il été en salle z'aussi long-tems, et battu l'antiffe autant que Bartole, je lui collerai l'âme z'au ventre, ou je lui ôterai la vie pour le reste de ses jours, tant qu'il vivra.

ISABELLE.

Ne vous passionnez pas tant, les ânes, mon cher Liandre, sont journaliers.

GILLES.

Ah parguenne, Mamselle, j'ai pensé z'à vous pû que vous nel croyez ; j'ai z'inventé avec mon invention un tartageme, par lequel je retiens votre Jacques Cupoil en lieu de sûreté; mais parole ne put point, dites-moi si Monsieur Liandre est connu de M. Cassandre?

LEANDRE.

Il ne m'a jamais vû qu'au visage, je crois qu'il z'auroit peine à me reconnaître.

GILLES.

Quel visage, Monsieur, z'est-ce le gros? z'est-ce le petit! c'est que ça fait z'une différence.

ISABELLE.

Si c'est le gros, mon cher z'Amant, il est plus heureux que moi.

GILLES.

Ah ça, Monsieur, pisque vous m'assûrez que M. Cassandre ne vous connaît point, il tombera sûrement dans le godan, dans lequel je m'en vais le faire donner.

LEANDRE.

Tu me frotes le cul de miel; je suis pourtant plus malheureux qu'un braque. Je devois, disiez-vous, z'adorable z'Isabelle, posséder ou jouir de votre virginité, et couler z'avez vous des jours parsemés de lys et de roses; la poison, si j'en avois, pourrait m'affranchir des duretés de Monsieur votre pere, mais je n'en ai jamais pris; ce qui me cause z'un funeste embarras.

GILLES.

Eh palsangué, à vous entendre vous autres, vous nous donnez là de plaisans caleçons d'Eté; il semble que tout soit perdu, n'avons-nous pas encore des ressources? Ne nous reste-t-il pas l'enlevement, la fuite, la fournication, le viol.

LEANDRE.

Le viol, gueux de faquin! c'est z'une niche que je serois t'au désespoir de faire za Mamselle.

ISABELLE.

Je ne vous ai jamais rien refusé, mon cher Liandre, et ce n'est pas t'à present que je voudrois vous contrebalancer.

LEANDRE.

Certes, Mamselle, ma Maîtresse, vous me gratez par où ça me démange.

GILLES.

J'entends votre pere, ce vieux raquilloneur : et vîte, et vîte fichez-moi le camp, je vais vous rejoindre.

SCENE VI.

GILLES CASSANDRE.

GILLES *à part, feignant de ne pas voir Cassandre.*

Il vaudroit mieux pour mon pauv' Maître, qu'il eut la fievre, la teigne, les Médecins, et la grosse rougeole, que de donner sa fille z'Isabelle à un homme qui ne respire que par ricochet.

CASSANDRE *à part.*

Que veut dire cet animal-là?

GILLES *à part.*

Hélas! il ne sçait pas, Monsieur Cassandre, que son gendre futur, son Jacques Cupoil est poussif comme Caïphe.

CASSANDRE *à part.*

Oh, oh, en voici bien d'un autre.

GILLES *à part.*

Il ne sçait pas que sa tante Magdelaine Pelé, Ravodeuse, suivant la Cour, a fait une course le dos tout nud en grande compagnie.

CASSANDRE *à part.*

Ah, ah, ce n'est donc pas sans sujet que mon compere presse si fort le mariage de son fils!

GILLES *apercevant Cassandre.*

Allons, Monsieur de la Joye, Monsieur Cupoil est arrivé.

CASSANDRE.

Va je le sçais bien, faits descendre Isabelle, je veux un peu la sonder.

GILLES.

Ne vous mêlez point de cela, Monsieur, Monsieur Cupoil la sondera mieux que vous.

CASSANDRE.

Va vîte Gilles, mon ami, mais la voici fort à propos.

SCENE VII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES.

CASSANDRE.

Ah ça, ma fille, votre mari sera ici dans un moment, il est allé sans doute, avant de paroître, se faire décroter ses souliers, et donner un coup de peigne.

ISABELLE.

Je suis prête, mon cher pere, z'à vous obéir en tout; z'on m'a toujours dit que je tenois de vous le germe de ma naissance, mon cœur a toujours rampé devant vos bontés; mais si M. Cupoil z'est poussif, je veux, mon cher pere, que cinq cens diables nous tortillent le cou, si je l'épouse z'en mariage, ou si votre volonté z'est opiniâtre à me faire accepter st'e himénée, je vous jure comme il n'y a qu'une Vierge au Ciel, que j'elle ferai cocu z'en présence de qui voudra l'entendre.

GILLES.

C'est fort bien, Mamselle, Madame Cassandre votre mere en usait ainsi, et y trouvait son compte.

CASSANDRE.

Ah, ah, ce sont de petites fredaines, à quoi l'on ne doit point prendre garde, quand le cas est pressant.

GILLES.

Allons, Monsieur, voilà M. Cupoil votre gendre. Allons, Mamselle, recevez bien votre prétendu.

SCENE VIII.

CASSANDRE, ISABELLE, LEANDRE, GILLES.

LEANDRE *à part.*

Je vais passer z'aux yeux du bon homme Cassandre pour mon rival, z'à celle fin de le dégoûter de ce mariage. (*haut à Gilles*) Monsieur Cassandre, z'il est vrai de dire, que je serois mouillé z'et croté jusqu'au croupion, pour z'avoir l'avantage de profiter de paraître plutôt z'en votre présence, et saluer les appas de Mamselle.

GILLES.

Vous prenez votre cû pour vos chausses; et quoique je sois le parrein de Mamselle Isabelle, je ne pense pas que je sois son pere, car le voilà.

CASSANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis Blaise Cassandre, Bourgeois de Paris et Sergent du Guet à pied.

GILLES.

Oui, Monsieur, et dont le tripe ayeul a fait bien du bruit dans le monde.

LEANDRE.

Il z'etoit sans doute dans l'artillerie ?

GILLES.

Non, Monsieur, il étoit tambour, et descend en ligne droite de Michel-Nicolas Huot Maître à danser des enfants rouges.

LEANDRE.

Je suis charmé, Mamselle, de tomber dans de si honnêtes gens; je ne me sens pas de transports, que je baise par avance ces agriables mammelles, qui me gonflent de plaisir.

ISABELLE.

Ne testiculez point tant, Monsieur, je ne suis point z'encore la niece de Madame Pelée, z'et pour un pisse froid, z'et un homme sérieux, tel qu'on m'a dit que vous étiez, je.....

CASSANDRE.

Tu te trompes, ma fille, son pere me mande qu'il est fort jovial, z'et quand il est z'avec les filles, il est fou comme un autre.

ISABELLE.

Si cela est ainsi, mon cher pere, cela doit rendre une femme parfaitement heureuse.

GILLES.

Il faut que vous soyez né coeffé d'épouser Mamselle z'Isabelle. Dame! c'est que c'est une fille qui a tout plein de talent, voyez-vous, c'est que ça sçait lire et écrire, elle a de la voix, et quand elle chante, y semble qu'elle ait z'avalé des rossignols.

LEANDRE.

Si ça ne fichoit point malheur z'aux oreilles de Monsieur votre pere, rien ne seroit pus gracieux pour moi, que l'enchantement de vous entendre.

CASSANDRE.

Allons, ma fille, la viande prie les gens, chantez.

ISABELLE.

Mon cher pere, vous sçavez bien que j'en' sçais que des chansons que j'ai apprises t'au Couvent.

GILLES.

Allons, Mamselle, chantez-nous stella, que votre Tourriere chantoit toujours.

Mon pere a fait bâtir maison,
Tappe tes coudes contre mon front.

CASSANDRE.

Excusez, Monsieur, z'elle est si neuve et si simple ; allons chantez donc.

ISABELLE.

Celle-là est de la Suprieure, j'aime mieux celle de sœur Cunegonde (*elle chante.*)

C'est la fille d'un Prince, et la sœur d'un Duc,
Le soir elle est pucelle, le matin ne l'est plus,
Sol, la, sol, sol, la, de, re, mi, re, ut.

LEANDRE.

En vérité, Mamselle, vous me confondez de ravissemens.

GILLES.

Ce n'est morguienne encore rien que sa voix, elle a l'esprit z'orné ; elle a lû Becace, la Loyola, l'Aretin, le Pedagogue Chrétien, et la Religieuse en chemise.

LEANDRE.

J'en suis charmé, ce sont des Livres pieux qu'une fille de condition ne sçauroit trop lire.

CASSANDRE.

Que Diable! je ne sçais si je me trompe, mais il me semble que je sens un goût détestable.

GILLES.

Morguenne, ça est vrai, il sent ici un goût de chien, un goût de bouquin, qui infecteroit tout un hôpital minéral.

ISABELLE.

Monsieur aura peut-être lâché queuques vents.

LEANDRE.

Ce n'est point ça, Mamselle, je sçais t'a peu près d'où part cette odeur-là. C'est que j'ai z'un tic drès ma tendre jeunesse, qu'on n'a jamais pû m'ôter; je mange beaucoup, et

n'ai pas la digération facile. Ce que vous sentez, et ce que Monsieur votre pere a la bonté de sentir, ne vient point de mon *agnus*, ce sont les soupapes de mon estomac qui s'entrouvent et se bouchent par trop d'alimens, suivant ce que m'ont dit Messieurs Faget et Sousmain.

GILLES.

En ce cas là, Monsieur, si les papes de votre estomac produisent une si vilaine odeur, ne respirez plus, ne sçauriez-vous vivre sans ça ?

CASSANDRE.

Ma foi, Monsieur, voilà une furieuse incommodité, je vous aimerois autant punais.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, mon cher pere me permettra de vous dire, qu'au lieu de songer z'à vous marier, vous devriez vous faire guérir. Outre que votre tante.....

LEANDRE.

Mamselle, vous m'insultez et vous avez peut-être plus besoin de passer les remèdes que moi.

GILLES.

Ma foi, Monsieur, vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais je ne crois pas que vous mourriez jamais en odeur de sainteté.

LEANDRE *donnant un soufflet à Cassandre.*

Taisez-vous, maître sot.

CASSANDRE.

Monsieur, vous perdez le respect.

LEANDRE.

Ma foi, Monsieur, vous le perdez vous-même, on méprise ici ma famille, et vous oubliez que votre tripe ayeul étoit tambour; si je faisois bien je vous donnerois de ses baguettes par-dessus les oreilles.

CASSANDRE.

Comment, pendart, scélerat !

LEANDRE.

Sarpedié, pour qui me prend-t-on ?

CASSANDRE.

Gilles, va chercher mes fusils, mon pistolet, mes hallebardes, que j'étranglè ce coquin qui m'insulte en ma présence.

ISABELLE.

Au guet, au guet.

GILLES.

Au feu, au feu.

ISABELLE.

A moi, Mousquetaires.

GILLES.

A la garde, à la garde, sauve qui peut.

CASSANDRE.

Au secours, au voleur, au voleur.

LEANDRE.

Parlasembleu, je veux tirer le boyau de ce maudit vieillard, tordre le cou à ce faquin de parain, et fendre en deux cette insolente Isabelle.

Cassandre et Gilles s'enfuyent.

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *continuant et se jettant aux genoux d'Isabelle en ôtant son nez postiche.*

QUE j'aime, et que j'aimerai toute ma vie.

ISABELLE.

Quoi c'est vous-même, mon cher Liandre, dressez-vous au plutôt, je ne sçaurois vous souffrir à mes pieds.

LEANDRE.

En attendant z'une posture pus commode et indécente, souffrez que je vous embrasse les genoux.

ISABELLE.

Sauvez-vous, tendre z'et fidele Amant, mon pere z'est vicieux et colérique, il est allé sans doute prendre son arme à feu, et peut d'un seul trait vous précipiter dans l'infidelle nuit du tombeau.

LEANDRE.

Je ne crains que vos adorables charmes, belle z'Isabelle, drès mon adolescence de ma jeunesse, je suis t'accoutumé z'à souffrir patiemment coups de pieds dans le cu, soufflets, et quelque chose de mieux, sans changer de visage.

ISABELLE.

En vérité vous êtes d'un charmant caractere, on reconnoît à toutes vos magnieres que vous êtes un Gentilhomme z'et un fils de famille. Mais j'entens du bruit, sauvez-vous t'encore un coup.

SCENE X.

CASSANDRE *armé*, ISABELLE, GILLES.

GILLES.

COURAGE not' maître, lâchez-lui tant seulement quatre balles dans le ventre pour l'affoiblir.

ISABELLE.

O Ciel !

CASSANDRE.

Il s'est sauvé, il a morbleu bien-fait, je l'aurois écalventré, dans la tremblante colere où je me suis engagé.

GILLES.

Tenez-vous sur vos gardes, Monsieur, il peut revenir et nous envoyer *ad patres*. Je vais faire le guet.

SCENE XI.

CASSANDRE, ISABELLE.

POURQUOI, Mamselle l'impudente, ne vous êtes-vous point sauvée comme nous ? Que vous disait cet insolent ?

ISABELLE *rit et éclate.*

Mon pere... mon cher pere... mon pere...

CASSANDRE.

De quoi ris-tu, fille dénaturée ?

ISABELLE.

Je ne puis me dispenser de rire z'en éclat de la peur que vous a fait Cupoil.

CASSANDRE.

Je vous trouve bien impertinente de n'avoir pas eu peur aussi, monstre dénaturé, serpent que j'ai z'élevé dans mes entrailles, est-là la récompense de t'avoir donné la lumiere du jour ?

ISABELLE.

Pardi mon pere, c'est z'à ma mere que je le dois d'autant et encore plus qu'à vous.

CASSANDRE.

Ah c'est parler cela, je suis content, et vous vous mettez t'à la raison.

SCENE XII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES.

GILLES.

Ah! not' maître, j'ai bien eu la venette, ce diable de Jacques Cupoil venait pour vous manger le cœur au ventre, suivi de quatre ou cinq grands crocs de ses amis, un inconnu qu'on ne connoît pas, a pris seul contre eux tous votre défense, il leur a morguenne bouché le passage, il a éborgné Cupoil, et ses amis se sont tous sauvés en prenant la fuite.

CASSANDRE.

Ciel que je serois heureusement fortuné, si je pouvois embrasser mon libérateur.

GILLES.

Tenez, tenez, Monsieur, le voilà lui-même couvert de crote, de poussiere et de laurier.

SCENE XIII.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LEANDRE.

LEANDRE.

Ne craignez rien, Monsieur, votre ennemi, z'est déféré d'un œil, z'il a pris la fuite, et mon bras vengeur vous a vengé d'une vengeance qui lui z'ôte la moitié de sa lumière.

CASSANDRE.

Ah ! Monsieur, nommez-moi promptement à qui je suis redevable d'un si grand service; comment est-ce que c'est que vous vous appelez.

LEANDRE.

Je n'ai pas l'avantage d'être assez heureux pour avoir le bonheur d'être conu de vous, Monsieur Cassandre, je m'appelle Christophe Joachim de Leandre, fils naturel d'Eustache Policarpe le Roux, qui tenoit la Geole au Fort-Lévêque, du vivant du fameux Nivet. Parquoi j'ay l'honeur d'être neveu du côté de ma mere de Messire Claude Miton, Caporal des Carabiniers de Marseille en Poitou.

CASSANDRE.

Comment, Monsieur, vous vous appelez Leandre, fils du bon homme le Roux, qui vous a t'eu en fornication secrette d'une fille Angloise qu'on nommoit dans ce tems-là..... dans ce tems-là..... Attendez que je m'en souvienne..... Mon Dieu je l'ay sur le bord de ma langue, eh mais aidez-moi donc, la... la... la...

GILLES.

Catherine Zurich.

CASSANDRE.

Non.

GILLES.

Elisabeth Berne.

CASSANDRE.

Aih non.

GILLES.

Susanne Solure ?

CASSANDRE.

Morbleu non.

GILLES.

Jeanne Tiremon?

CASSANDRE.

Tais-toi.

GILLES.

Brigitte Chaudasse?

CASSANDRE.

Eh non, non, de par tous les diables; non, c'est Magdeleine.

LEANDRE.

Magdeleine.

CASSANDRE, LEANDRE, *ensemble.*

Magdeleine Ficheconcos.

CASSANDRE.

Eh Monsieur, je l'ay beaucoup conue, ainsi que toute la terre. Oh Diable c'étoit une fille inimitable, charitable, accostable, métable, traitable, respectable et convoitable.

GILLES.

Ah! Monsieur, cela est morguenne véritable et indubitable.

LEANDRE *se pannadant.*

Ah! Monsieur..... Ah Mamselle.

CASSANDRE.

Mais, Monsieur, que puis-je faire pour reconnoître la reconnoissance que je vous dois de m'avoir sauvé la vie, mon bien.....

LEANDRE.

Arrêtez, Monsieur.

ISABELLE.

Ah Liandre, je vous sens venir.

LEANDRE.

Monsieur mon beau-pere je vous y diray premierement que je vous demande pour toute grace de récompense, Mamselle z'Isabelle votre fille pour l'épouser z'en mariage.

GILLES.

Ou autrement si Mamselle l'aime mieux.

CASSANDRE.

Ah, Monsieur, vous me causez trop d'honeur, z'et aprés le service que vous m'avez rendu, j'aurois six filles, que vous pourriez en disposer comme il vous plairoit. Voici M. Griffard mon Notaire, qui vient z'à propos pour dresser le Contrat.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LEANDRE, M. GRIFFARD, Notaire.

LE NOTAIRE.

Où sont les futurs conjoints.

ISABELLE.

C'est moi, Monsieur, je suis toute prête.

GILLES *contrefaisant Isabelle.*

Me vla aussi, Monsieur.

LEANDRE.

Retirez-vous t'insolent. C'est moy, Monsieur, qui suis le futur, et qui respire la consommation.

CASSANDRE.

Allons, Monsieur, vous n'avez tant seulement que les noms à remplir, lisez-nous le Contrat.

LE NOTAIRE.

Pardevant les Conseillers, Notaires Garde-mottes et Garde-selles, et Garde-robes du Châtelet de Paris ; furent absens en leurs

personnes Christophe Joachim de Leandre, soit disant mineur, demeurant rue des Foureurs, Paroisse S. Germain l'Auxerrois, d'autre part : et Blaise Cassandre, Bourgeois, de Paris, et Sergent du Guet à pied, stipulant pour Cunegonde Isabelle sa vraie fille, de son consentement demeurante avec lui rue Trousse-vache, à la Corne de cerf, Paroisse S. Jean-le-rond, d'une part.

Lesquels en la présence de leurs parens et amis cy-devant nommés ; sçavoir, du côté du futur et de la future, d'Alexandre, Cesar, Thomas de Gilles, Parein de ladite future, Sonneur du quartier S. Roch, et Lanternier en exercice de la rue Traversine, et rues circonvoisines, sont convenus de ce qui s'ensuit.

C'est à sçavoir que ledit Joachim de Léandre et ladite Cunegonde Isabelle, pourront s'épouser devant ou derriere l'Eglise, le plutôt qu'ils pourront.

Ledit sieur Blaise Cassandre donne en conservation dudit mariage, seize livres de rente viagere à prendre sur une maison, scise rue Fromenteau.

Plus soixante livres onze sols en nippes, joyaux, bijoux, diamans, ustenciles, meubles et immeubles ci-après mentionnés.

SÇAVOIR,

Un bahu avec un gond et sa serrure.

Un bandage à descente.
Huit suspensoirs.
Trois seringues à fistule.
Un bourlet presque neuf.
Six béguins, trois gourmettes.
Un hochet de métal de prince.
Un diamant de Cédras estimé 8 liv.
Deux étuits à chapeau.
Une trape à prendre des rats.
Un urinal de fer blanc.
Six manches de couteau.

Leandre et Isabelle font des remercimens à Cassandre pendant qu'on lit les articles.

CASSANDRE.

Monsieur est Gentishomme, mettez encore une pelle, trois pincettes, et deux souflets.

LEANDRE.

Ah ! Monsieur.

ISABELLE.

Ah mon cher pere.... que de remercimens.

CASSANDRE.

Mettez pour ma fille par surcroit, Monsieur le Notaire, les quatre dada de feu sa mere que j'ai fait mettre au blanchissage.

LE NOTAIRE.

Quatre dada.

Le survivant des futurs époux aura pour prépuce dix-sept livres onze sols treize deniers, une fois payé à prendre sur le plus clair et le plus net du bien.

LEANDRE.

Ah! Monsieur, c'en est trop, je suis piqué de la générosité de Monsieur mon beau pere. Mettez en cas que j'ai du bien, que je le laisse à ma femme ou à ses enfants mâles ou femelles présens ou futurs en rentes viageres à perpétuité.

ISABELLE.

Ah cher Liandre, je ne souffrirai point que.....

LEANDRE.

Cela sera comme ça, Mamselle.

Le Notaire signe.

ISABELLE
GROSSE
PAR VERTU,
PARADE

Représentée le Mardi-Gras 1738.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

LEANDRE.

LE DOCTEUR.

ISABELLE
GROSSE
PAR VERTU,
PARADE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, GILLES.

ISABELLE.

CERTAINEMENT, mon cher Gilles, tu es tout mon espoir.

GILLES.

Ho ! voilà qui est fort bien ; le diable vous emporte, Mamselle, à force d'avoir imaginé des tartagemes dans le pour et le contre de votre amour, le tournebroche de mon esprit

est usé, les filles croyent qu'on est toujours en état et avec elles, il faut toujours recommencer.

ISABELLE.

Mais que veux-tu donc que je devienne, vertueuse comme je suis, faut-il que je me voye entraînée dans une himenée, où de toute nécessité mon époux sera cocu. Tu sçais et tu n'ignore pas quelle haine j'ai pour le Docteur, et quel amour j'ai pour Liandre.

GILLES.

Oui, mais jarnonbille il faut recompenser les gens quand on veut qu'ils se mettent dans le margouillis pour nous.

ISABELLE.

Quelle récompense veux-tu que je te donne ? Tu sçais que je n'ai pas tant seulement un liard.

GILLES.

Une fille a toujours une monnoye avec laquelle elle peut s'acquitter, et on peut frapper cette monnoye-là en cachette, sans craindre d'être pendu.

ISABELLE.

Comment! z'étant le domestique de mon pere, vous voudriez..... certainement..... Gilles, c'est z'une plaisanterie de votre part.

GILLES.

Oh bien faites donc comme vous voudrez; car avec votre Docteur, avec votre Leandre, avec la peste qui les étouffe, je ne sçais comment ajuster vos engingorniaux.

ISABELLE.

Je ne vois pas à quoi me résoudre. Dis-moi, me ferai-je enlever par Liandre ? ferai-je déclarer mon pere imbécile ? ou bien ferai-je empoisonner le Docteur ?

GILLES.

Attendez, je trouve un bon moyen pour empêcher qu'on ne vous pose (propose, veux-je dire) le Docteur : vous n'avez qu'à déclarer que vous êtes grosse.

ISABELLE.

Grosse ! je ne la suis point, mon cher Gilles ; comment veux-tu que je la paroisse.

GILLES.

Eh pardi ! l'an passé que vous l'étiez, vous avez bien fait comme si vous ne l'étiez pas, vous pouvez bien faire à présent comme si vous l'étiez.

ISABELLE.

Taisez-vous t'insolent ; apprenez que je n'aime point les mots à double entente.

GILLES.

ıleu, ce n'est pas pour vous man-
espect, mais je ne m'embarrasse
ela vous fâche.

ISABELLE.

: ton discours soit impertinent, je
rès convenable. Allons, je me ré-
sser pour grosse; cela dégoûtera
nt le Docteur; mais ne faudra-t-il
tir Liandre que ce n'est qu'une
able que j'employe pour le pos-

GILLES.

ıe vous soyez bien bête, Mamselle,
ous pas bien que s'il sçait le pot
il ne fera pas la grimace d'assez
ıce, et qu'il ne viendra pas si
›pui de la boule du patrigotage
tantagême d'amour. D'ailleurs,
doit être votre mari, il faut qu'il
ıe de bonne heure à croire que
ne sont pas de lui seul.

ISABELLE.

obligée de convenir, Gilles, que
si integre que tous tes raisonne-
'y soumets sans regarder derriere
tage. Mais pour l'enflure.... dis-

GILLES.

Allez, imbécile, allez, ne voilà-t-il pas une chose bien difficile à imaginer. Retirez-vous, j'apperçois votre pere, je vais lui donner un godan.

SCENE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

Heu.... heu.... heu.... Pouas. Monsieur le Docteur (*il crache*) Monsieur le Docteur (*il éternue*) Monsieur le Docteur (*il se mouche*) se fait bien attendre.

GILLES.

La fievre vous serre, Monsieur Cassandre, je ne connois rien de si malheureux, de si corbeau, de si chat-huant que vous.

CASSANDRE.

Comment ?

GILLES.

Il faut que vous ayez marché sur une planette bien maligne, vous avez z'étez autrefois au Pilori, vous avez fait il y a deux ans amende honnorable, votre premiere femme vous a fait cornard, la seconde vous a fait

cocu, vous avez la mine d'un singe, vous êtes fait comme un scorpion, vous êtes bête comme un cochon, votre fille accoucha l'année dernière en pleine compagnie, et la voilà encore grosse aujourd'hui.

CASSANDRE.

Grosse !

GILLES.

Oui vraiment, je viens pour vous préparer l'esprit là-dessus, si vous en avez.

CASSANDRE.

Eh sçais-tu si c'est d'un garçon ou d'une fille ?

GILLES.

Peste soit de la rosse, est-ce que j'y ai regardé ?

CASSANDRE.

Eh dis-moi, par qui est-elle donc devenue grosse ? est-ce par quelqu'un de mes amis ?

GILLES.

Non, mais il y a apparence que c'est par quelqu'un des siens. Tous vos amis sont de vieilles charpentes qui tombent en canelle.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Notaire ?

GILLES.

Bon ! il ne grossoye plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Procureur ?

GILLES.

Il ne produit plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon avocat ?

GILLES.

Il ne conclut plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Huissier ?

GILLES.

Il n'exploite plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon Marchand de drap ?

GILLES.

Il n'étale plus.

CASSANDRE.

Est-ce de mon tailleur ?

GILLES.

Il ne cout plus.

CASSANDRE.

Il ne cout plus, il ne produit plus, il ne grossoye plus. Tiens maraut, voilà pour tes négatives. (*Il le frappe.*)

GILLES.

Oui, oh ! Monsieur Cassandre, je ne suis point ingrat je vais d'une terrible façon vous en donner dans les tripes.

CASSANDRE.

Comment, misérable, tu oses frapper ton maître dont tu manges le pain, ah..... ah, ah, ah.

GILLES.

Oui, Monsieur Cassandre, vous avez besoin de cette petite correction-là. (*Ils se battent et tombent par terre.*)

GILLES.

Vous voilà donc à terre, Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

Ah je suis tout disloqué.

GILLES.

Et moi aussi. N'avez-vous pas besoin d'un peu d'huile de cotteret ?

CASSANDRE.

Que dit donc encore ce pendart ?

GILLES.

Attendez, ne vous êtes-vous pas fait mal au nez ?

CASSANDRE.

Oui, coquin, je me suis fait mal au nez.

GILLES.

Il faut le tenir le plus chaudement que vous pourrez. Approchez, approchez.

(*il lui montre le cul.*)

CASSANDRE.

Otes-toi, malheureux, si tu ne veux que je t'assomme. Mais voilà ma fille, il faut que je la réprimande.

GILLES.

Et moi je vais boire chopine, et manger une tranche d'alloyau. Adieu Monsieur Cassandre.

SCENE III.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

Ahi, ahi, ahi, je n'en puis plus.

CASSANDRE.

Paroissez donc la belle, paroissez. Eh quoi donc ! vous êtes encore grosse ?

ISABELLE *faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

CASSANDRE.

Mais ces façons-là ne me conviennent point : eh que diantre ; est-ce que vous ne sçauriez vous amuser à autre chose ?

ISABELLE.

Mon pere, cela m'est impossible.

CASSANDRE.

Je ne dis pas qu'on ne prenne quelque fois quelque passetems.

ISABELLE.

Ah ne m'étourdissez pas, je vous prie.

CASSANDRE.

Mais il faut par une sage conduite....

ISABELLE.

Il s'agit bien de sage conduite, c'est d'une Sage-femme dont j'ai affaire.

CASSANDRE.

Je ne sais pas comment le Docteur prendra la chose.

ISABELLE.

Il la prendra comme il voudra.

CASSANDRE.

Heureusement il a la vûe basse.

ISABELLE.

En ce cas-là il pourroit bien ne s'en pas appercevoir.

CASSANDRE.

Mais dis-moi, ma mie, de qui est donc cet enfant ?

ISABELLE.

Ah mon pere ! vous sçavez ma vertu, n'exigez point un pareil aveu de ma part, je crains d'en z'accuser quelqu'un qui n'en seroit pas coupable.

CASSANDRE.

J'ai toujours reconnu de bons principes en toi. Mais j'apperçois le Docteur.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES *à cheval sur les épaules du Docteur.*

GILLES.

DIA, huriau, haye. Cet homme-là a le ventre si farci de science, qu'il ne peut pas faire un pas, il faut que je le conduise moi-même ici.

CASSANDRE.

Approchez, Seigneur Docteur, et venez embrasser ma fille.

LE DOCTEUR.

Volontiers... *Le Docteur qui a un très-gros ventre, en voulant embrasser Isabelle qui a un gros ventre aussi, est repoussé et ne peut en venir à bout.*

LE DOCTEUR.

Ouais ! Pere Cassandre, on dit que deux montagnes ne peuvent pas se rencontrer, mais il me semble que cela n'est pas toujours véritable.

CASSANDRE.

Toujours des maximes ! ô l'habile homme ! l'habile homme !

GILLES.

Allons voilà le moment du tartagême.
(*Isabelle fait des grimaces.*)

LE DOCTEUR.

Oui, je suis fort habile. Mais....

CASSANDRE.

He bien c'est aujourd'hui que vous devez épouser ma fille.

LE DOCTEUR.

Oui ; mais.... le Docteur.

CASSANDRE.

Elle a les yeux bien émérillonnés.

LE DOCTEUR.

Oui. Mais....

CASSANDRE.

Nous allons bien nous divertir à la noce.

LE DOCTEUR.

Oui. Mais....

CASSANDRE.

Oui. Mais.... Oui. Mais.... Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Vous sçavez bien que dans ces occasions-là on ne doit pas reculer.

LE DOCTEUR.

Non. Mais....

CASSANDRE.

Tous les préparatifs sont faits, il y a plus de huit jours que les fruits sont préparés.

LE DOCTEUR.

Il y a plus de huit mois, de par tous les diables, que la poire est prête à tomber.

CASSANDRE.

Comment ! Est-ce parce que vous vous appercevez que ma fille est grosse, que vous voudriez rompre ?

LE DOCTEUR.

Non. Mais....

CASSANDRE.

Je voudrois bien que vous me fissiez cet affront.

LE DOCTEUR.

Ecoutez. Je vous ai fait une promesse, votre fille m'a fait un poupon, retirons chacun notre en jeu.

CASSANDRE.

Allez, vous êtes un benêt.

LE DOCTEUR.

Tout beau ! Pere la Rapapiolle.

GILLES.

Eh arrêtez donc. Voilà deux jeunes gens qui vont s'égorger. (*Gilles, comme pour les séparer, leur donne des coups de fouet, tout le monde jusqu'à Isabelle se bat. Gilles crie.*) Au Guet, un Commissaire, une Sage-femme, je suis grosse.

CASSANDRE.

Mais contraignons-nous, j'apperçois Leandre.

GILLES.

Silence, silence. *Conticuere omnes.*

SCÈNE DERNIÈRE.

CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LE DOCTEUR, LEANDRE.

LEANDRE.

NON, parbleu, il ne sera pas dit que j'en serai le dindon, et je vois bien que je n'ai pas d'autre parti à prendre que de mettre l'épée t'à la main.

GILLES.

Comment, qu'est-ce que c'est ?

(*Le même tapage recommence, et les mêmes cris. Gilles renverse un boisseau de farine sur le Docteur, après quoi tout le monde se fait la révérence.*)

LEANDRE *à Isabelle.*

Ne doutez point de mon respect, charmante z'Isabelle, mais ce que j'apprends est bien extraordinaire. Je quitte le Havre, où je passois assurément de très beaux jours, je viens avec la chasse-marée sur mes fesses, dès que j'ai mis pied z'à terre à Paris, je monte derriere un fiacre, afin d'arriver plutôt, vous sçavez d'ailleurs que j'ai un devoiement qui m'incommode beaucoup ; et malgré tous ces obstacles qui me sont envoyés par la Déesse Fortune, j'apprends en arrivant que c'est aujourd'hui le jour qui doit éclairer les flambeaux de votre union avec le Docteur.

LE DOCTEUR.

Oh ! je vous réponds.....

GILLES.

Paix.

LE DOCTEUR.

Si....

GILLES.

Taisez-vous, queue de moruë.

LE DOCTEUR.

J'ai.....

GILLES.

Merde à votre nez.

ISABELLE.

Votre retour, mon cher Liandre, a bien de quoi me charmer certainement, vous pouvez être sûr que vous êtes le seul de mes amans dont je veux jouir par le mariage, et je vous sçais bien du gré d'avoir z'été si long-tems en Province, puisque cela n'a fait que z'enflammer votre amour.

LEANDRE.

Ah ! que j'embrasse cent et cent fois vos genoux. Mais qu'est-ce que j'apperçois ?

ISABELLE.

N'ayez aucun étonnement, c'est un vent coulis qui s'est glissé dans la ruelle de mon lit, qui m'a gonflé, comme vous voyez.

LEANDRE.

Mamselle, se sont des fichus raisons que celles-là, songez qu'il y a dix mois que je partis par les battelets, et qu'assurément depuis ce tems-là, je ne vous ni ai vûe ni maniée.

ISABELLE.

Eh bien, il faut z'avouer que c'est un malheur qui m'a arrivé, je ne sais comment.

LEANDRE.

Ça ne fait rien charmante z'Isabelle, je sçais les manieres que doit z'avoir t'un Gentishomme, et je vous regarde comme mon épouse, s'il n'y a point d'empêchement à not' mariage.

CASSANDRE.

Ah que je suis ravi de la joye que vous me causez. Allons, puisque le Docteur ne veut point de ma fille, je vous la donne.

GILLES.

Beau compliment ! Ah le porc.

LE DOCTEUR.

Volontiers.

LEANDRE.

Mais je fais serment sur la garde de mon épée, et sur le toupet de cheveux dont vous m'avez accordé la faveur aux Porcherons, de ne me point coucher entre deux draps, que je n'aye fait l'accomplissement de deux choses.

ISABELLE.

Qu'est-ce que c'est ?

LEANDRE.

Premierement, charmante z'Isabelle, c'est

que puisque vous êtes grosse, Monsieur votre pere ne périra jamais que de ma main.

CASSANDRE.

Comment ?

LEANDRE.

S'il vous avoit mise de bonne heure z'à l'Hôpital, je n'aurais pas le désagrément que j'ai t'aujourd'hui. La brebis n'est point coupable quand elle est mangée par le Loup. Ce n'est pas la faute de l'abricot quand il est tacheté par les morsures des injustes frelons : et quand l'enfant demande t'à faire caca, c'est la faute de Madame sa mere s'il vient z'à foirer dans ses chausses.

GILLES.

Cela est sensible.

LE DOCTEUR.

Cela est sensible.

GILLES *à Cassandre.*

Allons préparez-vous à quitter la perruque.

CASSANDRE *à Gilles.*

Maraut.

ISABELLE *à Léandre.*

Ah ! que vous m'allarmez ! et quelle est l'autre chose, mon cher Liandre ?

LEANDRE.

Cruelle z'Isabelle, c'est de mourir moi-même z'en personne devant vous tout à l'heure.

ISABELLE *pleurant.*

Ha!

(*Tous pleurent.*)

Allez, ingrat, allez, je n'étois grosse que de vous voir.

LEANDRE.

Que dites-vous ?

ISABELLE.

Tenez perfide, voilà toute ma réponse.

(*Une terrine tombe de dessous Isabelle et se casse.*)

LEANDRE.

Ah! que vois-je! quelle faveur! Feinte trop spirituelle! terrine qui me rendez la vie z'en périssant; taissons qui méritez d'être bordez d'or tout à l'entour, ne doutez point de l'estime et de la reconnoissance que j'aurai z'éternellement pour vous.

GILLES.

Il envie bien cette terrine-là; mais pour moi j'aimerois encore mieux une terrine de bœuf à la mode.

COUPLETS

Sur l'Air : De la béquille du pere Barnabas

DE CASSANDRE.

Descens à mon secours
Amour, daigne m'entendre ;
Anime les vieux jours
Du bon homme Cassandre :
En mariant ma fille,
Ne me refuse pas
Un retour de béquille
Du pere Barnabas.

DE GILLES.

Beaux masques masculins,
Et beaux masques femelles,
Ayez plaisirs sans fins,
Ayez ardeurs fideles :
Si vous en croyez Gille,
Il faut ce Mardi-Gras,
Employer la béquille
Du pere Barnabas.

LE MAUVAIS EXEMPLE,

PARADE.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

Madame GILLES.

LE MAUVAIS EXEMPLE,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

GILLES, MADAME GILLES.

GILLES.

Je ne fus pas plutôt marié que j'eus une femme. N'est-ce pas vrai, not' Minagere ?

MADAME GILLES.

Que ça est drôle ! est-ce que je n'eus pas un homme, moi ?

GILLES.

Ah oui : ça n'est bien drôle qu'au commencement, n'est-ce pas ?

MADAME GILLES.

Fi donc, que cela est vilain, tu penses toujours à la gaudriole.

GILLES.

Quelle bête est-ce ç'a, Madame Gilles, que la gaudriole ?

MADAME GILLES.

Voyez le grand benêt, qui fait les choses sans le sçavoir. Mais je commence à m'appercevoir que tu te négliges à mon endroit ; je t'assure que je te ferai marcher droit.

GILLES.

Oh dame, je vais droit tant que je puis ; quand je boite, pardienne, ce n'est pas ma faute. Mais ma Ménagère, à propos, je n'y pensois pas, vous de prendre bien haut, sçavez-vous bien que la quenouille va mal, quand la barbe n'a pas le dessus.

MADAME GILLES.

Ah oui, ta barbe, je t'en réponds ! ce que tu dis n'est pas toujours vrai. Mais dans les affaires de la vie, il y feroit beau voir, est-ce

que la jupe ne vaut pas mieux que la culotte ? demande plutôt à ces Messieurs.

GILLES.

Il y en a peut-être d'uns et d'autres, mais enfin dans la culotte est la force, la culotte a toujours le dessus.

MADAME GILLES.

Je te dis moi que sous la jupe est la force, et que toi ni d'autres ne lui donneront jamais son reste.

GILLES.

Il faut convenir, Madame Gilles, que vous avez un joli bec.

MADAME GILLES.

Pour ç'a oui, je l'ai meilleur que toi.

GILLES.

Pardienne, ç'a est drôle, je ne puis m'empêcher d'en rire ; elle appelle un bec..... ah, ah, ah, c'est, comme dit l'autre qui disoit à l'autre, voyez l'insolent, qui appelle la quille de mon pere un bec. Ah, ah.....

MADAME GILLES *lui arrachant son jerôme.*

Ah ! je t'apprendrai à rire. (*Elle le frappe.*)

GILLES.

Madame Gilles, vous me faites tort, vous prenez mon droit, je soutiens que c'est à moi qu'il appartient de battre dans le ménage.

MADAME GILLES.

Tu vois bien que c'est à toi qu'il appartient d'être battu. Prends garde tant seulement à ce que tu diras. Vois moi tenir, ce jerôme, vois comme je m'en aide ; est-il trop gros pour ma main ?

GILLES *criant.*

Ah, ah, ce n'est pas ç'a que j'y voudrois voir.

MADAME GILLES.

Eh bien! la jupe est-elle la plus forte à stheure ?

GILLES.

Pardienne oui, quand alle est accompagnée d'un gros jerôme.

MADAME GILLES.

Je te dis qu'elle l'est toujours. (*Elle le frappe.*)

GILLES.

Au feu, au feu.

MADAME GILLES.

Pourquoi cries-tu au feu ?

GILLES.

C'est pour qu'on vienne plus vite. Au feu, au feu.

SCENE II.

CASSANDRE, GILLES, MADAME GILLES.

CASSANDRE.

Qu'est-ce donc, mes enfans, qu'est-ce qui brule ?

GILLES.

Pardienne, nat' Maître, c'est moi qu'on bat.

CASSANDRE.

Ah ? ce n'est rien ; ce sont petites privautés d'amour, qui font le fait d'un heureux mariage.

GILLES.

Pardienne, voilà de drôles de pets. J'en fais qui ne font pas tant de mal que ç'a.

CASSANDRE.

Va, mon ami, quand tu seras plus sage, tu connoîtras la sagesse, voici cinq sols et demi

de monnoye pour m'aller acheter..... mais non, je consens de t'en faire un présent en pur don pour aller boire à ma santé.

GILLES.

Pardienne, c'est mieux dit que ce que vous contez ordinairement. Allez, laissez-moi faire, je vais faire une bonne comparaison avec une pinte de vin.

CASSANDRE.

Eh bien oui, va te rafraîchir : et moi je vais pendant ce tems faire ta paix.

GILLES.

Oh petez tant qu'il vous plaira; mais je n'entends pas que vous petiez pour moi.

CASSANDRE.

Tiens, prends ton jerôme.

GILLES.

Mordienne, je n'en veux point, il m'a battu. Eh bien si fait, donnes-le, not' minagere, il me servira peut-être à prendre ma revanche. (*Il sort.*)

CASSANDRE.

Vous voyez, ma mignonne, comment l'amour rend libéral.

GILLES *revenant.*

Eh, not' Maître ?

CASSANDRE.

Plaît-il ?

GILLES.

Boirai-je du vin ?

CASSANDRE.

Et pourquoi non ? ç'a est fort du vin, ç'a réjouit le cœur.

GILLES.

C'est que si je buvois de la bierre, j'en boirois davantage pour vot' argent.

CASSANDRE.

Eh mais la bierre est bonne, ç'a rafraîchit, et n'est pas si cher.

GILLES.

Du vin, de la bierre, etc. (*à volonté.*)

SCENE III.

CASSANDRE, MADAME GILLES.

CASSANDRE.

ENFIN donc le voilà parti, mais ce n'est pas sans peine.

MADAME GILLES.

Ces vilains hommes sont comme ç'a toujours sur la boisson, au lieu de leur femme.

CASSANDRE.

Vous voyez, ma pouponne, tout ce qu'il m'en coûte pour le faire partir.

MADAME GILLES.

S'il pouvoit s'en aller pour ne pas revenir, dame, ce seroit ç'a qui seroit bon ; car voyez-vous, Monsieur Cassandre, ç'a est bien incommode un mari.

CASSANDRE.

Oui, d'une incommodité certainement incommodante, et sur-tout un manan comme celui-là, qui maltraite toujours sa petite femme.

MADAME GILLES.

Hélas ! vous avez vu vous-même à quelles extrémités je suis contrainte avec lui, je crois que si je ne l'avois battu, moi à qui on a donné pour surnom de Guerre, *la Douceur*, je crois, mon cher Monsieur Cassandre, qu'il m'auroit assommé.

CASSANDRE.

Allez, mon adorable, vous êtes charmante, et je ne connois point de douceur plus douce que la vôtre.

MADAME GILLES.

Si je ne vous avois pas pour me consoler dans mon affliction, je ne sçais ce que je ne deviendrois pas, mais vous m'en empêchez.

CASSANDRE.

C'est vous qui me rendez les jours de ma vie d'un bonheur enchanté. Le petit trognon !

MADAME GILLES.

Faites donc queuque chose pour moi, Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

Eh oui, mon adorable, sois persuadée que je le ferai tant que je pourrai. Par exemple, je vais bien vite chercher quatre livres dix sols qui me sont dues bien légitimement par un de mes comperes, et je reviens au plutôt profiter de l'absence de Gilles, et te caresser, te baiser, te...!

MADAME GILLES.

Allez, allez, mon bon Monsieur, mais n'oubliez pas d'apporter en revenant, une quarte de bierre, et des échaudés; car vous sçavez bien qu'il faut toujours baffrer, et et qu'après la panse vient la danse.

CASSANDRE.

J'y cours, ma toute charmante.

SCENE IV.

MADAME GILLES *seule.*

Le vieux fou avec sa bierre! ce n'est pardienne pas celle-là qu'il lui faudroit, je n'en peux pas tirer grand'chose, j'en conviens, mais c'est toujours un amoureux en attendant mieux. Comment donc! le voilà déjà de retour? il vient ici? à qui diable en a-t-il?

SCENE V.

CASSANDRE, ISABELLE, MADAME GILLES.

CASSANDRE *à Isabelle.*

Je veux sçavoir où vous alliez comme ça toute seule?

ISABELLE.

Hélas, mon cher papa, j'allois faire un tour sur le Boulevard.

CASSANDRE.

Faites-le dans vot' chambre. Vraiment! c'est bien là le promenoir d'une fille toute seule.

ISABELLE.

Je vous assure qu'il z'y en a beaucoup, et de fort agriables ; mais si vous ne voulez pas que j'y aille, vous n'avez rien tant qu'à dire, et je ne vous quitterai pas toute la journée.

(*Elle regarde Madame Gilles.*)

CASSANDRE.

Je ne dis pas cela. Il faut bien qu'une fille ait un peu de liberté : sans cela, le diable a bien de la malice.

ISABELLE.

Ah, mon papa, je ne sçais point de malice. Comment cela est-il fait de la malice ? c'est-il bien gros, c'est-il bien long ?

CASSANDRE.

Voilà qui est véritablement admirable. Attends, la malice, c'est.... mais je suis bien bon. Ce n'est point z'à moi à te le montrer, c'est à moi tout au contraire à te conseiller de garder ton honneur.

ISABELLE.

Est-ce qu'on le peut emporter, mon papa ?

CASSANDRE.

Voilà certes une petite fille plus embarrassante avec ces questions, que tout ce que je connois d'embarrassant. Que l'on se taise, et que l'on soit sage comme moi.

ISABELLE.

Je n'y manquerai pas, mon papa, et je tâcherai de vous imiter.

CASSANDRE.

Vous ferez fort bien ; autrement... je sors, et quand je reviendrai, que je ne vous trouve pas ici.

ISABELLE.

Oui, mon papa, irai-je sur le Boulevard ?

CASSANDRE.

Oui, oui, c'est fort bien fait. C'est aujourd'hui le beau jour, tu y verras la fille à Madame Grate-cul la Revendeuse, qui a un équipage fait par Lancry, le plus brillant du monde. La femme de M. Pillardin, Procureur, qui joue le rôle de petite Duchesse avec son Clerc, à qui elle a fait mettre un plumet pour qu'il aye l'air d'un Marquis, et tout le beau monde qui revient des Porcherons, ç'a est gaillard, ç'a divertit. Ma foi ç'a fait une promenade bien composée.

SCENE VI.

ISABELLE *seule.*

DITES-MOI ma pensée, ce que fait à présent mon cher Liandre au jour d'aujourd'hui qu'il n'est point ici, je suis comme une branche sans l'oiseau dessus. Que ferai-je sur le Boulevard, où tous les autres sont deux à deux ! J'y serai toute seule, et je ne me laisserois pas raccrocher par un Prince quand il voudroit me mener en Fiacre au bois de Boulogne; car jamais je n'ai eu d'Amant qui fût tant à mon gré que stui-là. Stapendant il est bien long-tems dehors, quatre jours me sont aussi longs comme des jours sans pain, et z'une fille est z'un corps sans ame, quand elle n'a pas son Monsieur. Ah, que je voudrois bien faire comme Monsieur Cassandre me l'a dit, il ne m'envoye promener que pour demeurer avec not' servante, et pour travailler au bonet de Monsieur Gilles. Il s'imagine, le bon homme, que je ne vois pas plus loin que son nez, je lui en veux donner z'un pied, et demeurer pour le faire z'endever. Mais on dit qu'il faut laisser faire le monde en paix. Allons donc me promener, dame, il est bien triste aussi de le faire tout seule. Mais peut-être trouverai-je mon cher Liandre; il aime la bonne compagnie, et elle se trouve au Boulevard.

SCENE VII.

ISABELLE, MADAME GILLES.

MADAME GILLES.

ENFIN, ma chere Maîtresse, le vieux penard est donc détalé, et je vous ai laissé tout le tems de ruminer z'à part vous, vot' amour.

ISABELLE.

Je te puis t'assurer que j'aurois tué z'un Mercier pour un peigne, tant il m'a z'ennuyé, en me sarmonant de la maniere. Mais que veux-tu ? Quand z'une fille z'est sage, il faut bien qu'elle broute où elle est liée.

MADAME GILLES.

Ce n'est que trop vrai, sans cela je parie bien que vous iriez drès tout à stheure pardelà Senlis.

ISABELLE.

J'irois de bon cœur chercher mon adorable Monsieur Liandre, et quand nous devrions coucher dans les bléds, j'en serois toujours bien contente, car c'est la belle saison pour ç'a.

MADAME GILLES.

Mais est-il là pour un grand tems ?

ISABELLE.

Il y est allé pour demander au Roi de l'emploi, mais je n'entends rien à toutes ces fichaises-là, et je m'ennuye de ne pas avoir mon Amant.

MADAME GILLES.

Voulez-vous, pendant qu'il n'y est pas, que je fasse comme il feroit?

ISABELLE.

A ce qui z'est de moi, je n'aime point ce qui est incivil, et rien n'est si mal poli que deux femmes qui se reluquent.

MADAME GILLES.

Je ne prétends pardi pas vous rien faire, je voudrois tant seulement pour vous dissiper vot' ennui, vous parler un moment comme si c'étoit Monsieur Liandre, et jouer, comme on fait la Comédie, ç'a nous désennuira peut-être; car des femmes seules, quoique d'autres en disent, ç'a n'est pas trop amusant.

ISABELLE.

Eh bien, voyons ç'a.

MADAME GILLES.

Dame, je n'ai rien à vous montrer. Mais écoutez toujours. Eh bien, ma charmante, comment ç'a va-t-il?

ISABELLE.

Fort bien, mon cher Liandre, quand vous m'aurez consolée de vot' chere absence.

MADAME GILLES.

C'est ce que nous verrons tout à stheure. (*Elle fait semblant de raper sous son tablier.*) Mon adorable, en voulez-vous ?

ISABELLE *levant le tablier.*

Oui, quoi, bon ! ce n'est que du tabac.

MADAME GILLES.

Je ne vous montre que ce bout là, parce que les passans m'empêchent de vous faire autant d'amitié que je ferois s'il étoit nuit.

ISABELLE.

C'est qu'il y a long-tems, mon cher Liandre, que vous me manquez ; et vot' voyage s'est-il bien porté ?

MADAME GILLES.

Fort bien. Stapendant, ma chere z'Isabelle, ma pensée a été toujours droite z'à votre intention, et je sentois une dureté bien dure si éloigné de vous, et de ne pouvoir vous dire à genoux, que vous êtes une z'Isabelle comme il n'y en a point.... Laissez-moi vous baiser.

ISABELLE.

Fort peu de ç'a, s'il vous plaît, vous iriez m'échauffer la tête, et puis ce ne seroit toujours qu'une femme. O, mon cher Liandre, que n'est-ce vous qui me parlez de la maniere, comme je vous embrasserois.

(*Elle embrasse Madame Gilles.*)

MADAME GILLES.

Fort peu de ç'a, s'il vous plaît, vous iriez m'échauffer la tête, et puis ce ne seroit toujours qu'une femme.

ISABELLE.

Ah vraiment, tu as bien de la raison : mais c'est que l'emportement m'emporte, et tu fais si justement comme lui. Mais ne crains point que je m'y fie, car je n'aime pas ç'a comme ç'a, ç'a est si plat, et j'ai toujours en tête la différence qu'il y a d'une cornette z'à un chapeau.

MADAME GILLES.

Pardi je le crois bien, mais à propos de ç'a, vous en coulez de bonnes avec not' Monsieur Cassandre.

ISABELLE.

Ne veux-tu pas que je lui dise de quoi z'il retourne, il m'empêcheroit peut-être de mettre les enjeux, et pis je vois à part moi

comment tu en donnes à garder à Gilles, comme ç'a je mets tout à profit, et je pourrai faire de même à mon cher Liandre, quand z'il sera mon mari.

MADAME GILLES.

Ah dame, pour un mari, comment pourroit-on faire, si l'on ne l'y donnoit du galbanum. Il faudroit n'entendre pas le jar.

ISABELLE.

Mais quoi ! je m'amuse ici à la moutarde. Il est vrai que ce sera toujours de même pour moi dans l'absence de mon cher Liandre. Mon père va venir, il ne faut pas qu'il me trouve ici. Adieu.

MADAME GILLES.

Adieu, not' Maîtresse, je boirai un coup à vot' santé ; mais je crains bien que Monsieur Cassandre ne puisse aller à la pinte, et il faudra me contenter de la chopine.

ISABELLE.

Tu z'es plus heureux qu'un enfant legitime de boire comme ç'a avec un homme qui t'en veut : ç'a me fait venir l'eau z'à la bouche, et je m'en vais à intention là toute seule amuser ma tristesse.

SCENE VIII.

MADAME GILLES *seule.*

VLA ce qu'on appelle une fille ; dame, ç'a vous est sage, ç'a vous a mis son affection z'à z'une personne, ç'a n'entreroit pas dans un Cabaret avec un autre quand il voudroit faire un écot d'un écu ; mais patience, ç'a est jeune, ç'a se corrigera, la vie du monde lui dira comme il faut faire. Mais voici mon vieil amoureux.

SCENE IX.

MADAME GILLES, CASSANDRE.

(*Cassandre porte de la bierre et des échaudés dans son mouchoir.*)

CASSANDRE.

MA fille est-elle partie, ma charmante z'amour ?

MADAME GILLES.

Oui, Monsieur, elle s'en est allée se promener.

CASSANDRE.

Elle a bien fait : car, voyez-vous, il ne faut pas faire de certaines choses devant la jeunesse, ç'a leur apprendroit bien vite ....

MADAME GILLES.

Ah! Monsieur, je crois qu'Isabelle verroit tout sans rien apprendre, elle est si sage, cet enfant là. C'est ce que je disois à part moi.

CASSANDRE.

Ah pour ç'a oui, elle est aussi sage que feue sa mere, mais aussi je vous l'ai élevée... Ah ç'a, c'est assez parler d'autres choses; vous voyez, mon adorable, que j'ai tout mis par écuelles, et que mes libéralités pleines de largesses, nous donnent queuques momens d'une liberté bien libres. Commencerons-nous par boire?

MADAME GILLES.

J'en suis d'avis, car le tems est aujourd'hui salé.

CASSANDRE.

Vous avez toujours comme ç'a le mot pour rire. Je m'en vais tirer.

MADAME GILLES.

Oui, cette table, n'est-ce pas? et puis z'après nous irons dans la maison, nous fermerons la porte, et nous ferons comme des Papes Colas.

Ils se mettent à table, et boivent. Cassandre embrasse Madame Gilles.

SCENE X.

CASSANDRE, MADAME GILLES, GILLES.

GILLES.

Ah pardienne, cela va bien, à vot' aise, mais je vois bien qu'il faut vous séparer, vous êtes trop mal ensemble. Allons, allons, maître Jerôme, ma revanche.

(*Il les frappe tous deux.*)

CASSANDRE.

Aye, aye.

(*Quand Gilles a bien battu, il boit un un coup, s'évente.*)

MADAME GILLES.

Mon cher mari, je vous demande pardon, vous avez tort.

GILLES.

Ah ç'a, Monsieur, mon congé et mes gages.

CASSANDRE.

Comment tes gages ? je viens de te les payer.

GILLES.

Quoi! ce sont là mes gages? Oh pardienne, je vais mettre vot' maison sur le grand pied. *(Il le frappe encore.)*

CASSANDRE.

Eh bien, comptons.

GILLES.

Dame, je les ai donnés sans compter: recommençons donc.

CASSANDRE.

Eh non de par le diable qui te fracasse, combien veux-tu d'argent?

GILLES.

Je veux cent sols.

CASSANDRE.

Comment cent sols! il n'y a pas huit jours que je t'ai pris à mon service, et cent sols sont au moins les gages de trois mois. Mais faisons mieux, veux-tu quinze sols? nous n'avons point fait de marché.

GILLES.

Comment quinze sols! par la jarnichou.

MADAME GILLES.

Eh, mon cher mari,

GILLES.

Ôte-toi de là.

CASSANDRE.

Eh bien, ne te fâche plus, je vais t'en donner dix-huit pour boire à ma santé, mais à condition que tu ne sortiras point de mon service.

GILLES.

Pardienne, j'y consens.

CASSANDRE *en comptant la monnoye.*

Tout ce que l'amour fait faire ! quelle dépense !

SCENE XI.

GILLES, MADAME GILLES.

GILLES.

Je me suis douté de sa manigance, et cela m'a mordié bien réussi.

MADAME GILLES.

Quoi ! vous croyez, Monsieur le malpeigné que Monsieur m'a.... et vous ferez comme ç'a du tort à mon hohneur.

GILLES.

Eh pardienne, je n'y touche pas. (*Il boit.*) (*Pendant qu'il boit, Madame Gilles lui prend son jerôme, le bat, le fait mettre à genoux, et se fait donner l'argent.*)

GILLES.

Je vais me plaindre à Monsieur Liandre.

MADAME GILLES.

Va te plaindre au diable, si tu veux. Mais où est-il Monsieur Liandre?

GILLES.

Il est sur le rempart dans un Cabaret, avec not' Demoiselle, au premier étage ; il occupe le devant. Elle a profité de l'exemple Mamselle z'Isabelle.

MADAME GILLES.

Va, va, je m'en vais les y trouver. Mais crois-moi, sois sage, ou....

SCENE DERNIERE.

GILLES *seul.*

Et moi, par-dessus le Marché, je vais dans la maison boire ceci, et manger cela : mais pardienne j'ai là une femme plus sage que je ne croyois pas, il faut que je la fasse recevoir à S. Côme.

LE MUET,

AVEUGLE, SOURD,

ET MANCHOT.

PARADE.

ACTEURS.

LE MAITRE.

GILLES.

LE FILOU.

LE MUET, AVEUGLE, SOURD, ET MANCHOT,

PARADE.

SCENE PREMIERE.

LE MAITRE, GILLES.

LE MAITRE.

HOLA, Gilles ! hola ! il faut toujours s'égosiller quand on a besoin de ce Coquin là. Gilles, Gilles.

GILLES *arrive tout doucement, et lui dit d'un ton très-haut à l'oreille.*

Me voici, Monsieur.

LE MAITRE.

Peste soit du Coquin, qui m'a pensé faire mourir de frayeur.

GILLES.

Dame aussi, Monsieur, vous criez comme un bâton qui a perdu son Aveugle.

LE MAITRE.

Et que ne viens-tu quand on t'appelle?

GILLES.

Monsieur, chacun a ses affaires : j'étois en circonférence avec le Facteur : il vient de m'apporter une Lettre, et je le priois de me la lire, quand vous m'avez appellé.

LE MAITRE.

Te l'a-t-il lue ?

GILLES.

Vous ne m'en avez pas donné le tems

LE MAITRE.

D'où vient-elle cette Lettre ?

GILLES.

Je n'en sçais rien, vous dis-je, à peine ai-je eu le tems de la décacheter.

LE MAITRE.

Voyons.

GILLES.

Tenez, Monsieur, la voilà.

LE MAITRE *lit.*

Du pays... quel pays ?

GILLES.

De Limoges apparemment.

LE MAITRE.

Il faut donc le dire.

GILLES.

Oh ! l'on n'en sçait pas tant à Limoges : continuez de lire, s'il vous plaît.

LE MAITRE *lit.*

Mon Cousin Gilles, je vous donne avis que ma Tante, vot' mere, z'est morte.

GILLES *pleurant.*

Ma mere est morte ! Ah ! Monsieur, me voilà donc orphelin. Qu'est-ce qui aura à présent soin de moi ?

LE MAITRE.

Eh ! tu es grand comme pere et mere ; je suis charmé de ton bon naturel pour ta mere, mais nous sommes tous mortels, poursuivons la lecture de la Lettre. (*Il lit.*) Elle vous a laissé cinquante écus.

GILLES.

Ma mere m'a laissé cinquante écus ? voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Monsieur, cet article est-il bien vrai ?

LE MAITRE.

Très-vrai : mais il me paroît que tu es bientôt consolé de la perte de ta mere ?

GILLES.

Oh, elle étoit bien vieille !

LE MAITRE.

Fort bien. (*Il lit.*) Je vous apprends que vot' petite sœur Catin est fille de joye....

GILLES.

Ma sœur Catin fille de joye ! (*Il pleure.*) Monsieur, j'étriperai cette coquine là : j'aime cent fois mieux l'honneur que la réputation.

LE MAITRE.

Là, là, console-toi.

GILLES.

Non, Monsieur, je n'en ferai rien.

LE MAITRE.

Ecoute. (*Il lit.*) En quatre mois qu'elle a mené cette joyeuse vie, elle a amassé six cens livres.

GILLES *se met à rire.*

Six cens livres ! cela est bon : oh ! ma sœur Catin étoit œconome, et se faisoit apparemment bien payer.

LE MAITRE.

Il y a apparence. (*Il lit.*) Vous sçaurez, Cousin, qu'ayant eu querelle il y a quinze jours avec un Bréteur, elle en a reçu sur le visage une Balafre, qui l'a rendue horriblement difforme.

GILLES *pleurant.*

Ah ! la pauvre petite Catin, que je te plains : elle ne pourra plus faire son métier aussi joliment. Hélas ! voilà le sort de presque toutes ses semblables.

LE MAITRE.

Attendez, mon ami. (*Il lit.*) Comme le coup étoit dangereux, elle a fait son testament, et vous y avez bonne part.

GILLES.

C'est un bon cœur de fille.

LE MAITRE *lit.*

Et ensuite elle est décédée.

GILLES.

Ah ! Monsieur, le cœur me fend.

LE MAITRE *lit.*

Par ce testament elle vous laisse une maison des mieux garnies.

GILLES *en riant très-fort.*

Une maison des mieux garnies! C'est fort bien fait à elle. Pardienne voilà une bonne créature, et une bien honnête fille.

LE MAITRE.

Une honnête fille!

GILLES.

Mais oui, à mon égard, Monsieur, me voilà bien riche au moins. Cinquante écus de ma mere, une maison garnie de ma sœur.

LE MAITRE.

N'est-il pas vrai, Gilles, que le pauvre Orphelin n'est plus à plaindre?

GILLES.

Au contraire, il est bien content. Voyons le reste, il y aura peut-être encore queuque bonne chose pour moi.

LE MAITRE *lit.*

Voyons. Mais, mon cher Cousin, il est survenu un très-grand malheur, le feu ayant pris à cette maison, elle a été consumée avec

tous les meubles, l'on a pillé tout ce qui n'a pas été brûlé, et vos cinquante écus vous ont été volés.

GILLES.

Au feu! aux voleurs! ah! Monsieur, je suis ruiné, et vite, écrivez au pays, que l'on ait recours aux sceaux de la ville, et que l'on jette toute l'eau possible sur ce feu-là.

LE MAITRE.

Eh! mon pauvre Gilles, la tête te tourne. Avant que la Lettre fût arrivée, le feu auroit consommé toute la ville.

GILLES.

Ah! Monsieur, voilà qui est fait! je ne veux plus survivre à un tel malheur: ma mere est morte, ma pauvre sœur Catin décédée, il faut aussi que je meure.

LE MAITRE.

Allons, allons, Gilles, un peu de courage, rentrons; viens boire un coup, ensuite je t'enverrai porter trente pistoles à mon Procureur.

GILLES.

Ah! Monsieur, les forces me manquent. (*Le Maître l'emmene.*)

SCENE II.

LE FILOU.

La résolution de Monsieur Parlaventrebleu me réjouit fort, s'il est assez dupe pour remettre à son valet Gilles les trente pistoles dont il vient de parler, il ne se passera pas beaucoup de tems sans que je m'en empare, justement j'ai ici près un habit de Soldat: voilà mon affaire. (*Il sort.*)

SCENE III.

LE MAITRE.

Ce pauvre misérable Gilles m'a fait pitié, il pleure comme un enfant; mais c'est moins sa mere et sa sœur que la succession sur laquelle il comptoit. Quelques verres de vin étourdiront sa douleur: mais je l'apperçois.

SCENE IV.

LE MAITRE, GILLES.

LE MAITRE.

Allons, mon ami, un peu de gayeté, tu te laisses abbatre pour un rien.

GILLES.

Oh! Monsieur, l'affaire est faite, et j'ai pris mon parti.

LE MAITRE.

Tu as pris ton parti, que veux-tu dire?

GILLES.

Cela veut dire, Monsieur, que comme je vous aime, je veux mourir entre vos bras.

LE MAITRE.

Mourir, entre mes bras!

GILLES.

Oui, Monsieur, je n'ai pas encore deux heures à vivre.

LE MAITRE.

Et mon ami, tu es fou.

GILLES.

Non, Monsieur, je viens de m'empoisonner.

LE MAITRE.

Miséricorde!

GILLES.

Oui, Monsieur, vous sçavez bien que l'année derniere on vous envoya de Rouen six pots blancs de fayance que je prenois pour des confitures.

LE MAITRE.

Oui, je m'en souviens à merveille.

GILLES.

Et que vous me dites que c'étoit du poison, que je me gardasse bien d'y toucher : et que si j'en mangeois seulement la valeur d'une cuillerée, c'étoit fait de moi, et que j'étois un homme mort.

LE MAITRE.

Oui, je me rappelle tout cela.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, pour aller plutôt rejoindre ma mere et ma petite sœur Catin, je viens d'avaler tout ce qui étoit dans deux de ces pots.

LE MAITRE.

Ah ! misérable, c'étoit de la gelée de pommes.

GILLES.

Je l'ai bien connu, Monsieur, et ce poison là n'est point désagréable à prendre : mais je sens bien qu'il fait déjà son effet. Ah ! Monsieur, je me meurs....

LE MAITRE.

Oh Ciel ! se peut-il ?

GILLES.

Ne m'attendrissez pas, Monsieur, je vous prie, recevez mes derniers adieux.

LE MAITRE.

Tes derniers adieux !

GILLES.

Oui, Monsieur, faites mes complimens à Jacqueline.

LE MAITRE.

Eh ! bête que tu es.

GILLES.

Ah ! Monsieur, il y a de l'inhumanité à me traiter ainsi, je brule....

LE MAITRE.

Je le crois bien, vraiment, manger ainsi deux pots de confitures.

GILLES.

Empoisonnées, c'est-là le diable : soutenez moi, Monsieur mon cher Maître, adieu ; vous perdez un valet qui vous est bien affectionné.

LE MAITRE.

Il faut avouer que je suis bien la dupe de cet animal. Je connois sa gourmandise; pour

l'empêcher de manger mes confitures, je lui fis accroire que c'étoit du poison, pendant que c'est de belle et bonne gelée de pommes de Rouen, et ce sot en mange deux pots croyant se donner la mort.

GILLES.

Comment, Monsieur, ce n'étoit pas du poison ?

LE MAITRE.

Non, butord, et si tu n'as pas d'autre sujet de craindre la mort, tu peux te rassurer, et j'en suis quitte encore à bon marché.

GILLES.

Ma foi, je l'ai vue de bien près ; mais puisque vous m'assurez que je n'en mourrai pas, *Vivat* Gilles. Je n'ai pas regret de ce que j'ai avalé, car je trouvois ce poison là bien doux.

LE MAITRE.

Je le crois bien, or ç'a à présent que te voilà bien rassuré, auras-tu assez d'esprit pour porter à mon Procureur, Monsieur Vuidegousset, les trente pistoles qui sont dans cette bourse ?

GILLES.

Oh ! Monsieur, vous pouvez compter sur ma fidélité.

LE MAITRE.

Ce n'est pas de ta fidélité dont je suis en doute, c'est ta balourdise qui me fait craindre qu'on ne t'escamote ces trente pistoles.

GILLES.

Allez, Monsieur, ne craignez rien.

LE MAITRE.

Eh bien! les voici dans cette bourse. Pendant que tu iras les porter, je vais faire un tour de rempart. (*Il sort.*)

GILLES.

Allez, parbleu, si j'ai jamais cru aller mourir, c'est dans ce moment. Mais aussi c'est la faute de mon maître; de quoi s'avise-t'il de me dire que c'est-là du poison? Mais à qui en veut ce drôle là?

SCENE V.

GILLES, LE FILOU.

LE FILOU.

Ayez compassion, Monseigneur, d'un pauvre Gentishomme, qui est dans une extrême pauvreté, et qui ne peut pas demander sa vie.

GILLES.

Et pourquoi, mon ami, ne pouvez-vous pas demander vot' vie ?

LE FILOU.

C'est, Monsieur, que je suis muet depuis trois ans.

GILLES.

Vous êtes muet depuis trois ans ?

LE FILOU.

Oui, Monseigneur.

GILLES.

Et par quel accident cela vous est-il arrivé ?

LE FILOU.

C'est que comme pour mon plaisir je portois l'oiseau dans un bâtiment où j'étois Manœuvre, un échellon ayant cassé sous moi, je me suis donné du menton sur celui d'en-haut, et cela m'a coupé la langue tout net.

GILLES.

Vous avez la langue coupée ?

LE FILOU.

Oui, Monsieur, voilà ce qui m'en reste.

GILLES.

Diable, vous l'aviez donc bien longue?

LE FILOU.

Oui, Monsieur, on m'a toujours dit que j'avois la langue trop longue.

GILLES.

Et combien vous en reste-t'il encore ?

LE FILOU.

Environ long comme cela.

GILLES.

Ah ! cela est bien honnête pour un Manœuvre, et depuis ce tems-là vous ne parlez plus ?

LE FILOU.

Non, Monsieur.

GILLES.

Et à présent, qu'est-ce donc que vous faites ?

LE FILOU.

Rien, Monsieur.

GILLES.

Comment rien? mais vous parlez comme une pie borgne.

LE FILOU.

Ah ! Monsieur, je n'ai pas ouvert la bouche.

GILLES.

Mais il y a un quart d'heure que vous parlez avec moi.

LE FILOU.

Ah ! oui, cela est vrai, mais ce n'est que pour demander mes nécessités.

GILLES.

Mais c'est toujours parler.

LE FILOU.

Il faut vous expliquer cela. C'est qu'un habile Opérateur m'a entrepris, et a promis de me guérir, mais seulement pour demander ma vie : il m'a dit qu'il ne pouvoit rien faire davantage pour moi, et qu'il me falloit attendre trois mois, pour que l'opération eût lieu.

GILLES.

Et combien y a-t'il que vous avez pris de ses remèdes ?

LE FILOU.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur ! je n'en ai pas pris.

GILLES.

Vous n'en avez pas pris ?

LE FILOU.

Non, Monsieur, c'est lui qui me les a donnés.

GILLES.

Cela revient au même.

LE FILOU.

En ce cas, Monsieur, il peut bien y avoir douze semaines.

GILLES.

Et combien cela fait-il de mois ?

LE FILOU.

Je crois que cela en fait trois.

GILLES.

Oh! je ne m'en étonne plus: ce sont ces drogues qui vous ont rendu l'usage de la parole.

LE FILOU.

Vous croyez donc que je parle, Monsieur?

GILLES.

Si je le crois, cela est certain, vous parlez, et vous parlez fort distinctement.

LE FILOU.

Ah! tant mieux, Monsieur, j'en suis très-aise. (*Il pleure.*)

GILLES.

Vous en êtes bien-aise, et vous pleurez, qu'est-ce que cela veut dire?

LE FILOU.

C'est que pendant que l'Opérateur étoit en train de me guérir, j'ai oublié de lui demander un remede pour la vue.

GILLES.

Est-ce que vous avez la vue mauvaise?

LE FILOU.

Oh! très-mauvaise, Monsieur, je suis aveugle.

GILLES.

Aveugle! cela n'est pas possible.

LE FILOU.

Cela n'est que trop vrai, Monsieur, et cela m'est arrivé encore par un accident comique et singulier.

GILLES.

Racontez-moi donc cela?

LE FILOU.

Le voici, Monsieur. Une grosse fille de not' Village avoit une fistule lacrymale au derriere. Il falloit avec un gros chalumeau de paille, lui souffler dans la playe une poudre corrosive, c'est-à-dire, tres-brulante. Personne ne vouloit faire cette fonction, de peur en respirant d'avaler cette poudre: j'acceptai cet emploi par charité, moyennant un écu de six livres. Je soufflai la poudre; mais cette fille s'étant mise à rire au moment de l'opération, elle fit un pet si terrible, qu'elle m'envoya une partie de cette poudre dans les yeux, et sur le champ je fus privé de la vue.

GILLES.

Effectivement, voilà un événement bien particulier: depuis ce tems là vous ne voyez donc plus clair ?

LE FILOU.

Non, Monsieur.

GILLES.

Je vais voir s'il me trompe. J'ai heureusement sur moi une pièce de vingt-quatre sols et quelques liards. Tiens, mon ami. (*Il lui présente d'une main vingt-quatre sols et de l'autre un liard; le Filou examine les deux pieces, prend les vingt-quatre sols.*)

LE FILOU.

Monsieur, je vous remercie.

GILLES.

Mais vous choisissez la piece de vingt-quatre sols ?

LE FILOU.

Oui, Monsieur, j'ai bien vu qu'elle valloit mieux qu'un liard. Il ne m'est resté que cette faculté de la vue.

GILLES.

Vous m'avez bien l'air d'un fourbe et d'un fripon.

LE FILOU.

Ah ! Monsieur, vous avez tort de m'insulter, et vous êtes bienheureux que je sois sourd, car si j'avois entendu ce que vous venez de dire...

GILLES.

Quoi ?

LE FILOU.

Que j'ai l'air d'un fourbe et d'un fripon !

GILLES.

Vous avez entendu cela ? vous n'êtes donc pas sourd ?

LE FILOU.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends rien que lorsque l'on me dit des sottises, ou tiens, mon ami.

GILLES.

Cela est bien merveilleux.

LE FILOU.

Il est vrai, mais tout cela ne seroit rien si j'avois l'usage du bras gauche qui est tout retiré, et si un boulet de canon ne m'avoit pas emporté l'autre.

GILLES.

Il me paroît pourtant qu'il se sert bien du bras gauche. (*Il lui présente de l'argent, et il allonge le bras.*) Vous allongez cependant bien le bras.

LE FILOU.

Oui, Monsieur, lorsque l'on me donne quelque chose.

GILLES.

Et où avez-vous perdu le bras ?

LE FILOU.

A Port-Mahon.

GILLES.

Aviez-vous alors cet habit?

LE FILOU.

Oui, Monsieur, c'est mon habit d'ordonnance.

GILLES *à part.*

Oh! je te tiens pour le coup. (*Haut.*) Mais comment le boulet de canon a-t'il emporté le bras et laissé la manche?

LE FILOU *à part.*

Je suis pris comme un sot... (*Haut.*) Monsieur, n'avez-vous jamais entendu dire que le tonnerre fondoit une épée dans son fourreau, sans endommager le fourreau?

GILLES.

Non.

LE FILOU.

Cela est pourtant certain. Eh bien, c'est à peu près la même chose: le boulet de canon a passé à travers les pores du drap de la manche de mon juste-au-corps.

GILLES.

Sans l'endommager?

LE FILOU.

Oui, Monsieur.

GILLES.

Parguenne, cela est bien étonnant! que j'examine un peu cette manche.

LE FILOU.

Voyez, Monsieur. (*Pendant ce tems il fouille dans la poche de Gilles qui lui arrête la main.*)

GILLES.

Ah! ah! Monsieur le fripon, vous dites que vous avez perdu vot' bras, et le voilà.

LE FILOU.

Quoi, Monsieur ?

GILLES.

Vot' bras ?

LE FILOU.

Mon bras, cela n'est pas possible.

GILLES.

Et je le tiens.

LE FILOU.

Vous le tenez, ah! Monsieur, que je vous ai d'obligation !

GILLES.

Et de quoi !

LE FILOU.

Ce fripon de Chirurgien qui m'a pansé pendant trois mois, en m'assurant que je l'avois perdu : mais voilà un grand maraud !

GILLES.

Vous faites l'innocent, mais je ne prétends pas être vot' dupe.

LE FILOU.

Oh! je suis de bonne foi, et je vous ai bien de l'obligation de m'avoir retrouvé mon bras.

GILLES.

Je ne donne pas dans ce godan, vous êtes un fripon, vous dis-je... un voleur...

LE FILOU.

Un fripon? c'est vous-même qui êtes un fripon.

GILLES.

Moi ?

LE FILOU.

Oui, un fripon, un voleur: c'est vous qui m'aviez volé mon bras et ma main.

GILLES.

En voici bien d'un autre.

LE FILOU.

Ma main n'étoit-elle pas dans vot' poche?

GILLES.

Oui, ventrebille elle y étoit.

LE FILOU.

La main ne tenoit-elle pas au bras ?

GILLES.

Sans doute.

LE FILOU.

Eh bien donc, c'étoit vous qui l'y aviez mise, et qui me la cachiez avec le bras depuis si long-tems. J'en vais rendre plainte, et je vous ferai pendre, entendez-vous ?

GILLES.

Diable, ceci devient sérieux.

LE FILOU.

Très-sérieux. Il y a à la suite de l'armée une infinité de fripons comme vous, qui emportent ainsi nos bras et nos jambes : not' Général en a fait brancher une douzaine à la derniere campagne, et vous m'avez tout l'air de faire aujourd'hui le treizieme. Allons, en prison.

GILLES.

En prison ?

LE FILOU.

Oui, en prison, et dans vingt-quatre heures votre affaire sera faite.

GILLES.

Mais je prouverai que je n'ai jamais été à Berg-op-zoom.

LE FILOU.

Et moi je fournirai vingt témoins qui soutiendront le contraire. Allons, marchez en prison.

GILLES.

Attendez donc ! n'y a-t'il pas moyen d'accommoder cette affaire ?

LE FILOU.

Comment l'accommoder ? Depuis la derniere campagne que vous m'avez volé mon bras, je n'ai pû travailler, et j'aurois gagné plus de cinquante pistoles.

GILLES.

Dame, pour cinquante pistoles je ne les ai pas, mais en voilà trente dans cette bourse que j'allois porter au Procureur de mon Maître. Seriez-vous content de cette somme ?

LE FILOU.

C'est bien peu, et j'y perds, mais je ne suis pas méchant, et je veux bien me contenter d'une somme aussi modique : mais que cela ne vous arrive pas davantage : malepeste, un bras volé de cette maniere, cela est d'une extrême conséquence.

GILLES.

Je le crois bien, mais en vérité, ce n'est pas moi qui vous l'avois pris.

LE FILOU.

Comment donc s'est-il trouvé dans votre poche ?

GILLES.

Ma foi, je n'en sçais rien.

LE FILOU.

Adieu, jusqu'au revoir : la premiere fois que nous nous rencontrerons, je payerai bouteille.

GILLES *seul.*

Volontiers. Parguenne, je suis encore bienheureux d'en être quitte à si bon marché : not' Maître se fâchera s'il veut, mais j'aime encore mieux donner ses trente pistoles, que de me laisser traîner en prison.

(*Le Maître revient de la promenade ; il demande à Gilles s'il a trouvé son Procureur, Gilles lui raconte ce qui vient de lui arriver, s'embrouille dans son récit, impatiente le Maître qui le rosse et le chasse. Cela finit la parade.*)

TABLE

	PAGES.
L'auteur du Théâtre des Boulevards .	v
Lettre à madame *** sur les parades. .	3
Lettre de M. Gilles sur les parades. . .	13
Leandre, Fiacre.	21
La Confiance des Cocus.	39
La Chaste Isabelle	61
Le Doigt mouillé	83
Caracataca et Caracataqué.	107
Leandre Hongre	181
Le Marchand de Merde.	221
Ah que voilà qui est beau, parade précédée d'un discours	243
L'Amant Cochemard	283
L'Amant Poussif	303
Isabelle grosse par vertu.	337
Le mauvais Exemple	361
Le Muet, Aveugle, Sourd et Manchot .	387

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR DARANTIERE, IMPRIMEUR A DIJON

le 28 février 1881

POUR

EDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE EDITEUR

A PARIS